

Eurocalypse

Un texte du Collectif Solon

Troisième Partie

© SCRIBEDIT

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sur un support papier sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le code de la propriété intellectuelle. Cette interdiction ne concerne pas la mise à disposition gratuite d'extraits sous forme électronique via un site web sous réserve d'indication de la provenance du texte : site Internet www.scriptoblog.com.

ISBN : 978-2-35512-011-4

Code collection : 0018-EUROC-EBOOK

Prix exemplaire imprimé vendu à l'unité : 30,00 € TTC

Couverture par Emmanuel

Editions SCRIBEDIT
www.scriptoblog.com



SHOUT
SHARE IT

TROISIEME PARTIE

-

RAGNAROK

« Dans sa « théorie des catastrophes », le mathématicien français René Thom explique qu'un « système » (qu'il soit physico-chimique, mécanique, climatique, organique, social, civilisationnel, etc.) est un ensemble toujours fragile, qui peut basculer d'un coup dans le chaos, sans que nul ne l'ait senti, du fait d'une accumulation de facteurs. »

Guillaume Faye - La convergence des catastrophes
(Guillaume Corvus)

Six mois plus tard

CHAPITRE XIII

TROIS FEMMES

C'était l'heure des premières lueurs, quand le jour est commencé alors que l'astre solaire n'a pas encore passé les crêtes. Dans la demie clarté de l'aube d'été, Isabelle Cardan s'apprêtait à saigner une volaille.

Elle trancha le cou de la bestiole d'un geste vif. Le sang jaillit, éclaboussant le sol d'une longue traînée rouge. Cardan fit descendre la volaille de quelques pouces, et le sang coula dans la jatte posée par terre, aux pieds de Janine Vaneck. La bestiole avait cessé de se débattre, et comme à chaque fois qu'elle tranchait le cou d'une volaille, Cardan ressentit un étrange sentiment de crainte à l'idée qu'elle venait d'ôter une vie – toute modeste que fût cette vie.

Elle leva les yeux vers Janine Vaneck. La jeune femme observait le liquide vital qui coulait, goutte à goutte, à ses pieds. Elle semblait fascinée.

Cardan esquissa un sourire. Elle se souvenait de la première fois où Janine Vaneck avait assisté à l'égorgement d'une volaille, un trimestre plus tôt. La malheureuse avait failli tourner de l'œil. A croire que jusque là, elle ne s'était jamais posé la question de savoir d'où venait sa viande.

Vaneck était très représentative des réfugiés lyonnais. Avant le Ragnarok, elle n'avait jamais vécu à la campagne. C'est à peine si elle avait été confrontée à la nature. Enfant de l'intrazone Lyon – Quai de Saône, l'intrazone la mieux protégée de Lyon-conurbation, la petite Janine était arrivée à l'âge de vingt-sept ans sans jamais avoir rien vu, rien compris, rien senti de ce qu'était réellement le monde – un atroce empilement de souffrances, une effroyable pyramide de sacrifices au sommet de laquelle trônait l'espère humaine, maître grotesque et infatué. Il avait fallu le Ragnarok pour que Janine Vaneck mesure la hauteur de cette pyramide de sang, de douleur et de peine, et pour qu'elle comprenne enfin quelle sinistre inconscience présidait à la vie des intrazonards de jadis, tout là haut, au sommet de l'hideux édifice.

Quand elle songeait à cela, quand elle songeait à ce que le Ragnarok avait enseigné à Janine Vaneck, Isabelle Cardan se disait qu'au fond, la catastrophe devait advenir. Qu'elle était bénéfique, même.

Quand la bestiole eut fini de rendre son sang, Cardan la secoua un peu, puis elle fit signe à Vaneck de récupérer la jatte. Ensuite, les deux femmes se dirigèrent vers les cuisines. A la porte attendait Catherine Benaïm, une réfugiée de Grenoble extrazone.

Benaïm, c'était autre chose. A la différence de Vaneck, qui faisait suer son monde avec ses airs de princesse en exil, la petite Catherine ne demandait qu'à se rendre utile.

Le problème, c'est qu'elle ne savait rien faire.

En arrivant au refuge, elle avait déclaré qu'elle était cuisinière. On l'avait affectée à la tambouille, avec Isabelle Cardan et Janine Vaneck. Mais dès les premières heures, il fallut se rendre à l'évidence : Catherine Benaïm n'était pas plus cuisinière qu'un maçon n'est architecte.

Elle avait travaillé dix ans dans un fast-food : voilà pourquoi elle se croyait cuisinière.

Erreur.

Elle avait passé dix ans à préparer des hamburgers, des frites et des gâteaux. Dans la cuisine du refuge, quand Cardan lui montra la farine, la volaille à plumer et les lentilles à trier, elle se rendit compte qu'elle ne savait pas cuisiner.

Pas du tout.

Depuis dix ans, pour préparer des hamburgers, elle n'avait eu qu'à poser des morceaux de viande surgelée sur un grill, comme c'était écrit dans le manuel. Pour faire des frites, elle n'avait eu qu'à plonger des frites surgelées dans un bac d'huile bouillante, comme c'était écrit dans le manuel. Et pour faire des gâteaux, elle n'avait eu qu'à mettre les gâteaux surgelés à dégeler. Et il n'y avait même pas besoin de manuel pour ça.

Dans la cuisine où elle avait travaillé, il y avait des témoins lumineux et des avertisseurs sonores, pour le cas où elle aurait oublié les frites dans l'huile ou la viande sur le grill. Elle recevait les commandes des caissières, elle mettait la viande sur le grill comme c'était écrit dans le manuel, et elle portait une toque comme une cuisinière.

Sauf qu'elle ne savait pas cuisiner.

Elle ne savait rien faire.

Le jour venu du Ragnarok, cette vérité lui apparut très clairement.

Elle avait perdu dix ans de sa vie.

Dix ans à travailler sans rien apprendre d'utile.

Cardan se souvenait avec amusement de sa rencontre avec Catherine Benaïm. Elle lui avait demandé de plumer une volaille. Benaïm n'avait aucune idée de la manière dont on devait procéder.

Elle attrapa la bestiole et, ravalant sa dignité, elle demanda d'une petite voix :

« Tu veux bien me montrer comment on prépare cette poule ? »

« Je veux bien, » avait répondu Cardan, « mais ça s'appelle un coq. »

Autant elle n'hésitait pas à rudoyer Janine Vaneck, autant Cardan essayait d'être douce avec Catherine Benaïm. Après tout, cette fille en avait vu de drôles.

Pendant que Benaïm plumait la volaille, Cardan s'assit au fond de la cuisine et commença à éplucher des patates. Assise en face d'elle, Vaneck écosait des haricots, et tous les cinq haricots, elle soupirait. Cardan l'observa un moment du coin de l'œil, se demandant combien de temps il faudrait à Janine Vaneck pour comprendre quelle chance elle avait d'être encore en vie.

Benaïm et Vaneck étaient assez représentatives, à elles deux, des conditions rocambolesques dans lesquelles les réfugiés avaient atterri dans les retraites fractionnaires, un peu partout à travers le pays. Bien sûr, on aurait pu prendre cinquante réfugiés au hasard, sur le Vercors ou ailleurs, et aucun d'entre eux n'aurait raconté exactement la même histoire. Mais il existait un schéma général.

Quant aux circonstances exactes, tout dépendait de la zone d'origine du réfugié, de la date où il avait fui, et puis, surtout, de la chance qu'il avait eue. Certaines zones du territoire avaient basculé dans l'horreur absolue, pendant le Ragnarok. A d'autres endroits, c'est à peine si le niveau de violence avait dépassé la cote d'alerte. L'ampleur de la catastrophe avait dépendu localement d'une multitude de facteurs, au premier rang desquels, bien sûr, un impondérable : la personnalité des dirigeants du Extra Power.

Vaneck, sans le faire exprès, avait à ce petit jeu tiré les bonnes cartes.

Ce qui n'avait pas été le cas de Benaïm.

Cardan, tout en épluchant ses patates, pensait aux circonstances dans lesquelles Vaneck était arrivée au refuge du Vercors. C'était quatre mois plus tôt, au plus fort du Ragnarok.

*

Lyon – Intrazone avait été relativement épargnée, au début des événements. Quand les magasins eurocorporatifs avaient cessé d'être approvisionnés, dans

les extrazonas d'abord, dans les intrazonas ensuite, chacun avait dû se débrouiller. Dans la conurbation Paris – Banlieue, ça avait été terrible. A Londres, il paraît qu'on avait constaté des cas de cannibalisme dès la troisième semaine de blocage. Mais à Lyon, les choses ne s'étaient pas trop mal passées. Rien d'étonnant, au demeurant : plus les conurbations étaient grandes, moins les campagnes alentours étaient productives au niveau agricole, pire la situation avait été. A tous points de vue, Lyon, petite conurbation et campagne prospère, était bien équipée pour s'en sortir.

Un autre facteur avait favorisé Lyon : l'existence d'un conseil conurbatif compétent, qui avait pris les choses en main très vite. Ailleurs, à Toulouse par exemple, à Grenoble aussi, l'incurie des autorités avait provoqué des catastrophes qui, avec un peu de bon sens et d'esprit d'initiative, auraient très bien pu être évitées. Dès le début du blocage, les autorités lyonnaises comprirent que la rupture d'approvisionnement serait durable – permanente, peut-être. Le président du conseil de conurbation, un euroconservateur pragmatique, associa les membres de la coalition ethnoprogressiste à la gestion de la crise. Et chose exceptionnelle, à Lyon, les extrazonards et les intrazonards, au début du moins, coopérèrent sans arrière-pensée. Tout cela explique les faibles pertes humaines dans cette conurbation. La vie et la mort d'un groupe humain, même important, cela tient souvent à peu de choses.

Dans les europrovinces anciennement françaises, le blocage avait été tout de suite complet. Paradoxalement, cela s'était avéré un avantage, dans la mesure où les gens furent placés devant leur responsabilité d'entrée de jeu. Dans des régions comme la Lombardie, où le blocage s'était manifesté progressivement, au rythme où l'économie mondiale implosait, les gouvernements locaux purent croire longtemps que la situation allait se rétablir spontanément. Cette illusion avait coûté cher aux Milanais : alors que leur conurbation se trouvait au cœur d'une des régions agricoles les plus productives d'Europe, ils avaient littéralement crevé de faim.

La soudaineté du blocage, dans les europrovinces ex-françaises, venait du fait que l'ensemble des importations agricoles vers ces régions passait, dans le cadre du schéma eurocorporatif intégré, par seulement trois ports : Marseille, Bordeaux et Nantes. Le schéma avait en effet opté, dans ces europrovinces, pour la spécialisation maximale des zones d'activité. Marseille-Industrie, Bordeaux-Industrie et Nantes-Industrie avaient été choisies pour devenir les pôles de l'agroalimentaire ex-français, les ports correspondants devaient donc recevoir l'ensemble des importations de matières agricoles.

Dans ces conditions, la mécanique qui devait, en six mois, faire implorer complètement l'ensemble du système économique mondial, avait laminé en six semaines seulement son modèle réduit français. Le principe de spécialisation, for-

midable levier de productivité tant que la machine fonctionne, s'avère en effet mortel quand certaines composantes du système tombent en panne. Les francophones l'avaient vérifié à leur dépend : qui dit spécialisation dit vulnérabilité.

Le plus drôle, quand on y songeait a posteriori, c'était que ces europrovinces étaient fortement exportatrices nettes de denrées agricoles. Le problème était venu du fait que les ports avaient été bloqués, mais pas les réseaux d'acheminement des denrées destinées à l'exportation – les intrazones rurales ayant été au début à peu près complètement épargnées par les troubles. Résultat : des milliers de tonnes de viande normande bloquées à Nantes, sans pouvoir prendre le bateau, perdues puisque les entrepôts réfrigérés, faute d'alimentation en électricité, étaient devenus inutiles. Et simultanément, des milliers de tonnes de blé australien, bloquées sur les bateaux, au large de Nantes, pendant que le port était mis à feu et à sang par les gangs de Bellevue – Extrazone. Un beau gâchis.

Le conseil conurbatif de Lyon avait très vite pris la mesure des événements. Dès que les magasins ne furent plus approvisionnés, la conurbation mit en place des filières d'approvisionnement depuis les intrazones rurales proches. De la Bresse et de la vallée du Rhône, le grain et la viande furent acheminées vers Lyon. Un système économique de proximité fut reconstitué dès l'implosion du système global intégré. La disette se fit relativement peu sentir à Lyon – et bien sûr, plus tard, quand le Extra Power commença à faire parler de lui, cela contribua fortement à limiter les tensions. A Lyon, comme partout ailleurs, tant qu'il y eut de la bouffe dans les magasins, les gens ne s'entretenaient pas.

Au début du mois de février de l'année terrible, alors qu'à Paris, les gens en étaient déjà à piéger les pigeons, Janine Vaneck, à Lyon, pouvait encore compter sur ses 2000 calories quotidiennes, avec une proportion raisonnable de protéines. L'intrazone des quais de Saône, ce mois-là, était encore tout à fait paisible.

Cependant, les parents de Janine Vaneck, sentant venir le désastre, organisèrent le départ de leur fille pour le Vercors. Départ très facile, puisque le Extra Power était alors dans les limbes. Les barrages routiers sauvages n'avaient pas encore été mis en place.

Vaneck était arrivée sur le plateau vers la mi-février. Officiellement, elle était en vacances d'hiver – ski de fond, randonnées en raquettes. Du moins, c'est ce qui était écrit sur son passeport intérieur. Mais ses parents avaient bien l'intention de la faire rester à la campagne jusqu'à ce que la situation, en ville, soit redevenue parfaitement normale.

Quand le climat s'était brutalement dégradé avec les premières vraies attaques du Extra Power, au début du mois de mars, Vaneck se trouvait à Saint Nizier Intrazone, juste au-dessus de Grenoble Seyssins Extrazone. Un matin, elle avait vu la fumée des incendies qui montait de Grenoble-Ouest. Elle avait pris son

matériel de camping et s'était rendue sur la crête, au sud de Saint Nizier. De là, d'où elle avait une bonne vue sur la conurbe en proie aux troubles, mille mètres plus bas, dans la vallée.

C'était une belle journée d'hiver, dégagée et à peine frisquette, il n'y avait pas un nuage à l'horizon. Janine Vaneck était restée toute la journée sur la crête, fascinée par le spectacle de cette ville livrée au pillage. A la nuit tombante, elle avait allumé un petit feu de camp. Grenoble Est lui apparut comme une ville morte – pas une lueur, l'éclairage public n'avait pas été allumé. Mais dans Grenoble Ouest, ici ou là, ça brûlait toujours.

Pendant une bonne partie de la nuit, pelotonnée dans un duvet doublé d'un sur-sac, elle avait observé la progression des flammes. De son poste d'observation, elle pouvait suivre l'avance de l'émeute minute par minute. Pour comprendre ce qui se passait, il suffisait de regarder les incendies grignoter l'ouest de l'agglomération, pâté de maison par pâté de maison.

Nom de Dieu, c'était la guerre, là, en dessous !

Vers minuit, elle avait allumé son smartcom et recherché FGI, Fréquence Genève Intrazone, une station toujours intéressante, qu'on captait très bien de Grenoble.

Curieusement, alors que le chaos s'étendait sur le monde, il restait des poches de quiétude, ici ou là – et parfois des poches assez étendues, et parfois des poches de quiétude à peu près complète.

La Suisse était l'une de ces poches. Alors que le reste de l'Europe sombrait dans l'anarchie, sur les rives du lac Léman, les bourgeois continuaient à vivre leur petit train-train gentiment ennuyeux.

Cette nuit-là, tandis qu'aux pieds de la jeune Janine Grenoble s'embrasait, FGI recevait un mathématicien. L'homme, un professeur de l'eurofaculté de Zürich, parlait avec un accent traînant qui fleurait bon l'Helvétie. Il venait de publier, dans un quotidien suisse alémanique, un article sur les événements en cours : « Théorie du chaos et pratique du désastre ». Le journaliste qui l'interrogeait semblait fasciné par les propos du personnage.

« Professeur Weissmüller, pouvez-vous nous parler un peu de la théorie du chaos ? »

« Certainement, Henri. La théorie du chaos recouvre les systèmes de modélisation mathématique des environnements dits chaotiques, c'est-à-dire les environnements qui sont déterministes alors qu'ils sont radicalement désordonnés. Ce sont des environnements qui sont fortement déterminés par leurs conditions initiales et qui présentent un cycle de récurrence. Si vous voulez, c'est quand le désordre secrète un ordre. La théorie du chaos peut être complétée par une autre

théorie, quand l'ordre secrète au contraire un désordre. C'est la théorie de la catastrophe. »

« Professeur, je vais vous demander d'être à la fois plus simple, et plus concret. Qu'est-ce que la théorie de la catastrophe ? »

« La théorie de la catastrophe a été développée au siècle dernier par un mathématicien qui s'appelait René Thom. C'est une théorie qui cherche à modéliser mathématiquement le phénomène de la catastrophe, définie comme une rupture d'équilibre dans un environnement. C'est une théorie qui dit, si vous voulez, qu'il existe un certain nombre de types de ruptures, qui obéissent à certaines lois. »

« Et en quoi ces théories, de la catastrophe et du chaos, peuvent-elle éclairer les événements en cours ? »

« Je vais essayer d'être très synthétique. Tant pis si mes collègues me rient dessus à cause de mes simplifications, mais je vais essayer de dire les choses pour que les non spécialistes comprennent bien.

« Il y a des intuitions que tout le monde peut avoir, pour commencer, n'est-ce pas ? Par exemple : si vous dérangez deux fois exactement de la même manière une petite mécanique, il est probable que vous obtiendrez deux fois exactement les mêmes résultats. Donc si vous mettez dans un système un désordre qui crée un désordre qui revient à la situation initiale qui engendrait le premier désordre, le système se rééquilibre spontanément. C'est cyclique, voyez-vous ? »

« Je comprends, professeur. C'est très clair. »

« Bien. Autre chose, maintenant : si chaque nouveau cycle crée le même désordre, mais un tout petit, un tout petit peu plus fort. Alors pendant un certain temps, le système cyclique va se maintenir. Mais au bout d'un certain temps, il est possible que vous franchissiez un cap, et que le désordre que vous avez mis devienne si fort, qu'il n'ait plus les mêmes conséquences. Et alors, le cycle s'arrête. A ce moment-là, on n'a plus d'expérience, autre chose va arriver, et c'est plus compliqué de prévoir. Vous comprenez ? »

« Oui professeur ! Nous suivons. »

« Bon, passons à autre chose. Comment prévoir ce qui va se passer, si le cycle est brisé ? Le désordre cesse de créer l'ordre, donc on ne sait plus ce qui va arriver. Est-ce qu'on peut quand même prévoir ? Alors pour répondre à cette question, il faut un peu parler, maintenant, de la théorie de la catastrophe. Si je dis les choses de façon très synthétique, la théorie de la catastrophe dit que dans ce cas-là, plus il y a de paramètres de types différents qui jouent sur l'évolution de ce qu'on appelle l'espace substrat, c'est-à-dire le système, si vous voulez, alors plus il y a de catastrophes secondaires qui vont être déclenchées et qui

vont interagir. Et on peut montrer mathématiquement que dans certains cas, la complexité des enchaînements de catastrophes qui se déclenche devient telle, qu'il y a une infinité de catastrophe qui vont se déclencher, et fabriquer la catastrophe globale, absolue, infinie donc complètement incontrôlable. »

« Et vous pensez que c'est ce qui est en train d'arriver en ce moment dans le monde ? »

« Alors je vais vous dire, c'est passionnant, parce qu'avec ce qui se passe, nous pouvons un peu trancher dans un très vieux débat entre mathématiciens, entre un monsieur qui s'appelait Zeeman et le monsieur dont je parlais tout à l'heure, René Thom. Zeeman disait que la modélisation quantitative permettait toujours de s'en sortir à peu près, hein ? Eh bien, je voudrais bien le voir modéliser ce qui se passe en ce moment. C'est ironique, mais c'est le pragmatisme qui donne raison à Thom. »

« Euh, oui. Excusez-moi professeur, là, je n'ai pas suivi. »

« Oui, pardon, je m'égare. Ce qui se passe en ce moment dans le monde, c'est peut-être qu'il y a tellement de petites catastrophes partout, qu'elles ont créé tellement de paramètres qui interagissent pour définir l'espace substrat, que nous n'avons plus de moyens d'intelligibilité pour décrire cet espace. Donc nous ne pouvons plus le prédire, puisque nous ne pouvons même plus le dire. Les objets qui le composent ont cessé d'être pensables. »

« Pouvez-vous prendre un exemple, s'il vous plaît ? »

« Oui, bien sûr. Prenez le Extra Power. C'est l'objet dont tout le monde parle depuis un mois. Mais qu'est-ce que c'est, le Extra Power ? C'est un parti politique, vous allez me dire. Ah bon ? Alors dites-moi pourquoi c'est le même parti politique qui signe un accord avec l'Organisation des Nations Unies sur la stabilisation de la situation au Sin-Kiang, et puis qui va relancer la guérilla Ouïghour le même jour à Urumqi. Pourquoi c'est le même parti politique qui déclare que les provinces panaméricaines de Californie, d'Arizona et du Nouveau Mexique doivent s'unir pour former un Etat qui s'appelle Aztlan, et le même jour, c'est le même parti politique qui signe à Los Angeles l'accord sur le partage des extrazonas avec le pouvoir panaméricain ? Et d'abord pourquoi les travailleurs sans passeport intérieur ouïghour fonderaient un parti politique avec les extrazonards de Paris-Conurbation ? Vous pouvez me dire pourquoi ? Cela n'a évidemment aucun sens. Le Extra Power n'a ni doctrine, ni organisation, ni unité de la volonté. Vous voyez bien que ce n'est pas un parti politique. Ce n'est pas une organisation, ce n'est même pas un protoplasme. Alors qu'est-ce que c'est ? »

« Dites-le nous, professeur. »

« Eh bien, c'est une *analogie*. Ce qui s'est passé, c'est qu'il n'y avait plus aucune figure de régulation pour dire le chaos. Alors par analogie, l'esprit collec-

tif a secrété un objet, qui n'a pas d'existence réelle antérieure à sa définition par l'esprit collectif, et qui rend à nouveau pensable le chaos. Cet objet, c'est le Extra Power, un parti politique qui n'existe pas vraiment, mais auquel se rattachent par convention tous les mouvements qui ont émergé spontanément dans les extrazonas, là où les extrazonards ont commencé à s'organiser pour survivre. D'ailleurs la meilleure preuve que cet objet est une analogie, c'est que là où il n'y a pas d'extrazonas, comme dans l'europrovince Helvétie, eh bien pour donner un sens au chaos, il y a des intrazonards suisses qui se sont autoproclamés représentants du Extra Power chez nous ! »

« Je comprends mieux, professeur. Ce que vous êtes en train de nous expliquer, c'est que comme il n'y a plus d'ordre, et que le désordre lui-même ne secrète plus d'ordre, nous cherchons, à travers les convulsions qui agitent le monde, à inventer un ordre complètement nouveau. »

« Oui, vous pouvez dire les choses comme cela. Ce n'est pas une mauvaise formulation, même si en fait, c'est un peu plus compliqué, et malheureusement, je serais un peu moins optimiste que vous. »

« Comment cela ? »

« Eh bien, voyez-vous Henri, je crois que nous allons vers une configuration du type catastrophe de Toba. »

« Qu'est-ce la catastrophe de Toba ? »

« C'est une théorie relative à l'émergence de l'homme moderne sur la planète. Selon cette théorie, formulée au siècle dernier par un monsieur qui s'appelait Stanley Ambrose, un Américain, une gigantesque éruption volcanique a modifié l'histoire de l'Homme il y a environ 73 000 ans. Il y aurait eu une chute des températures, et la quasi-totalité de l'humanité aurait été détruite, sauf un ou deux petits groupes. Et c'est de là que serait né l'homme moderne, homo sapiens, puis homo sapiens sapiens. »

« Intéressant. Vous pensez que nous allons vivre une nouvelle catastrophe de Toba ? »

« C'est une théorie très contestée, la théorie de Toba. Mais ce qui est certain, c'est que sur le plan mathématique, elle fournit un modèle explicatif satisfaisant en terme évolutionniste. »

« C'est assez terrifiant. Cela veut dire que l'humanité risque de disparaître en partie ? »

« Quand il n'y a plus d'ordre, quand l'espace substrat est indescriptible, la vie elle-même devient impossible. C'est la guerre de tous contre tous. Maintenant, quand vous analysez ce qui se passe en ce moment dans le monde, vous voyez que le système dans lequel nous vivions était fait pour fabriquer des petites ca-

tastrophes de Toba, un peu partout, qui permettaient de garantir que c'était les intrazonards qui s'en sortaient, et surtout les intrazonards des intrazones riches, n'est-ce pas ? Mais, à en juger par les horreurs qu'on nous raconte sur ce qui se passe à Londres et ailleurs, je crois qu'il y a eu une petite erreur de calcul, et que les gens qui ont cru, avec Zeeman, qu'on pourrait toujours tout modéliser, ont un peu préjugé de leurs capacités à piloter le chaos. Alors peut-être, on va vers une grande catastrophe de Toba, une catastrophe mondiale, parce que toutes les petites catastrophes sont en train de fusionner pour faire une très grande catastrophe. Et là, on ne sait pas qui va survivre. »

« En tout cas dans la région Helvétie, nous semblons bien équipés pour faire face, non, professeur ? »

« Oui, peut-être. Mais nous aurions bien tort de croire que cela suffira, Henri. Si vraiment c'est la théorie de Toba qui décrit la façon dont notre pauvre monde va redevenir intelligible, alors nous sommes tous la main de Dieu. »

*

Isabelle Cardan n'entendit pas cette émission en direct – à cette heure-là, elle était assise devant une CiBi, et elle coordonnait l'évacuation en catastrophe des derniers fractionnaires de Grenoble-Ouest. C'est Janine Vaneck qui lui fit écouter le professeur Weissmüller quelques jours plus tard. Elle l'avait enregistré sur son smartcom, cette nuit fatale où, seule devant un petit feu de camp, à mille mètres d'altitude, pelotonnée dans un duvet, elle observait l'embrasement de Grenoble, quartier par quartier.

Vers deux heures du matin, alors que son feu s'éteignait, Vaneck s'endormit, épuisée. Elle fut réveillée à l'aube en sursaut, quand des coups de feu retentirent, tout près d'elle lui sembla-t-il.

Encore à moitié endormie, elle se leva à l'intérieur du duvet et chercha à s'orienter. En bas dans la vallée, les incendies continuaient. De lourdes colonnes de fumée noire montaient vers le ciel, depuis Seyssins. A gauche aussi, ça brûlait.

A nouveau, Vaneck entendit des coups de feu. Ça ne pouvait pas venir de très loin. En montagne, l'écho est parfois trompeur, mais elle eut la certitude que ça venait de Saint Nizier. Elle sortit de son duvet, rangea son matériel dans son sac à dos et prit le sentier qui descendait vers le pas de Saint Nizier, sous le rocher des trois pucelles.

Elle marcha quelques minutes, puis s'arrêta pour écouter. On aurait dit des cris, des hurlements même. Elle leva les yeux et entraînerçut une colonne de fumée, entre les branchages qui lui masquaient en partie le fond de vallée.

Prudente, elle descendit à pas lents vers un passage d'où l'on avait une bonne vue sur Saint Nizier.

Elle se figea.

Il fallut quelques instants pour que son cerveau accepte la vision qui lui était offerte.

La veille au matin, Saint Nizier était encore Saint Nizier, c'est-à-dire une jolie petite intrazone touristique. Une centaine de bâtisses, réparties sur un petit kilomètre carré, à 1100 mètres d'altitude. Les gens venaient là pour faire du ski de fond. Il suffisait de monter à 1500 ou 1600 mètres, et en général, on trouvait la neige. C'était une mini-station sympathique et familiale, avec de petits hôtels sans prétention et deux restaurants où l'on pouvait déguster du vrai bœuf, pas de la cloneviande.

A présent, Saint Nizier brûlait.

Fébrilement, Janine Vaneck sortit ses jumelles de la poche latérale gauche de son sac à dos. Elle eut du mal à effectuer la mise au point, tant ses mains tremblaient.

Il y avait des corps dans les rues.

Et du sang.

Enormément de sang.

Deux enfants entrèrent dans son champ de vision. Ils couraient.

Vaneck promena ses jumelles derrière eux. Deux hommes couraient aussi, derrière les enfants.

Les enfants étaient blancs, les hommes étaient visiblement de type nord-africain. Un type très prononcé. Le genre sud-marocain.

Les hommes avaient des massues à la main. Ils rattrapèrent les enfants et, sous les yeux incrédules de Janine Vaneck, ils les frappèrent à coups de massue.

Vaneck vit distinctement le plus grand des deux enfants se protéger le visage du bras, tandis qu'un homme abattait sa massue sur son épaule. L'enfant s'écroula au pied de l'homme. Un nouveau coup de massue lui fut porté, sur le dos cette fois. Puis encore un autre, sur la tête.

Vaneck vit le crâne de l'enfant exploser. Le sang et la matière cervicale éclaboussèrent la chaussée bitumée.

Elle lâcha ses jumelles et poussa un gémissement involontaire.

Elle partit à reculons, instinctivement. Elle buta contre une racine et tomba.

Elle s'assit sur le sol, en état de choc. Elle s'allongea, posa son visage sur une pierre très dure et rouge. Le froid de la pierre la réveilla. Elle comprit qu'elle ne

devait pas rester là où elle se trouvait. Il fallait qu'elle bouge, qu'elle s'éloigne du lieu de mort. Elle se leva, reprit sur le sentier qui cheminait à travers le sous-bois vert émeraude.

Quelques instants plus tard, elle courait, tournant le dos à Saint Nizier en flammes.

Elle courut un bon quart d'heure, puis elle se raisonna. « Ne va pas trop vite, » se dit-elle, « ou tu vas t'épuiser. »

Elle fit une pause, s'octroya une gorgée d'eau. Elle réfléchit quelques instants. Redescendre vers Saint Nizier : il n'en était pas question. Descendre vers Grenoble ? Encore une mauvaise idée. La seule chose à faire, c'était de suivre le sentier pendant une demi-heure. Ensuite, bifurquer, prendre la direction du sommet du Moucherotte. Là, sur la crête, elle aurait une bonne vue sur le fond de vallée du Vercors, Lans et Villars. Elle aviserait.

Elle se remit en marche, à une allure raisonnable à présent. Elle marcha jusqu'au sentier du Moucherotte. Elle le prit. Cela montait vite et fort. Elle haletait. Elle progressait ainsi, couverte de sueur, essayant de ne pas repenser à ce qu'elle avait vu à Saint Nizier, quand soudain, un homme se dressa devant elle.

Elle crut mourir de peur.

L'homme était brun et blanc de peau. Il avait un fusil d'assaut FITEC dans les mains.

« Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? », lui demanda-t-il.

« Je m'appelle Janine Vaneck. Je viens de Saint Nizier. Ils brûlent les maisons, là-bas. Je vais sur la crête et après, peut-être, je vais descendre sur Lans ou Villars. Et vous, vous êtes qui ? »

L'homme se présenta : « Je m'appelle Hervé Blondin. Je suis le représentant du groupe fractionnaire Vercors Nord. »

Il fit un signe du bras. Une quinzaine de personnes émergèrent de derrière une barre de rocs.

« Nous convoyons des fractionnaires exfiltrés de Grenoble-Ouest vers une retraite sûre. »

Janine Vaneck promena son regard sur le petit groupe. Dix adultes, cinq enfants. Deux enfants noirs, ou métis plutôt. Une jeune femme noire, aussi. Les autres étaient blancs de peau. Quatre des adultes étaient armés. Vaneck identifia une carabine munie d'une lunette d'approche et trois fusils FITEC.

Vaneck hésita.

L'homme lui dit : « Je vous conseille de marcher avec nous. Seule, vos chances de survie sont faibles. Les bandes du Extra Power ont franchi le pas de Saint

Nizier à l'aube. Ils sont en train de piller Lans en ce moment, ils seront à Villars avant la nuit. »

Janine Vaneck avait l'impression de faire un cauchemar.

« Et pourquoi devrais-je vous faire confiance ? », demanda-t-elle.

L'homme sourit.

« D'abord, parce que si nous avions voulu vous tuer, vous seriez déjà morte. Ensuite parce que vous êtes blanche. Etant donné que les miliciens du Extra Power s'en prennent aux personnes à la peau blanche, il est de l'intérêt des Blancs de ne pas marcher seuls, non ? »

Vaneck comprit que l'homme avait raison. En un éclair, elle venait de réaliser que tout ce qu'elle avait jusque là tenu pour garanti s'était effondré, et que tout ce qu'elle avait jusque là tenu pour absurde relevait de la vérité d'évidence. La brutalité du discours racial qui venait de lui être tenu l'aurait profondément choquée, seulement quelques heures plus tôt. A présent, après avoir vu les miliciens du Extra Power s'acharner sur ces malheureux enfants blancs, à Saint Nizier, elle était prête à entendre ces paroles-là.

Elle fit signe qu'elle se joignait au groupe. L'homme lui désigna du menton une jeune femme qui tenait par la main un petit garçon.

« Vous marcherez avec Catherine Benaïm. Le petit marchera avec moi. »

*

Catherine Benaïm, ce matin-là, avait une large entaille sur le front, et un regard fou – les yeux d'une femme qui revenait de l'enfer.

Elle vint se ranger à hauteur de Janine Vaneck, et la petite troupe se remit en marche, assez lentement pour que les enfants puissent suivre. Devant le groupe, à une cinquantaine de mètre, il y avait deux éclaireurs armés.

En marchant, Catherine Benaïm se remémorait les jours qu'elle venait de vivre. Elle n'arrivait pas à ne pas repenser à ces journées de sang et de larmes. Elle savait déjà qu'elle y repenserait toute sa vie.

Catherine vivait à l'époque encore chez ses parents – étant donné la pénurie de logements dans les extrazones urbaines, il n'était pas rare que les enfants restassent vivre avec leurs parents jusqu'à la trentaine, voire au-delà.

Six semaines plus tôt, un matin, Marie, la mère de Catherine, était rentrée de faire les courses avec un caddy vide.

« Le magasin eurocorpo est vide de chez vide, » expliqua-t-elle. « Plus une mi-che de pain, plus un paquet de pâtes. Plus rien. Il paraît que la rumeur disait hier soir qu'il n'y aurait plus de livraison, alors le quartier a fait ses courses. »

David, le père de Catherine, avait un emploi à temps partiel à la gare de Grenoble intrazone. Ce soir-là, il rentra plus tôt que d'ordinaire.

« Je suis en chômage technique, » annonça-t-il. « Ils viennent de suspendre la moitié des liaisons. Une histoire d'économie d'énergie, le réseau ferré consomme trop d'électricité, enfin j'ai pas tout compris. »

La famille Benaïm avait jusque là soutenu un train de vie assez élevé pour l'extrazone de Seyssins. Marie Benaïm avait accepté la stérilisation, après la naissance de sa fille, et elle touchait une indemnité du planning familial. Et puis il y avait tout de même deux salaires qui rentraient à la maison, parfois trois quand Marie trouvait un petit boulot. Chez les Benaïm, on mangeait de la cloneviande trois fois par semaine et, une fois par an, pour Noël, on s'offrait même de la vraie viande naturelle.

Ce soir-là, la famille se contenta d'une assiettée de riz par personne, avec un peu d'ersatz de sauce tomate. C'était que Marie Benaïm avait fait ses comptes : elle avait de quoi nourrir la famille une semaine, pas plus. Il fallait se rationner. On ne savait pas quand les magasins seraient à nouveau approvisionnés.

Le lendemain matin, Catherine Benaïm partit travailler très tôt, comme d'habitude. Au restaurant SuperQuick, le « manager » organisa une réunion des équipiers – c'était comme ça qu'on appelait le personnel. Il expliqua que l'approvisionnement en produits surgelés était interrompu, le camion frigorifique ayant été piraté sur l'eurovoie Lyon-Grenoble. Le restaurant ne pourrait pas ouvrir ses portes le lendemain. On servirait ce jour-là, jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à servir.

Toute la matinée, le public se pressa aux caisses du fast-food. Catherine n'avait jamais vu autant de clients. Les gens venaient avec des sacs isothermes et demandaient qu'on leur donne les produits encore surgelés – de toute évidence, ils voulaient faire des réserves. Le manager du SuperQuick dut à plusieurs reprises venir lui-même en caisse pour expliquer aux clients que ce n'était pas possible.

« Je dois vous servir les produits conformément à la charte de qualité SuperQuick, » disait-il, « sinon je risque mon job. »

Catherine vit des clients commander quinze hamburgers de cloneviande. Les gens bâfraient à s'en faire exploser la panse, parce qu'ils ne savaient pas combien de temps s'écoulerait avant leur prochain repas. C'était surréaliste.

Vers midi, le restaurant n'avait déjà pratiquement plus rien à servir. Le manager fit fermer. Il y eut un début d'émeute à l'entrée, et les vigiles durent intervenir. L'un d'entre eux, un grand Noir baraqué, attrapa un jeune garçon blanc qui tentait de se faufiler jusqu'aux caisses et le propulsa contre la vitrine en grinçant : « Reste à ta place, blanchette ». Pendant ce temps, une jeune femme noire par-

venait à se faire servir un dernier hamburger, au vu et au su du même vigile noir. Ce fut le premier signe ostentatoire de racisme que Catherine Benaïm observa, au début du Ragnarok. Sur le moment, elle n'y prêta pas particulièrement attention.

Elle rentra chez elle et trouva Jacques Maire, un ami de son père, dans la cuisine, attablé devant un ersatz de café. Ce type était contremaître à la gare, ou quelque chose comme ça. Il parlait à la mère de Catherine. Il disait : « Je n'ai jamais vu ça. En pleine gare. Une bande d'au moins deux cents personnes. Ils ont pillé complètement le convoi. Ils n'ont pas laissé une miette. »

Catherine demanda à sa mère ce qui s'était passé. Ce fut l'ami de son père qui répondit.

« On a été attaqués en gare. Une bande de gamins venus de Sassenage Extrazone. »

Catherine hocha la tête. C'était bien dans la manière des bandes de Sassenage d'envoyer les gamins piller un train.

A Grenoble, pendant la grande crise des années 2010, les communautés avaient été réorganisées. C'était l'époque où les Noirs venus du Zaïre déferlaient par millions, après la grande guerre d'Afrique centrale. Du coup, Sassenage Extrazone avait recueilli les nordafs chassés de Seyssins Extrazone par les Noirs. Une petite partie de Seyssins Extrazone, celle qui touchait à Grenoble Ouest Extrazone, avait été peuplée d'euros. C'était là que vivait la famille Benaïm.

« Ils ont pillé la gare ? », demanda Catherine.

« Je ne sais pas comment, apparemment ils avaient appris qu'un train de denrées alimentaires arrivait en gare. Depuis le blocage des ports, y a plus grand-chose qui arrive. C'était le premier train depuis une semaine. Ils ont attaqué la gare, pris le train d'assaut. Vous ne le croirez pas, mais j'ai deux collègues qui ont voulu résister : ils ont été littéralement mis en charpie. Ce n'est pas une image : la horde les a déchiquetés. Ecartelés. Littéralement. »

Marie Benaïm intervint : « Jacques vient nous proposer d'entrer dans un groupe d'entraide. »

Catherine Benaïm fronça les sourcils. Jacques Maire était membre de la Fraction. Il était quelque chose comme le sergent recruteur du groupe fractionnaire Seyssins Extrazone. L'année précédente, déjà, il avait proposé à David Benaïm d'entrer dans la Fraction. Le père de Catherine avait refusé. « Pas envie d'entrer dans un club de dingues de la gâchette, » avait-il expliqué.

A présent, la donne avait changé. Jacques Maire revenait à la charge, et cette fois, il avait des chances d'être écouté.

Et il fut écouté, effectivement.

Quand David Benaïm rentra chez lui, ce soir-là, après avoir passé sa journée à la bourse du travail, à la recherche d'un job qu'évidemment il ne trouva pas, il discuta de la proposition de Maire avec sa femme et sa fille. Discussion animée. Catherine Benaïm se méfiait de la Fraction – une organisation paramilitaire, donc potentiellement une milice. Marie Benaïm, en revanche, voyait la Fraction comme un canot de sauvetage flottant sur une mer pleine de requins, et elle avait bien l'intention de monter dedans. Finalement, Catherine se laissa fléchir, bien qu'elle ne comprît pas vraiment la démarche, et trois jours plus tard, la famille entra dans le mouvement fractionnaire, en bloc.

Ce fut une prestation de serment collective, car plus de cent personnes rejoignaient le groupe fractionnaire de Seyssins Extrazone, ce soir-là. Cela représentait un triplement des effectifs, du jour au lendemain. Fait significatif, presque tous les nouveaux entrants étaient blancs – alors que les anciens se répartissaient entre blancs, métis et noirs. Il n'était pas très difficile de comprendre pourquoi tous ces gens, d'un seul coup, se décidaient à entrer dans la Fraction : parce qu'à la différence des Afros, qui pouvaient compter sur certaines solidarités tribales en cette période de troubles, les Euros étaient totalement désarmés, une fois le système eurocorpo mis à bas.

La Fraction jouait le rôle d'un système tribal blanc. C'était parfaitement logique : quand l'Etat s'écroule, pour survivre, les individus doivent revenir au tribalisme. Et quand ils n'ont pas de tribu à rallier, ils en inventent une.

Dans les semaines qui suivirent, le caractère racial du groupe fractionnaire Seyssins Extrazone ne cessa de s'accentuer, au fur et à mesure que les tensions, dans l'Extrazone, se renforçaient et se racialisèrent. La coalition ethnoprogresse n'avait jamais été bien implantée sur Grenoble Conurbation, les extrazones y vivaient leur vie sous la loi des ethnomilices, et dès l'apparition du Extra Power à New York, avec le célèbre appel de Snoop Hero, le rappeur emblématique venu de Bronx Extraree, les gangs afros de Seyssins Extrazone se revendiquèrent de ce mouvement à l'idéologie imprécise, mais à l'esthétique fédératrice. Le fait que le Extra Power reprenne à son compte une partie des thématiques portées par le mouvement néomusul des extrazones eurocorpos plaidait également en sa faveur : en assurant un système de référence commun aux gangs afros de Seyssins Extrazone et aux gangs musulmans de Sassenage Extrazone, système de référence minimaliste mais facile d'accès, le Extra Power permettait à ces gangs d'éviter ce qui leur faisait le plus peur, à savoir une guerre interethnique entre le Seyssins subsaharien et le Sassenage arabo-musulman.

Des deux côtés, on connaissait la force du camp d'en face. Et des deux côtés, on redoutait cette force.

Vers le début du mois de février, Radio Trois Massifs commença ses émissions sur Grenoble Conurbation. Radio locale du Extra Power, cette station reprenait

pour l'essentiel les programmes de Radio Extra Lyon et de radio Extra Paris, mais il y avait aussi des émissions locales, animées par un certain Doc Royal, l'animateur raciste antiblanc le plus fanatique qu'on puisse imaginer. Ce type avait un style bien à lui, fait d'une suite de calembours, d'astuces, de clins d'œil faussement roublards, le tout sur une rythmique martelée, avec une manière bien particulière d'accentuer les fins de phrase.

Un hystérique.

Catherine avait écouté l'émission du 7 février, pour voir jusqu'où allait la bêtise humaine : « Oui, oui, mes amis, le temps approche de régler les comptes avec les intras. Ce sont les intras qui nous ont parqués dans nos zones. Ce sont les intras qui ont combiné l'arrêt des approvisionnements. Ils veulent faire mourir de faim les extras, mes amis, et vous savez pourquoi ? Parce que le Noir est fort, parce qu'ils ont peur de la force noire. Parce qu'ils sont faibles, mes amis. Les Blancs des intrazones sont faibles. Ils sont mous mous mous, comme du fromage blanc ! »

Il y eut aussi l'émission du 11 février, après que des groupes de pillards eurent été dispersés par des tirs à balles réelles, dans Grenoble Centre Intrazone.

« Les petites faces de craie des intrazones se cachent derrière la police continentale. Je dis aux frères du Extra Power de Sassenage et de Seyssins : unissez-vous contre la police et les faces de craie. Je dis aux frères du Extra Power partout dans la conurbe : power, power, power pour le Extra Power ! Regardez les petits fromages blancs comme ils coulent au soleil, ah oui, ah oui, ils coulent au soleil les petits fromages blancs ! Pour empêcher les frères du Power de reprendre ce qu'on leur a volé, là il y a une police. Mais pour que les convois de nourriture arrivent dans les extrazones, alors là, non, il n'y a pas de police. Dans les intrazones, frères du Power sachez-le, ils mangent de la vraie viande, tous les jours. Mais nous aussi, bientôt, nous mangerons de la viande. Je vous le dis, frère du Extra Power, nous aurons au menu de la viande... et du fromage blanc ! »

Le 13 février, les autorités se décidèrent à établir le rationnement. Désormais, il fallait donner des tickets en plus de l'argent pour s'acheter de la nourriture, des vêtements ou de l'essence. Dans un premier temps, cette mesure permit d'améliorer un peu la situation des plus pauvres, parce que les riches ne pouvaient plus accaparer la totalité des approvisionnements. Mais dès la fin de la première semaine, le marché noir explosa.

Le 22 février, Catherine écouta Radio Trois Massifs, à l'heure de Doc Royal. L'animateur était déchaîné. Il s'était trouvé un nouveau rôle : Doc Royal, croisé de la justice.

« Frères, nos petites sœurs et nos petits frères crèvent de faim dans les extrazones. Et pendant ce temps-là, les Euros se tapent la cloche. Vous savez pourquoi ? »

L'animateur laissa passer un silence. Catherine proposa à mi-voix, pour elle-même : « Parce que dans les zones rurales, ils savent encore cultiver la terre, et parce que dans les zones urbaines, ils ont des eurodols pour le marché noir ? »

Mais Doc Royal avait une autre explication...

« Les faces de craie se tapent la cloche, frères, parce qu'ils ont organisé le marché noir. Le marché noir, ce n'est pas pour les Noirs ! Le marché noir, c'est pour les fromages blancs. Encore une fois, c'est le Noir qui paye les pots cassés. Encore une fois, c'est le Blanc qui se lèche les doigts. Plein de graisse au bout de ses doigts crochus, le Blanc. C'est pour ça qu'ils ont mis en place le rationnement, les européens de souche, les souchiens sous-chiens ouah ouah ! Voilà ce qu'ils appellent la justice ! Voilà ce qu'ils appellent l'ordre qui profite à tout le monde : le Noir qui a des tickets blancs pour manger des betteraves et des patates, et le Blanc qui a le marché noir pour manger de la viande... et du fromage blanc ! Ouah Ouah le sous-chien ! »

Et ainsi de suite, pendant deux heures.

Vers la fin de l'émission, le doc devint complètement fou.

« Mais je m'adresse à nos frères extras de Sassenage, et je leur dis : Allah entend la prière des opprimés. Tant que les fromages blancs étaient plus nombreux que nous dans la conurbe, ils étaient pour la démocratie. Maintenant, c'est bizarre, la démocratie les intéresse moins. Allah entend l'appel des opprimés. La démocratie, c'est le pouvoir du Extra Power. Nous sommes les plus nombreux, donc la démocratie, c'est notre pouvoir. Et là, je m'adresse aux frères du gang des Black Bloqueurs de Seyssins, et à d'autres qui se reconnaîtront, et je leur demande : combien de temps allez-vous accepter que les faces de craie vous crachent dessus ? Il est temps de montrer aux fromages blancs qu'ils sont mous mous mous. Il y en a plein autour de vous, à Seyssins, c'est le moment de déguster un bon plateau de fromages... blancs ! »

Le soir même, les appels incendiaires de Doc Royal trouvèrent leur premier écho. Caroline Traille, une ancienne camarade de classe de Catherine Benaïm, fut agressée en pleine rue par une bande d'une dizaine de jeunes Noirs. Ils lui arrachèrent ses vêtements, lui rasèrent le crâne à l'aide d'un tesson de bouteille, puis ils la peinturlurèrent avec du goudron, en chantant en cadence : « Le fromage blanc devient tout noir, le fromage blanc devient tout noir. »

La scène s'était déroulée rue Harlem Désir, c'est-à-dire à peu près à la frontière entre le Seyssins blanc et le Seyssins noir. Or, du côté blanc de la rue, personne n'avait bougé. Les gens avaient trop peur – et puis, dans le Seyssins blanc, il était d'usage, dans ces cas-là, d'appeler la police. Du côté noir, cependant, les badauds observèrent le calvaire de la jeune Caroline d'un air goguenard. Cela faisait longtemps que les Noirs, à Seyssins, disaient entre eux que tôt ou tard,

on tirerait vengeance des sales Blancs. Apparemment, le jour était venu.

Quand ils s'aperçurent que les Blancs n'avaient pas bougé et que la police n'était pas venue, les petits voyous à l'origine de l'affaire s'enhardirent. Ils franchirent les frontières du Seyssins blanc et déferlèrent par les rues, entraînant dans leur sillage une tourbe ignoble, tout ce que Seyssins Intrazone pouvait contenir de voyous – y compris d'ailleurs quelques voyous blancs, des types coiffés « à la Rasta » pour montrer leur affiliation aux gangs noirs.

L'émeute se répandit à travers Seyssins-Est. Plusieurs personnes se firent tabasser. Les voyous les rouaient de coups d'entrée de jeu, sans raison – ou plutôt : sans autre raison que leur couleur de peau. Les pauvres types tombaient dans le caniveau, parfois ils en mouraient. Rue de l'Europe Nouvelle, un vieil homme eut le crâne fracassé contre le rebord du trottoir. Son assassin, un gamin de quinze ans tout au plus, hurla en montrant la cervelle répandue sur le pavé : « Fromage blanc ! Fromage blanc ! » Puis, retirant son teeshirt malgré le froid, il dansa en criant à pleins poumons : « Muscles noirs ! Muscles noirs ! »

Un seul Blanc eut le courage de réagir. Lorsque les pillards s'en prirent à lui, il sortit de sa poche un couteau de combat à lame rétractable, et planta son eustache dans le bide de son agresseur le plus proche, un grand Noir aux yeux ivres de haine. Le Noir tenta d'arracher le poignard de ses tripes, mais il ne réussit qu'à se trancher les doigts, parce que c'était une lame à deux tranchants, aiguisée comme un rasoir. Après ça, l'homme blanc retira l'arme du ventre crevé et, la brandissant sous le nez de ses agresseurs, il partit à reculons. Les autres ne le poursuivirent pas. Il fut la seule personne que les miliciens du Extra Power épargnèrent, parmi toutes celles qu'ils trouvèrent dans les rues, ce jour-là.

L'émeute se poursuivit quelques minutes, jusqu'à venir buter sur un immeuble de la rue Laurent Gbagbo – un immeuble qui abritait le principal point de ralliement fractionnaire de Seyssins-Est. Là, les émeutiers tombèrent sur une famille de trois personnes, qui se hâtaient vers le point de ralliement – David, Marie et Catherine Benaïm.

Soudain, un groupe jaillit de l'immeuble. Plusieurs types armés de fusils de chasse. Par les fenêtres, on vit poindre les canons de trois carabines.

La foule des émeutiers s'arrêta, interdite.

Il y eut un moment de silence.

Immobilité de part et d'autre.

La famille Benaïm passa derrière les types armés.

Les types armés commencèrent à reculer vers la porte de l'immeuble.

Un à un, ils y pénétrèrent, sur les traces de la famille Benaïm.

Les émeutiers partirent eux aussi à reculons. Puis ils allèrent piller des Blancs moins nombreux, moins décidés, et surtout moins bien armés.

Ce soir-là, en regardant s'éloigner les émeutiers, Catherine Benaïm comprit soudain pourquoi son père, quelques semaines plus tôt, avait choisi de rejoindre la Fraction.

C'était parce qu'il n'avait plus le choix.

*

Le 23 et le 24 février, les Benaïm restèrent dans l'immeuble de ralliement du groupe Seyssins Extrazone. La plupart des fractionnaires du groupe firent le même choix. La Police Continentale semblait s'être complètement désintéressée des extrazones. Elle verrouillait l'intrazone urbaine de Grenoble Centre, implacablement. Mais quant au reste de la conurbe, il était entièrement livré aux ethnomilices afros.

Les extrazonards euros se sentaient complètement abandonnés, et pour certains d'entre eux, la sensation d'abandon se doublait d'une horrible certitude : celle d'avoir été trahis. Pour les fractionnaires, cependant, ni la sensation d'abandon, ni la certitude d'avoir été trahis n'étaient insurmontables. D'abord parce que la solidarité préférentielle jouait, qui garantissait au moins à ces extrazonards-là les bases de la survie – de quoi manger, un toit, et une relative sécurité. Mais aussi parce que le 24 février, le référent du réseau Isère vint faire un exposé au groupe fractionnaire Seyssins – un exposé bienvenu, qui permit aux gens de comprendre ce qui se passait, et, partant, de retrouver la voie de la raison dans un environnement devenu fou.

« Ce qui se produit en ce moment est parfaitement logique », expliqua le référent. « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. Etant donné que la politique suivie par l'Etat eurocorporatif et ses devanciers, depuis des décennies, consiste à utiliser les Afros des extrazones pour intimider les Euros et les obliger à en rabattre, il était inévitable que l'aboutissement de cette stratégie soit le pogrom pur et simple. C'est tout à fait logique, et vous ne devez pas être surpris. Il faut bien comprendre ceci : dans l'ordre voulu par l'hyperclasse, par cette petite couche de la population qui vit dans les hyperzones, les intrazones richissimes, vous autres, les Euros des extrazones, vous êtes des gêneurs. Vous n'avez pas votre place. Vous êtes trop évolués culturellement, trop conscients politiquement pour fonctionner comme les Afros. Donc, puisque l'hyperclasse veut creuser le fossé qui la sépare du reste de la population, et pour cela aligner toute la population sur le niveau des Afros, vous êtes condamnés. Ce pogrom est logique. Ça s'est toujours passé comme ça, dans l'Histoire :

ceux qui sont en haut de la structure sociale utilisent ceux qui sont tout en bas pour casser ceux qui sont au milieu. »

Le référent grinça, sarcastique.

« Pourquoi croyez-vous que la Police Continentale laisse Radio Trois Massifs diffuser les émissions de Doc Royal ? Tout cela n'arrive pas par hasard, mes chers amis. C'est très simple : les autorités ont décidé que vous, les petits Blancs des extrazones, vous seriez les boucs émissaires de la catastrophe qui s'en vient. »

Puis, sans transition, il éclata de rire. Voyant que l'assistance le contemplait avec des yeux ronds, il reprit : « Mais tout cela, oui, tout cela me fait rire. Vous savez pourquoi ? Parce que nos malheurs n'auront qu'un temps. Le Extra Power est un moment dans un processus complexe. Ce moment est douloureux, mais il passera. Déjà, les signes sont là, que nous guettions depuis le début des événements. Les signes sont là, qui indiquent que le pouvoir est sur le point de perdre le contrôle du chaos qu'il a laissé s'installer. Nous avons gagné notre pari, amis : nos maîtres ont *trop bien* réussi dans leur entreprise. »

L'homme se fit sérieux, soudain.

« Ce que je vais vous dire maintenant, mes chers amis, je vous demande de ne pas trop l'ébruiter. Inutile d'en rajouter, laissons le temps faire son œuvre. Voici quelques nouvelles que Radio Trois Massifs ne risque pas de vous communiquer. Premièrement : on s'est battu hier à Lyon, à l'intérieur d'une caserne de la FITEC. On s'est battu entre une compagnie majoritairement composée de soldats afros et une autre compagnie, composée presque exclusivement de soldats euros. On s'est même battu à l'arme lourde, au mortier de 120 mm, pour être précis. Aux dernières nouvelles, la 28^e brigade de la FITEC, basée à Lyon-conurbation, a une disponibilité opérationnelle nulle, alors qu'elle n'a même pas été engagée sur le terrain. Elle s'est autodétruite, de l'intérieur. Pour l'instant, son état-major a d'autres chats à fouetter : les officiers sont en train de chercher les 130 fusils d'assaut qui ont disparu des stocks, dans la confusion, hier soir, voyez-vous. »

Le référent eut un petit sourire.

« Et à ce propos, je vais vous dire un petit secret : peut-être que la Fraction n'y est pas pour rien, dans cette histoire. Peut-être que nous avons des amis, à l'intérieur de la FITEC. Allez savoir. »

Un murmure appréciateur parcourut l'assistance. Le père de Catherine Benaïm renifla.

« Deuxièmement, » reprit le référent, « quelques nouvelles de Sassenage-Extrazone. Vous savez peut-être que l'imam de la mosquée de Sassenage a été

abattu hier. Ce que vous ne savez sûrement pas, en revanche, c'est que ses assassins sont venus de Seyssins. L'imam s'apprêtait à dénoncer, lors du prêche du vendredi, les opérations du Extra Power, qu'il jugeait impies, contraires à la religion musulmane. Nous le savons, parce que nous avons des contacts avec cet imam. A notre avis, cet assassinat va laisser des traces chez nos voisins. Pour l'instant, officiellement, les musulmans de Sassenage et les Afros néomusulmans de Seyssins marchent la main dans la main, mais croyez-moi, cela n'aura qu'un temps. Ces gars-là n'ont pas grand-chose en commun. En fait, à part de ne plus savoir comment ils vont s'en sortir, ils n'ont *rien* en commun. »

Quelqu'un dit, dans la salle : « C'est sûr, ils sont paumés. C'est par peur qu'ils nous attaquent. »

Le référent hocha la tête.

« Tout à fait. Mettez-vous à leur place : ils n'ont presque aucun contact avec les populations productives des intrazones rurales, parce que ces populations sont euros au neuf dixièmes, au moins. Donc si le système d'approvisionnement eurocorpo tombe en rade, les Afros n'ont plus qu'à cultiver le béton pour y faire pousser leur croustace. Pas terrible, hein ? Ils ont raison de paniquer... Objectivement, je vais vous dire, le Extra Power en a pour six mois, maximum. Dans six mois, ces imbéciles auront fini d'épurer ethniquement les extrazones, ils se seront probablement rentrés dedans entre gangs, entre ethnies, et tout ça n'aura évidemment pas rétabli les approvisionnements. Quand la population afro le constatera, l'idéologie de pacotille qui sert de ciment au Extra Power implosera instantanément, et croyez-moi, il ne fera pas bon s'appeler Doc Royal, ce jour-là ! »

Le conférencier donna un petit coup de poing sur la table, comme pour souligner ce qu'il allait dire.

« Alors, mes chers amis, c'est maintenant qu'il faut la jouer tactique. Surtout, n'allez pas répondre aux provocations du Extra Power. Surtout, ne racialisez pas le conflit. La Fraction n'est pas une organisation raciste. Elle ne l'a jamais été, elle n'a aucune raison de le devenir. Gardons-nous de nous antagoniser inutilement des gens qui demain, seront nos partenaires dans la reconstruction. Laissons les fanatiques s'enfermer dans leur rhétorique mortifère, et contentons-nous de survivre. Nous devons nous organiser pour tenir dans la durée, et puis laissons faire le temps. Quand le chaos retombera dans quelques mois, il n'y aura plus de FITEC, elle aura explosé. Il n'y aura plus d'Extra Power, il aura implosé. Il n'y aura plus que des masses de population désorientées, et la Fraction sera l'une des très rares forces structurées capables de re-coaguler ce que le Ragnarok aura totalement désintégré. Laisser le déluge balayer notre monde après nous être réfugiés dans l'arche fractionnaire : voilà la stratégie qui nous rendra notre terre. »

Des applaudissements éclatèrent dans la petite salle, couvrant presque la voix du référent qui ajoutait, un ton en-dessous du reste de son discours : « A ce moment-là, on règlera les comptes. »

*

Dans les jours qui suivirent, le réseau Isère organisa l'exfiltration des fractionnaires de Grenoble-Conurbation. Passeport intérieur en règle ou pas, les fractionnaires quittaient les zones urbaines, partout en Europe. La règle était : premier entré dans la Fraction, premier parti, et surtout premier à choisir sa destination. C'est ainsi qu'arrivés parmi les derniers dans le mouvement, les Benaïm furent aussi parmi les derniers exfiltrés de Seyssins Extrazone.

Ce qui faillit les perdre.

A la fin du mois de février, la tension était devenue insupportable dans les extrazones grenobloises. On disait que sur Paris-Conurbation, les confrontations entre les brigades loyales de la FITEC et la coalition hétéroclite des ethnomilices et des brigades FITEC rebelles étaient quotidiennes, et qu'elles se déroulaient souvent à l'arme lourde. On prétendait que les brigades loyales de la FITEC avaient reçu l'ordre d'éliminer entièrement la population des extrazones reconquises. La rumeur parlait également d'une terrifiante flambée de violence à Roubaix, et on se racontait sans trop y croire l'histoire tragique des intrazonards de Marcq-en-baroeul, crucifiés la tête en bas par les ethnomilices à raison d'une croix tous les dix pas, le long du périphérique Lille-Conurbation. Il y avait aussi eu l'histoire des jeunes filles anglos de Londres, retrouvées mortes par centaines dans le quartier paki, empalées sur des piquets plantés dans le sol, avec parfois des clous enfoncés dans la tête.

Personne ne savait s'il fallait ajouter foi à ces rumeurs. La télévision eurocorporative ne diffusait aucune information sur les événements, si bien que les gens ne savaient que penser. Certains prétendaient que ces rumeurs étaient répandues par le Extra Power pour « inspirer » les ethnomilices locales. D'autres croyaient savoir qu'il s'agissait d'une simple amplification de faits réels.

Pour dire les choses simplement, la conurbation entière était en train de basculer dans la folie, au rythme où les paranoïas construites en miroir se cautionnaient l'une l'autre, toujours plus hautes, toujours plus sombres, toujours plus violentes. Pour ajouter au désastre, dans le chaos grandissant, les approvisionnements n'arrivaient pratiquement plus. Les tickets de rationnement ne servaient plus à grand-chose, parce que de toute façon, il n'y avait plus rien à acheter. Plus rien du tout. On ne voyait plus un chien, plus un chat dans les rues. Même les rats d'égout étaient en voie d'extinction.

Enfin, au début du mois de mars, Grenoble explosa.

Depuis le temps que cela couvait, tout le monde au fond fut soulagé – même les plus exposés, les malheureux extrazonards euros non fractionnaires, bétail promis à l'abattoir.

Que se passa-t-il au juste ? On ne sait pas. *A posteriori*, on ne parvint jamais à reconstituer le déroulement exact des événements. Peut-être tout simplement la température avait-elle atteint un seuil à partir duquel les esprits prennent feu, spontanément. Fahrenheit 666.

Un tsunami de violence déferla sur la conurbe d'ouest en est, comme une épidémie de folie pyromane et sanguinaire. Et si, du haut des crêtes du Vercors, Janine Vaneck avait pu être sensible à la dimension esthétique de l'évènement, pour ceux qui se trouvèrent piégés dans Grenoble, ce jour-là, il ne pouvait être question que d'une chose : survivre.

Catherine Benaïm fut témoin, en ce jour de colère, de faits que plus tard, elle ne parvint jamais à accepter complètement. Comme si les événements en question étaient si choquants, si contraires à l'humanité, que même un témoin oculaire ne pouvait croire à leur réalité. Quand les ethnomilices venues de Seyssins Ouest et de Sassenage déferlèrent sur Seyssins Est, la population des quartiers touchés commença à refluer vers les zones encore épargnées. Les gens racontaient des histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Les miliciens noirs tuaient les Blancs à coups de massues, cela prenait parfois plusieurs minutes pour qu'un Blanc crève enfin, tous les os du corps brisés un à un. Certains miliciens, plus humains que d'autres, « offraient » une balle à leurs victimes, quand ils les connaissaient personnellement. Au moins, ces Blancs-là mouraient à peu près proprement. D'autres miliciens, moins scrupuleux, vendaient les balles à leurs victimes. Souvent, ils exigeaient des femmes des faveurs sexuelles, en échange d'une balle dans la nuque. C'était une horreur sans nom, une combinaison totalement anarchique de pillage, de pogrom et de vengeance personnelle, sur fond de fanatisme et de terreur.

La population blanche de Seyssins et de Grenoble Ouest commença rapidement à se presser aux limites de Grenoble Centre, contre les barrages de la Police Continentale. Les gradés ordonnèrent à leurs hommes de refouler ceux que, par antiphrase peut-être, les autorités appelaient « les émeutiers venus du Seyssins euro ». Dans certains cas, les flics obéirent. Dans d'autres cas, comprenant ce qui se passait dans le dos des malheureux qui les suppliaient d'ouvrir les barrages, les hommes de la PC désobéirent, et les barrages tombèrent. Très vite, il devint évident que la population blanche des extrazonas allait envahir Grenoble-Intrazone, que cela plaise ou non aux autorités.

Quand ils comprirent que l'émeute allait leur échapper, déborder sur les intrazonas qu'ils avaient ordre de protéger, les responsables locaux de la PC changè-

rent de tactique. Ils envoyèrent des groupes de combat dans Seyssins Est, avec pour mission officielle de « rétablir l'ordre par tous les moyens », et pour mission officieuse d'armer la population blanche. L'armurerie de la caserne locale de la FITEC regorgeait de vieux matériels déclassés – essentiellement des FAMAS français de la fin du XX^e siècle. Plusieurs dizaines de ces armes furent distribuées à des indicateurs de police, promus responsables des ethnomilices blanches, pratiquement d'une heure sur l'autre.

Dès qu'ils se heurtèrent à ces ethnomilices blanches surgies on ne savait d'où, les ethnomiliciens afros et néomusulmans changèrent de tactique. Alors que jusque là ils avançaient à travers la ville en masse, incendiant les maisons pour en faire sortir les Euros pris au piège, ils se répartirent entre de petits groupes lourdement armés, chargés d'ouvrir la voie, pendant que la masse des pillards, équipés souvent uniquement d'armes blanches, suivaient cent mètres en arrière, pour brûler, violer, torturer et assassiner. Il y eut d'innombrables cas de cannibalisme. On vit même des pillards vendre de la viande humaine à des familles, le soir venu. Les gens manquaient tout simplement de protéines animales. Ils crevaient de faim, voilà le fond de l'affaire.

Il ne restait presque plus de fractionnaires dans les extrazones grenobloise, à ce moment-là. Les quelques retardataires, dont la famille Benaïm, se regroupèrent sur les points de ralliement convenus et organisèrent leur défense du mieux qu'ils purent.

Et leur mieux, c'était déjà pas mal du tout. Depuis quelques jours, l'arsenal de la Fraction avait considérablement évolué. Une trentaine de fusils de guerre FITEC avaient été distribués, venus d'on ne savait où, sans doute pillés dans les casernes de Lyon. Placé entre les mains de gardiens entraînés l'année précédente sur le plateau du Vercors, ce modeste arsenal sauva très probablement la vie des fractionnaires de Grenoble.

La famille Benaïm eut du mal à gagner le point de ralliement. En cheminant le long des rues encombrées de toute sorte d'objets incongrus, jetés des fenêtres par des pillards euros devenus presque aussi fous que les ethnomiliciens afros, Catherine Benaïm avait été agressée par un groupe de six personnes – deux noirs et quatre blancs, dont trois portaient une coupe « rasta ». Qui étaient ces gens ? Pourquoi se trouvaient-ils là, dans une zone encore non touchée par l'avance des ethnomilices ? Catherine ne devait jamais rien en savoir. Mais ce qu'elle sut, en revanche, c'est qu'avant de parvenir à se dégager de l'emprise menaçante de ce petit groupe de furieux, elle et son père reçurent plusieurs coups de machette.

En sang mais capables de marcher, les Benaïm parvinrent à leur point de ralliement et, par la suite, trop traumatisés pour combattre, ils furent laissés au repos. On attendit le soir pour procéder à l'exfiltration. En fin d'après-midi, avec

l'aide discrète d'agents PC en civil, les ethnomilices blanches improvisées reprirent en partie le contrôle de Seyssins-Est – une reconquête facile, au demeurant, car si l'émeute avait été d'une violence extrême, elle n'était le fait que d'une petite minorité.

Catherine Benaïm vit un groupe d'ethnomiliciens noirs tirer ses dernières cartouches, puis se faire massacrer par des soldats blancs de peau, porteurs d'un brassard de couleur rouge. Un des soldats s'arrêta, après le massacre, pour couper les oreilles des noirs et les enfiler sur une cordelette qu'il portait autour du cou. Il n'y avait plus aucune limite à la sauvagerie. Tout était devenu possible. A Grenoble, ce soir-là, l'humanité avait cessé d'être. Il avait suffi de faire descendre la ration calorique quotidienne jusqu'à la norme auschwitzienne de 1300 calories pour qu'une moitié de la population se transforme en SS, et l'autre moitié, par contrecoup, en victimes expiatoires.

A la nuit tombée, l'exfiltration eut lieu. Ce fut très facile. La PC n'avait fait aucun problème. En fait, au point où on en était, les autorités étaient plutôt contentes, à Grenoble comme un peu partout en Europe, de se débarrasser d'une partie de la population urbaine. C'est qu'il y avait le problème du ravitaillement, et ce problème-là, les autorités en avaient bien conscience, déterminaient la gravité de tous les autres, dans les semaines à venir. Alors, si quelques lascars pouvaient prendre la poudre d'escampette et aller se nourrir là-bas, à la campagne, on n'allait pas leur chercher noise.

Comme la route du Vercors était tenue par les ethnomilices noires qui s'apprêtaient à déferler sur Saint Nizier, les colonnes de réfugiés fractionnaires prirent les sentiers qui couraient sur près de deux mille mètres de dénivelés - huit heures de marche pour les adultes, douze avec les enfants, le long de la paroi montagneuse, jusqu'aux crêtes du Moucherotte.

C'était là, sur la crête du Moucherotte, que Catherine Benaïm, épuisée mais malgré tout vivante, avait rencontré Janine Vaneck.

*

Près de quatre mois plus tard, ces événements terribles paraissaient déjà fort lointains à ceux qui les avaient vécus. On n'arrivait pas à croire qu'on avait vu cela et qu'on n'était pas pour autant devenu fou. Assises dans la cuisine d'une retraite fractionnaire, une ancienne bergerie d'altitude désormais réaménagée en fortin, qui plumant sa volaille, qui épluchant ses patates, qui pleurnichant sur ses haricots verts, les trois femmes pouvaient presque croire que le fil des jours avait repris son cours, tout simplement.

Cardan, qui avait terminé d'éplucher les patates, se leva et se dirigea vers la porte.

« Je vais fleurir les tombes, » dit-elle à Catherine Benaïm.

« J'ai presque fini, » répondit la jeune femme.

Cardan aimait bien l'attitude de Benaïm. Il y avait quelque chose de très doux chez cette fille.

Une fois la volaille plumée et mise à cuire, les deux femmes mirent leurs vareuses et sortirent dans la cour de la retraite, abandonnant Vaneck à ses haricots verts.

A présent, le soleil avait passé les crêtes. Le matin commençait pour de bon. Les deux femmes se dirigèrent vers le coin des tombes, sous le mur d'enceinte nord. C'était là qu'on avait enterré les quinze tués du commando d'avril.

Surplombant chaque tombe, une lourde pierre noire portait un nom et deux dates, la naissance et la mort. Certaines tombes portaient aussi, gravé au-dessus du nom, la lettre grecque « Thau ». Dans un coin du cimetière, il y avait un empilement d'une trentaine de ces pierres noires, à l'horizontale. Pour l'instant, elles étaient parfaitement lisses. Cardan y jeta un coup d'œil en avançant. Une de ces pierres, elle le savait, porterait un jour son nom.

Cardan et Benaïm allaient fleurir les tombes presque tous les jours, c'était de leur responsabilité. Le petit cimetière ressemblait à un jardin.

Cardan avait décidé d'associer Benaïm à ce rituel quotidien parce qu'elle savait que la fréquentation des tombes est nécessaire aux êtres qui ont vu la mort de près – de trop près. Apaiser la crainte est nécessaire à la paix de l'esprit.

Ce jour-là, Cardan fleurit plusieurs tombes, mais comme à chaque fois, elle s'arrêta plus particulièrement sur deux d'entre elles – deux tombes dans le carré des tués au combat, deux pierres noires surmontées du « Thau ».

Et Catherine Benaïm, comme à chaque fois, eut envie de demander pourquoi ces deux tombes-là méritaient plus particulièrement l'attention de Cardan.

Une fois de plus, elle n'osa pas poser la question qui lui brûlait les lèvres. Elle se contenta d'attendre que Cardan ait fini, et pendant ce temps, elle relut mécaniquement les noms sur les tombes en question.

Karim Saïdi

Stéphanie Berg.

CHAPITRE XIV

LA CHUTE DE BABYLONE

Six mois plus tôt, alors que le Ragnarok commençait, en janvier de l'année terrible, Karim Saïdi avait reçu un ordre de mission. Il devait se rendre dans une retraite située près de Rennes, en pleine intrazone rurale. Une réunion était organisée là, à l'initiative de Yann Rosso. Il s'agissait de lancer l'opération « Babel », application d'un plan mis au point l'année précédente lors d'une coordination des chapitres fractionnaires ouest-européens. But de l'opération : organiser les relations entre la Fraction et les principales parties au conflit qui s'annonçait.

Karim Saïdi disposait d'un passeport intérieur illimité, payé par la Fraction sur les revenus des retraites fractionnaires productives. Comme ce n'était pas le cas de tous les fractionnaires convoqués à la réunion, on lui demanda d'accompagner deux autres invités – les titulaires d'un passeport intérieur « toute destination » pouvaient prendre sous leur aile deux personnes de leur choix pour traverser n'importe quelle intrazone, à la seule condition que ces accompagnateurs ne restassent pas plus de deux nuits d'affilée en zone réservée. En l'occurrence, Saïdi emmena avec lui un certain Manuel Esposito, citoyen eurocorpo madrilène d'origine argentine, et une dame Françoise Mutabe, citoyenne eurocorpo d'origine congolaise.

Le trio arriva à la retraite la veille du début de la conférence. Le soir, il y eut un dîner avec Yann Rosso – qu'Esposito et Mutabe n'avaient jamais rencontré. Ils parlèrent de la crise qui secouait l'Union Panaméricaine – de véritables batailles rangées à Los Angeles entre Noirs et Latinos, et à présent l'épuration ethnique qui semblait se dessiner au Texas, que les Blancs fuyaient en masse. Rosso était curieux de connaître l'opinion d'Esposito sur les troubles qui semblaient bel et bien se communiquer à l'Amérique Latine, avec en particulier des incidents violents entre intrazonards et extrazonards, à Buenos Aires.

Esposito affirma que l'ethnisation des conflits intra/extrazone ne pourrait pas se produire en Argentine. « C'est une terre bien plus homogène que la vieille Europe, » expliqua-t-il. « C'est paradoxal, mais c'est ainsi : l'Argentine d'aujourd'hui est bien plus européenne que l'Union Eurocorpo. Donc je ne pense pas que ça puisse dégénérer comme au Texas. » Rosso lui donna raison : « Oui, bien sûr, » dit-il, « plus les zones sont ethniquement homogènes, moins les conflits intra/extra seront violents. » Cependant, il ajouta : « Mais vous verrez : même en Argentine, ça va chauffer. Une fois que le système aura commencé à se dérégler vraiment en plusieurs points névralgiques de l'économie mondiale, comme toutes les zones économiques ont été spécialisées à outrance, les pénuries vont se faire sentir partout. Plus personne n'est autonome. Donc même en Argentine, ça chauffera. » Esposito répondit : « Je l'espère, car nous avons besoin de donner un sacré coup de balai ! » Rosso se contenta de sourire.

Pendant ce temps, Saïdi discutait avec Mutabe. Les grands-parents de la jeune femme avaient fui le Rwanda, quarante cinq ans plus tôt. Près d'un demi-siècle après les terribles événements des années 90, les haines interethniques ne s'étaient toujours pas apaisées en Afrique centrale. Mutabe estimait d'ailleurs qu'elles ne s'apaiseraient jamais. « Tu sais, » dit-elle à Saïdi, « de toute façon, pour les peuples d'Afrique, si vraiment tout doit s'écrouler comme le dit l'ami Yann, ça ne changera rien. Pour nous, tout s'écroule toujours depuis des générations, et si on est toujours là, c'est parce qu'on fait des enfants et encore des enfants. Pour nous, d'une certaine façon, la catastrophe est devenue l'ordre des choses. Les Africains, tu leur dis que ce sera la famine, ils te disent que c'est la famine tout le temps. Tu leur dis que ce sera la guerre, ils te disent qu'ils ne connaissent pas la paix. Tu leur dis qu'ils vont vivre dans la misère, ils te répondent qu'ils y vivent déjà. Alors... »

Comme la plupart des Nordafs, Karim Saïdi n'avait jamais réussi à prendre les Afros au sérieux. Il avait d'eux une image trompeuse, qu'il s'était forgée au contact de débris pathétiques dans le genre des Haïtiens défoncés chez qui il avait, jadis, retrouvé Blanco. D'une manière générale, n'ayant fréquenté en faits de Noirs que les gangs afros des extrazones eurocorpos, il ignorait tout des réalités africaines.

« Sur ce que je sais des Africains, » dit-il à Mutabe, « une fois l'aide internationale disparue, ils vont tomber comme des mouches, non ? » La jeune femme le détrompa : « Pas forcément. Ils vont mourir plus du sida et des autres pandémies, parce qu'ils n'auront pas les médicaments, mais c'est tout. A long terme, une crise risque plutôt d'améliorer l'état de santé général, parce que l'ajustement va se faire tout seul entre la population et les ressources vivrières. Là-bas, ce n'est pas comme ici : les gens sont solidaires. Et puis la guerre civile en Afrique, c'est comme la pluie en Bretagne : on ne remarque même plus. »

Saïdi esquissa un sourire. Il avait toujours pensé que l’Afrique noire, c’était l’Algérie en pire. Il venait de comprendre que c’était juste différent. Mutabe se méprit sur le sens de son sourire, qu’elle crut moqueur. « Tu sais, » reprit-elle, « là-bas, les gens sont pauvres mais ils s’entraident. C’est dans notre culture : pas besoin de Fraction là-bas pour que les gens aient un groupe sur qui compter. Les Africains, ils ne sont pas très à l’aise avec la technologie, mais à l’intérieur des tribus, ils sont solidaires entre eux. » Saïdi objecta que les extrazones afros, dans l’Union Eurocorpo, remportaient haut la main la palme de l’anarchie et de la délinquance. Mutabe répliqua, d’une voix un peu trop vive : « C’est vrai, mais ne les juge pas sur ce que tu vois ici, en Europe. Ce que tu vois ici, c’est ce que les Noirs deviennent dans un monde de Blancs, c’est-à-dire des sous-Blancs. En Afrique, où ils peuvent s’organiser à leur manière, c’est différent. »

Saïdi demanda à Mutabe : « Et toi ? Tu es une sous-Blanche ? »

Pour toute réponse, elle esquissa un sourire.

*

Le lendemain, une cinquantaine de personnes participaient à la réunion « Babel ». Il y avait là au moins un représentant de chaque ethnie présente sur le territoire couvert par la Fraction, c’est-à-dire à peu près toute l’Union Eurocorporative. Karim Saïdi était assis entre un Juif et un moine bouddhiste originaire du Cambodge. En face de lui, Esposito avait pris place entre un minuscule Laotien et un Chinois rondelet. Au bout de la grande table, Mutabe parlait avec un Hindou maigre et souriant.

Un certain Fred Rosen se leva et se présenta comme le responsable du réseau thématique « Babel ». Il expliqua qu’autour de la table se trouvaient réunis les fractionnaires issus de nombreuses cultures – choisis pour certains parce qu’ils étaient particulièrement écoutés dans leur communauté d’origine, pour d’autres parce qu’ils étaient tout simplement les seuls représentants de telle ou telle communauté au sein des chapitres concernés par l’opération. Leur rôle ? Très simple : « Le projet Babel, » expliqua Rosen, « vise à faire en sorte que le chaos interethnique qui va s’installer à travers l’Union Eurocorpo ne rejaillisse pas sur la Fraction. »

Après cette introduction sibylline, et avant que les débats ne s’engagent vraiment, il y eut deux discours. Tout d’abord Valérie Stain, nouveau référent du chapitre Neustrie, fit un rappel doctrinal. Ensuite Yann Rosso prit la parole et expliqua, en détail, en quoi allait consister le projet « Babel ».

Le discours de Stain fut très bref.

« Vous savez tous pourquoi nous sommes réunis ici, pourquoi nous faisons partie d'un tout qui s'oppose au reste de la société eurocorporative : parce que nous avons décidé, à un certain moment, de dire non quand les autres disaient oui. Vous savez tous pourquoi nous avons dit non : parce que nous avons compris, à un certain moment, que si nous continuions à accepter les règles du jeu, nous finirions esclaves. Vous savez tous pourquoi ceux qui disent oui finiront esclaves : parce qu'ils ont perdu toute autonomie. Et parce que sans autonomie, il n'y a plus de vraie sécurité. Et parce que sans sécurité, la liberté n'est plus qu'un mot.

« Vous savez aussi tous pourquoi, lorsqu'une personne issue d'une tradition extérieure à la tradition européenne s'adresse à la Fraction européenne, nous lui suggérons de se joindre à des organisations comparables regroupant des gens issus de sa culture, ou même de fonder, avec notre aide, une organisation de cet ordre si elle n'existe pas. C'est parce qu'on ne peut pas construire l'autonomie d'un groupe autrement que par la délégation mutuelle des fonctions d'autonomie au sein du groupe, et parce que cette délégation mutuelle ne peut être consentie que si les individus ont entre eux des liens forts et discriminants. Pour constituer une communauté solidaire, il faut une capacité minimale d'interaction sociale ouverte appuyée sur des valeurs partagées.

« Vous savez pourquoi, cependant, les exceptions ont toujours été tolérées : d'abord parce que c'est à chaque individu de décider à quel groupe il veut se rattacher sous réserve que sa décision soit justifiée par la réalité de son appartenance culturelle ; ensuite parce que, de toute manière, avoir parmi nous des individus relevant de traditions extérieures est un atout – aussi longtemps que ces individus font en toute conscience le choix de se joindre à nous, bien entendu.

« Il est temps maintenant de se souvenir des raisons pour lesquelles c'est un atout.

« Quand nous avons créé les premières retraites fractionnaires, un des problèmes qui pouvaient se poser à nous, dans certains cas, était la présence à proximité de communautés relevant d'une tradition extérieure à la nôtre. Pourquoi nos implantations n'ont-elles pas été menacées par ces communautés ? Parce qu'elles n'étaient pas perçues comme un danger. Pourquoi n'étaient-elles pas perçues comme un danger ? Parce que nous avons accepté, parmi nous, des individus qui relevaient initialement des traditions étrangères qui auraient pu se sentir menacées. Quand nous avons monté les premiers groupes d'autodéfense et qu'il est apparu clairement qu'au-delà de la question de l'autonomie, nous revendiquions la possibilité d'assurer notre propre sécurité, nous n'avons pas seulement eu à nous justifier devant l'Etat. Il a aussi fallu faire comprendre aux autres groupes que nous ne les menacerions pas aussi longtemps qu'ils ne nous

menaceraient pas. Pourquoi le message est-il passé ? Grâce aux ponts que constituaient, entre ces groupes et nous, les personnes comme vous : les gens issus d'une tradition extérieure à la nôtre, et qui avaient cependant choisi, à titre individuel et pour de bonnes raisons, de se joindre à nous.

« Ce rôle qui est le vôtre, depuis des années, le moment approche où il va falloir l'assumer dans des conditions bien plus tendues. Je passe maintenant la parole à Yann Rosso, qui va vous expliquer pourquoi. »

Rosso se leva alors et, en quelques mots, il annonça à peu de choses près le programme des six mois suivants :

« Mes chers amis, dans les semaines qui viennent, nous allons traverser la fin du monde. »

*

Après son discours, Rosso fit passer de petites boîtes à cire autour de la table. Sur chaque boîte était écrit un nom. Saïdi récupéra la boîte à son nom et, comme cela avait été demandé par Rosen, il mémorisa les consignes portées sur la tablette de cire, avant de l'effacer minutieusement du plat de la main.

Sous les consignes rédigées par Rosen, Rosso avait ajouté un petit mot. Ça disait : « C'est une mission difficile, Ka, mais c'est pour ça que c'est la tienne. »

Dès le lendemain, Saïdi prit l'Eurozug pour Bruxelles.

Il fut logé par le réseau local chez une famille fractionnaire d'Anderlecht Extrazone, près de la gare Bruxelles Midi. C'était une enclave euro peuplée par de nombreux couples mixtes euromusuls et eurafras, un de ces territoires où les métis se regroupaient bon gré mal gré, rejetés qu'ils étaient de tous côtés. Et comme la plupart des extrazones eurométisses, c'était aussi un territoire relativement calme et prospère – l'Etat eurocorporatif semblait vouloir maintenir un certain niveau de revenus et de sécurité, dans ce type de zone. En outre, Anderlecht Extrazone Est se trouvait à deux pas du quartier d'affaires de Bruxelles Midi Intrazone, et dans la capitale eurocorpo comme partout ailleurs, les extrazones mitoyennes d'intrazones riches bénéficiaient d'avantages certains. Il ne fallait pas que la pauvreté se voie trop, quand cela risquait de déranger les rupins.

Comme le voulait le code fractionnaire, la famille d'accueil avait été prévenue deux jours avant l'arrivée de Saïdi, et il avait trouvé sa chambre prête en arrivant. Le soir, il avait regardé avec ses hôtes les informations télévisées sur la principale chaîne d'Etat.

Cela faisait longtemps qu'on savait qu'il ne fallait pas s'attendre à trouver beaucoup de vérité dans la propagande eurocorpo, mais ce soir-là, K2 fut sidéré par le décalage qui était en train de s'instaurer entre le réel et la fiction médiatique. Quelques heures plus tôt, dans le train, il avait lu le bulletin d'information quotidien envoyé à tous les fractionnaires de son chapitre par la cellule de veille : ce bulletin annonçait une impressionnante série d'événements graves, qui résonnaient comme autant de craquements annonceurs d'une formidable catastrophe. A Los Angeles, une véritable bataille rangée avait opposé la coalition formée par la Black Guerilla Family et les gangs asios à l'alliance paradoxale de la Aryan Nation, du MS13 et des milices chargées de Santa Barbara Hyperzone.

Pour l'occasion, on avait eu un aperçu des capacités logistiques des gangs californiens, et cet aperçu n'avait rien de rassurant. Il s'était avéré que les Amex possédaient des blindés ! – plus précisément des chars légers Cascavel, dernière génération, achetés par les gangs de Sao Paulo aux troupes panaméricaines de la province du Brésil, puis revendus par les truands brésiliens à leurs homologues colombiens, lesquels les avaient finalement acheminés en pièces détachées jusqu'au cœur de l'Union Panam, à Los Angeles, moyennant une part du marché nord-américain de la drogue.

Cela dit, les chars en question n'avaient pas fait long feu : la Black Guerilla possédait en effet des missiles antichars dernière génération, de fabrication chinoise. Comment ces missiles chinois s'étaient-ils retrouvés entre les mains des gangstas de la BGF, voilà ce que le Department of Defense de l'Alliance Panaméricaine aurait bien aimé savoir.

La dégradation de la situation à Los Angeles avait rapidement eu des répercussions partout à travers le territoire de l'Union Panaméricaine. A Memphis, les gangs latinos et noirs s'étaient offert un remake des événements de LA – mais sans les chars d'assaut, juste avec des camionnettes bourrées d'explosifs surpuissants. Au cœur même de l'Etat corporatif panaméricain, à Washington, des dizaines de gangs noirs avaient organisé une gigantesque razzia sur les quartiers latinos – avec, comme objectif avoué, de chasser les « wetbacks » de Washington DC. En réponse, les milices privées du Washington huppé avaient renforcé l'étanchéité du bouclage autour des hyperzones, de sorte que les travailleurs latinos ne pouvaient plus s'y rendre.

Furieux, les Amex avaient riposté en organisant le blocus du siège social de « White Sand », la principale société Panam de sécurité privée. Du coup, le cours de l'action « White Sand » s'était effondré à la bourse de New York, provoquant un mini-séisme sur le marché de la sécurité privée. La crédibilité des sociétés de protection, comme « White Sand » et d'autres, semblait sérieusement menacée, et en réponse, plusieurs de ces sociétés, pour rassurer leurs

clients et donc leurs actionnaires, venaient d'annoncer qu'avec l'accord des autorités corporatives, elles avaient donné ordre à leurs agents de rétablir l'ordre coûte que coûte aux abords des hyperzones.

En somme, l'Etat corporatif panaméricain semblait osciller entre l'anarchie et une dictature militariste qui n'aurait pas dit son nom – et tout cela, alors que la crise ne durait que depuis deux semaines. Qu'est-ce que ça serait dans un mois ? Qu'est-ce que ça serait dans un an ?

Comme on pouvait s'y attendre, les événements nord-américains avaient rapidement déteint sur le reste de la planète – et, en premier lieu, dans l'Union Eurocorpo. Depuis des décennies, le flux culturel et informationnel avait été configuré principalement par le système pour aller de l'Alliance Panaméricaine vers le reste du monde, Union Eurocorpo incluse. Il en était résulté de curieux phénomènes de mimétisme – non seulement dans l'hyperclasse mondialisée, qui calquait son mode de vie sur celui des classes supérieures panaméricaines, mais aussi dans les classes populaires, et même dans le sous-prolétariat. Au cœur des extrazones de Londres, de Paris ou de Berlin, les gangs asios, pakis, musul, afros ou turkos prenaient modèle sur les gangs latino-américains et afro-américains.

Il n'en allait pas très différemment ailleurs dans le monde. A Moscou, les petits malfrats caucasiens singeaient le « look » des *wise guys* new-yorkais. Même la Sinosphère, longtemps protégée par la politique de contrôle de l'information du Parti Communiste Chinois, avait finalement été atteinte par ce syndrome d'américanisation. A Urumqi, les gangs ouighours radicaux, anciens indépendantistes devenus brigands, copiaient le style caractéristique des neoaztecs d'East LA, anciens brigands devenus indépendantistes. Dans l'Union Indienne, un des rares pays de la planète à avoir échappé à l'influence directe des trois grands ensembles, les gangs néomusulmans avaient depuis longtemps des connexions avec les gangs pakis d'Angleterre, et en imitant le style de leurs « cousins » émigrés dans l'Union Eurocorpo, les gangsters musulmans des rives du Gange s'inspiraient, sans le savoir, des gangs latinos nord-américains.

Depuis des décennies, l'Amérique modelait le monde à son image. Donc, à présent que l'Amérique semblait sur le point d'imploser, les mécanismes qui sous-tendaient la crise américaine empruntaient les canaux conçus au départ pour véhiculer l'image triomphante d'un modèle en pleine expansion. Le monde avait tellement pris l'habitude d'imiter l'Amérique qu'il allait l'imiter jusque dans l'autodestruction.

En Europe, lorsque la situation se tendit soudainement à Los Angeles, il y avait déjà de nombreux foyers de tension qui ne demandaient qu'à s'enflammer. Les plus importants se trouvaient dans les Balkans, en particulier au Kosovo, où la guérilla appuyée sur les extrazones rurales serbes continuait, depuis vingt ans,

de harceler le pouvoir installé par les bandes ethnomaffieuses albanaises – elles mêmes appuyées sur cette immense extrazone rurale incontrôlable qui s'était, jadis, appelée l'Etat albanais.

Ce conflit, que l'Union Eurocorpo tentait en vain de résorber depuis maintenant quatre décennies, avait des répercussions à travers le continent. C'était une inextricable pelote d'alliances et de contre-alliances. L'affaire finissait par créer une situation illisible, même pour les acteurs les plus impliqués dans les conflits en question. Les bandes néomusulmans de Paris-conurbation étaient généralement alliées à des groupes maffieux bosniaques, qui eux-mêmes avaient des antennes au Kosovo. Les milices privées de « White Sand » dans l'Union Eurocorpo grouillaient littéralement d'anciens guérilleros croates – lesquels, souvent, avaient combattu aux côtés des milices serbes, dans la deuxième guerre de Yougoslavie. Encore plus surréaliste : une alliance avait été conclue, quelques années plus tôt, sous l'égide semble-t-il d'éléments incontrôlés de la Police Continentale, alliance qui reliait contre toute logique les gangs asios sibériens aux gangs serbes. Comme dans le même temps, ces gangs asios étaient, sur Paris-conurbation, les ennemis irréductibles des gangs afros, on en était arrivé à une situation ubuesque où le moindre regain de tension au Kosovo entre Albanais et Serbes avait des conséquences sur les relations entre Chinois et Africains à Paris !

A cause du fouillis monstrueux constitué par ces intérêts particuliers croisés jusqu'à construire un système émergent échappant à toute classification, les heurts survenus au Kosovo, à la fin de l'année précédente, avaient provoqué un vif regain de tension entre gangs à Düsseldorf intrazone. Le plus extraordinaire était que personne, absolument personne, ne comprenait plus pourquoi,

Quoi qu'il en fût, Düsseldorf avait été le théâtre d'incidents graves, après qu'un gang de Turcos eut été braqué par un gang d'Asios lors d'une livraison de drogues libanaise via l'Albanie.

On chuchotait que l'attaque avait été commanditée par les milices serbes, pour empêcher les Albanais de recueillir un financement appréciable. C'était peut-être vrai, peut-être pas. Où s'arrêtait la politique ? Où commençait le business ? Qu'est-ce qui relevait de l'action des réseaux d'influence ethniques et qu'est-ce qui ne renvoyait qu'aux ambitions des caïds de la drogue ? Plus personne n'en savait rien, et d'ailleurs pour être honnête, tout le monde s'en fichait.

Certains allaient jusqu'à prétendre que les mégacorporations finançaient secrètement certains groupes terroristes uniquement pour manipuler les indices boursiers en organisant des attentats. Si c'était vrai, cela voulait dire que trois catégories d'acteurs, politiques, criminels et économiques, interagissaient dans la plus parfaite anarchie. C'était bien pire que si quelques salauds avaient tirés les ficelles. En fait, personne ne contrôlait plus rien, et cela, c'était vraiment terrifiant.

Quand Los Angeles explosa, la tension n'était pas vraiment retombée à Düsseldorf. La FITEC avait encerclé plus ou moins les extrazonas en pleine anarchie, mais elle n'y était pas entrée. L'expérience acquise dans la 934, trois ans plus tôt, avait été féconde. Les manuels tactiques de la FITEC précisait maintenant qu'il fallait privilégier l'approche indirecte, laisser le temps à la PC d'infiltrer les gangs et, si possible, de les monter les uns contre les autres pour régler le problème de l'intérieur.

Trois jours après le début des événements, à Los Angeles, les images de guerre civile venues de Californie commencèrent à inspirer la jeunesse désœuvrée des extrazonas afros et musules, un peu partout à travers l'Union Eurocorpo. En général, cela ne déboucha pas sur grand-chose – les caïds locaux firent en sorte que les jeunes restent à peu près dans les limites du raisonnable, parce qu'il ne fallait pas nuire au business. Pour avoir longtemps bossé en sous-marin avec les types de la PC, Saïdi pouvait facilement imaginer comment l'affaire avait été gérée.

Mais il y avait un endroit, en Europe, où cette gestion à la petite semaine ne pouvait plus faire tenir les extrazonards tranquilles : cet endroit, c'était Düsseldorf. Là, les caïds n'avaient visiblement pas envie de calmer le jeu. Saïdi, sans connaître les détails, supposait que des engrenages s'étaient enclenchés, là-bas, qui devaient rappeler ceux qui avaient jadis conduit la 934 au chaos. Il subodorait une situation complexe, une guerre entre réseaux criminels, qui alimentait une autre guerre, entre réseaux politico-religieux celle-là, laquelle alimentait pour sa part une guerre entre des services de police concurrents soudoyés par des mégacorpos rivales, le tout dessinant une spirale de chaos irrésistible, jusqu'à la guerre de tous contre tous et à tous les niveaux.

Très vite, Düsseldorf avait reproduit les événements de Los Angeles, avec les Turcos et les Asios dans le rôle de la Black Guerilla et des gangs Amex. La ressemblance était frappante. Les Asios avaient même repris à leur compte la boucherie répugnante des gangs Amex – lesquels, pour une raison inconnue, avaient éprouvé le besoin de ressusciter les rituels sacrificiels aztèques. Du coup, les Turcos s'étaient empressés de mimer la stratégie de purification ethnique développée par la Black Guerilla au sud de Los Angeles – c'est-à-dire le viol à grande échelle.

Pour l'instant, la FITEC n'était pas intervenue, se contentant de boucler Düsseldorf Extrazone encore plus hermétiquement. Toutefois, les derniers développements en Chine risquaient de changer la donne. A Urumqi, les gangs ouighours venaient en effet de lancer une vaste campagne de terreur contre les intrazonas peuplées majoritairement de Chinois. En réponse, le gouvernement de Pékin avait lancé une campagne militaire – jusque là, rien de surprenant : l'équivalent local de la FITEC, en Chine, était connu pour ses méthodes expéditives. Pas de doute, ça allait saigner à Urumqi.

Plus surprenant cependant, ce même gouvernement chinois avait lancé une mise en garde aux « forces étrangères hostiles à la sphère de prospérité asiatique » qui auraient voulu « nuire à l'harmonie de l'espace chinois ». Etant donné les relations conflictuelles que les mégacorpos de la Sinosphère entretenaient avec celles de l'Alliance Panaméricaine, surtout depuis le refus de cette dernière de revoir les quotas de répartition des ressources en hydrocarbures établis après la troisième guerre du Golfe, il n'était pas très difficile de lire le jeu des uns et des autres. Déstabilisée par les événements de Los Angeles, craignant sans doute que la Sinosphère n'en profite pour remettre en cause les partages énergétiques, l'Alliance Panaméricaine avait fait en sorte que les Chinois aient eux aussi des problèmes internes. Et les Chinois, bien entendu, n'avaient pas apprécié.

Saïdi trouvait cette histoire très inquiétante. La manière dont le chaos né localement, à East LA, s'était répandu de proche en proche était absolument terrifiante, car aucune volonté consciente n'avait à proprement parler présidé à cette spirale auto-amplificatrice. Quelque chose d'incompréhensible venait d'avoir lieu – quelque chose d'incompréhensible, et pourtant de parfaitement logique. Un craquement s'était produit à East LA, il avait entraîné des craquements secondaires à Düsseldorf, puis à Urumqi. En ricochant d'un point à l'autre de la géographie mondiale, l'énergie libérée par ce craquement s'était trouvée mystérieusement décuplée, jusqu'à concerner les relations entre les superpuissances. Par un simple jeu de forces, on était passé d'une querelle de rues entre gangs ethnomaffieux à la possibilité d'un clash direct entre puissances thermonucléaires.

Saïdi n'était pas un homme très instruit. Il n'avait fait qu'une école : celle de la rue. Mais c'était un homme très intelligent – on ne survit pas des années au sein des gangs les plus durs de Paris-conurbe si on n'a pas un cerveau bien fait. Et il sentait, il flairait pour ainsi dire la nature de la force qui avait provoqué cette mutation spiraloïde, la nature de cette force qui s'était nourrie de l'énergie initiale d'un incident mineur pour alimenter en retour un incendie mondial. Cette force, c'était l'inversion, le dérèglement, la fausse analogie qui parasite la vraie communication, l'emballement incontrôlable des conséquences des conséquences, le retournement des causes une fois, puis une deuxième fois, et encore, et encore, jusqu'à ce que les causes deviennent leurs propres causes. Cette force, c'était aussi l'appétit de destruction, la soif de néant qui naît dans la faillite du langage, dans la dissolution du Logos, dans son impossibilité même.

Saïdi connaissait cette force, il l'avait devinée jadis, dans la 934, juste avant le grand embrasement.

A présent, il la devinait partout, partout dans le monde, de Los Angeles à Urumqi en passant par Düsseldorf.

Et cela le terrifiait.

Ce soir-là, en regardant la télé avec ses hôtes, un charmant jeune couple eurasio, il resta stupéfait devant le caractère presque surréaliste de l'information d'Etat qu'ils avalaient sans sourciller. Pour la télé eurocorporative, tout continuait comme avant. C'était le même flot d'information désordonné, déstructuré, radicalement non hiérarchisé parce que parfaitement unidimensionnel.

Un scientifique australien avait mis en lumière l'existence d'une forme d'intelligence supérieure chez les chiens de compagnie ayant passé toute leur vie au contact des humains. Une association caritative non gouvernementale mettait en garde les personnes sensibles contre le virus de la grippe. Le fonds monétaire international venait de se doter d'un nouveau président. Une tennismuse argentine avait été contrôlée positive à un test antidopage. Un chanteur populaire allait se produire pour la première fois à la festicité de Bruxelles. Le ministre de l'Education eurocorporative annonçait un grand plan pour alléger encore le cartable des écoliers grâce à la dématérialisation intégrale des manuels scolaires. Poursuite des incidents à Düsseldorf, Los Angeles et Urumqi. La fédération internationale de rugby et la ligue panaméricaine de football américain avaient annoncé que la convergence des règles devait être achevée avant la fin de la décennie. Trois personnes avaient été abattues dans un règlement de compte à Londres.

Tout cela débité d'une traite, sujet après sujet, avec force blabla sans intérêt.

Karim Saïdi n'en revenait pas. Mettre sur le même plan cette histoire de règlement de comptes à Londres et les incidents de Los Angeles, Düsseldorf et Urumqi ! C'était absurde, évidemment.

Un spectateur non averti, en regardant ce journal télévisé, pouvait croire qu'il ne se passait au fond rien d'important dans le monde. A la limite, ce spectateur aurait même pu croire, en se fiant à la vision des choses répercutées par les informations officielles, qu'il vivait dans un monde où le mal, tout simplement, n'existait pas. Ou plutôt : un monde où le mal n'existait que très occasionnellement, sans jamais se nourrir de sa propre dynamique. Un monde régi par le bien, par les forces du bien, et où le mal ne pouvait survenir que par un extraordinaire concours de circonstance. Un monde où le bien préexisterait au mal, un monde où le principe d'équilibre serait antérieur au principe de déséquilibre – un monde, donc, où sauf exception, l'équilibre serait spontanément généré, à chaque instant, sans que jamais le chaos s'installe.

Saïdi, à la fin des informations, demanda à ses hôtes ce qu'ils pensaient du journal télévisé. Ils lui dirent qu'ils le regardaient surtout pour se rassurer.

Il préféra ne pas leur dire ce qu'il en pensait.

Après tout, ces gens-là avaient droit à un peu de bonheur. Ils venaient de se marier, et la femme était enceinte.

*

Cette nuit-là, Saïdi étudia le dossier que Rosen lui avait remis quand il avait quitté la retraite fractionnaire où avait eu lieu la conférence, près de Rennes.

Ce dossier n'avait rien à voir avec la situation générale à Bruxelles-Conurbation. Il ne concernait qu'un seul bâtiment, dans tout Bruxelles – mais pas n'importe lequel : il s'agissait de l'implantation de l'Eurobank à Bruxelles-Midi, une implantation ouverte après la grande refonte urbanistique bruxelloise, au début de l'ère eurocorpo.

Cette annexe de l'Eurobank hébergeait officiellement des services techniques, dans un grand immeuble ultrasécurisé. Mais officieusement, dans les sous-sols de cet immeuble, il y avait une chambre forte. Et dans cette chambre forte, il y avait une partie du stock d'or de l'Eurobank.

Saïdi passa la nuit à étudier le plan du sous-sol en question. Il fallait qu'il le mémorise dans les moindres détails, car par précaution, il devrait détruire le document original, dès que possible. Personne ne devait savoir que la Fraction, d'une manière ou d'une autre, avait pu se procurer ces plans.

Ou plutôt : personne ne devait savoir que quelqu'un, à l'intérieur de l'Eurobank, avait procuré ces plans à la Fraction.

Les consignes de Rosen avaient le mérite de la simplicité.

« Précision pour commencer : tu as été rattaché à l'opération Babel comme couverture. A tous points de vue, ton autorité sur cette opération sera Yann Rosso. Je ne ferai qu'assurer la liaison.

« Point un : ta mission officielle dans le cadre de l'opération Babel est d'assister l'équipe de direction du réseau Bruxelles-Conurbation pendant la phase de ralliement et pendant la phase d'évacuation des fractionnaires de la zone en cause. Tu dois te mettre à disposition des amis de Bruxelles. Selon toute probabilité, ils penseront que tu es un emmerdeur envoyé par le Chapitre Neustrie pour casser les pieds au chapitre Austrasie, ou quelque chose de cet ordre. Aucune importance. Mets-toi à leur disposition et dans un premier temps, fais-toi oublier : de toute manière, ils savent mieux que nous comment organiser le ralliement et l'évacuation sur leur territoire. S'ils ont besoin de toi, rends-leur service, mais sinon, fais-toi oublier.

« Point deux : ta mission officieuse, dont à ce stade personne n'est au courant à part toi, Yann Rosso et moi, est de mettre la main sur le stock d'or de l'Eurobank à Bruxelles-Midi. Cette mission est très importante : dans quelques mois, si les choses se passent comme nous pensons qu'elles vont se passer, la monnaie fiduciaire et scripturale n'aura plus aucune valeur, parce que les banques

auront brûlées. Les actions cotées en bourse ne seront plus cotées, parce que les bourses auront brûlé, et puis de toute façon les usines représentées par ces actions auront brûlé aussi. Quant aux obligations, elles ne vaudront plus rien parce que plus personne ne se souciera de payer ses dettes. A ce moment-là, la seule monnaie qui aura conservé sa valeur, c'est la monnaie métallique, donc principalement l'or, et secondairement l'argent. Or, à Bruxelles-Midi, les ploutocrates eurocorporatifs ont entassé, d'après nos renseignements, plus de dix tonnes d'or. Mettre la main sur cet or donnerait à la Fraction des marges de manœuvre très appréciables lors de la phase de stabilisation, après le Ragnarok.

« Point trois : la stratégie fractionnaire reste legaliste jusqu'à l'instant où l'Etat eurocorporatif implorera. C'est-à-dire que tant que cet Etat est capable de faire respecter sa loi, nous la respectons scrupuleusement. Mais dès qu'il ne sera plus en mesure de la faire respecter, nous veillerons à préserver nos intérêts. L'opération Bruxelles-Midi entre dans le cadre de cette stratégie. Après tout, l'or entreposé à l'Eurobank est un dépôt effectué par les peuples d'Europe dans une institution ploutocratique. Lorsque la ploutocratie aura cessé de fonctionner, en t'emparant de cet or, tu ne feras que reprendre leur dépôt au nom des peuples d'Europe. En attendant et jusqu'à ce qu'on te confirme le déclenchement de l'opération proprement dite, ne fais rien d'illégal. Ce serait inutile et dangereux.

« Point quatre : le moment venu, tu seras contacté par le chef d'un commando d'une vingtaine de combattants d'élite. Ce chef de commando aura en sa possession la moitié de billet de banque permettant de compléter la moitié que tu as trouvée posée sur cette tablette de cire.

« Ton travail est de préparer l'opération. Ne te préoccupe pas de l'entrée dans l'immeuble, ni de l'ouverture du coffre : cela, le commando s'en occupera. Ton affaire, c'est l'évacuation de dix tonnes d'or, en quelques heures et ni vu ni connu, vers une destination que nous te communiquerons en temps utile, mais qui se trouvera, sache-le, dans la région d'Anvers. Tu dois préparer le mode de transport approprié et étudier les voies d'accès. Utilise ton expérience de la guérilla urbaine pour essayer d'imaginer la situation qui sera créée, dans un ou deux mois, aux alentours de Bruxelles-Midi, et regarde par où tu peux faire passer le convoi transportant l'or avec le maximum de sécurité. Si tu estimes avoir besoin de passer des accords avec des chefs de bande locaux, fais le moi savoir. Tout peut se négocier. Inutile de te dire qu'ils n'ont pas besoin de savoir ce qu'il y aura dans le camion. »

Saïdi avait appris par cœur ces consignes, avant d'effacer la boîte à cire, en Bretagne, deux jours plus tôt. Et à présent, de la même manière, il apprenait par cœur les plans de l'Eurobank Bruxelles-Midi.

Toute la nuit, il bossa dur, concentré. Au matin, il brûla les plans dans le lavabo de sa chambre. Le fait qu'on lui ait confié cette mission était une très, très grande marque de confiance. Il entendait s'en montrer digne.

*

Comme tout le monde ou presque, K2 n'avait jamais vu dix tonnes d'or en barres. Il commença par essayer de se représenter la marchandise. Une recherche sur Internet lui apprit que la densité de l'or avoisinait 19. En d'autres termes, un mètre cube d'or pesait 19 tonnes. Les réserves de l'Eurobank Bruxelles-midi devaient donc tenir dans un demi-mètre cube, ou à peu près.

Conclusion : le volume ne serait pas un problème. Dissimuler une marchandise d'un demi-mètre cube dans un camion, par exemple, n'est pas très difficile. Surtout quand on sait qu'on n'aura probablement pas à redouter de fouille approfondie.

Le problème, en fait, ce ne serait pas de faire transiter l'or. Le problème, ce serait de faire transiter le camion lui-même. Si les choses se passaient comme elles s'étaient passées dans la 934, trois ans plus tôt, une fois Bruxelles-conurbation livrée aux gangs, plus aucun véhicule ne pourrait rouler en sécurité. Le risque était grand d'être victime de pirates de la route, quelque part entre Bruxelles et Anvers.

Pour convoier l'or de Bruxelles à Anvers, il faudrait tout d'abord traverser la conurbation bruxelloise vers le nord – ce qui impliquait de passer par Molenbeek et Koekelberg. Rien que cela, ce serait déjà un exploit. Molenbeek était tenu par les musuls. Koekelberg était l'extrazone où les autorités avaient parqué des dizaines de milliers de réfugiés du désastre écologique du Bangladesh, quelques années plus tôt, quand l'Union Eurocorpo avait dû accepter l'immigration forcée de dix millions de personnes issues des zones inondées, dans le cadre du protocole de Dehli.

Ensuite, il faudrait passer par Jette, une étrange mosaïque associant une intrazone francophone, une intrazone flamande et une extrazone minuscule, mais très remuantes : Jette Est, créée deux ans plus tôt pour soulager Saint-Josse Extrazone, surpeuplée. Jette Est était turcophone.

Ensuite, il s'agirait d'enquiller l'eurovoie, si elle était ouverte à la circulation, pour remonter vers Anvers à travers le tissu très dense des intrazones flamandes et des extrazones afros, turcos et musuls. En cinquante kilomètres, une bonne dizaine de frontières interethniques à franchir.

C'était un cauchemar logistique. Si vraiment la situation devait dégénérer au point où Rosso avait l'air de le croire, il faudrait faire cinquante bornes en

pleine zone de guerre, et en traversant une bonne dizaine de fronts. Impossible, a priori.

Saïdi essaya d'abord d'imaginer le passage en force. Un camion blindé ? Non, absurde. Absurde et contre-productif : les pirates de la route attaqueraient précisément ce convoi-là, justement parce qu'étant protégé, il contiendrait probablement un chargement précieux.

K2 commençait à croire qu'on lui avait demandé de résoudre la quadrature du cercle quand, presque par hasard, la solution lui apparut soudain comme une évidence. Il s'était présenté au comité de direction du réseau Bruxelles-conurbation et avait été accueilli mieux qu'il ne s'y attendait. « Nous avons besoin de gens venant de Neustrie, » lui expliqua-t-on, « parce que vous apparaîtrez comme un acteur neutre à certains des groupes auxquels nous sommes confrontés. »

Sur le moment, il avait cru qu'il ne s'agissait que de négocier avec des musulmans. Mais très vite, on le détrompa. Son statut de « neustrien » allait faciliter le dialogue avec les divers mouvements autonomistes flamands, qui détestaient les fractionnaires wallons, ainsi qu'avec les Turcos – qui ne pouvaient pas sentir la Fraction bruxelloise, depuis qu'ils savaient qu'elle hébergeait de nombreux Euros d'origine arménienne.

Vers la mi-janvier, le représentant du réseau Bruxelles-Conurbation l'emmena à une réunion avec les dirigeants d'un mouvement néomusul de Molenbeek. Ces types avaient récemment changé de leader, et les fractionnaires de Bruxelles voulaient savoir si cela modifiait quelque chose aux accords conclus précédemment.

C'est ainsi que K2 apprit que le réseau de Bruxelles-Conurbation n'envisageait pas du tout de « tenir le terrain », comme cela était prévu sur Paris-Conurbation – où il était prévu d'organiser un grand pôle de ralliement en banlieue Ouest, puis de faire évoluer ce pôle en centre autarcique d'autodéfense.

« A Bruxelles, » lui expliqua le représentant du réseau fractionnaire local, « il est tout à fait exclu d'adopter la même attitude, parce que la situation ici va être absolument incontrôlable. Ce n'est pas comme sur Paris, où vous pouvez prévoir plus ou moins ce qui va se passer – les intrazones sécurisées d'un côté, les extrazones de l'autre côté. Ici, il n'y a pas de centre-ville important sécurisable. En plus, personne ne sait comment ça va se passer à l'intérieur des intrazones, entre Flamands et Wallons. Je te le dis, Bruxelles, si ça pète, ça va être l'enfer. Alors le plan, c'est tout le monde à la campagne ! Les fractionnaires flamands filent vers le nord, direction la Hollande. Les fractionnaires wallons filent vers le sud-est, direction les Ardennes. »

K2 haussa les sourcils.

« Et vous êtes sûrs de faire passer votre monde à travers les flammes ? »

Le Bruxellois secoua la tête négativement.

« Justement, non. Nous avons passé des accords avec les gangs, sais-tu ? Mais est-ce qu'ils vont les respecter, maintenant ? C'est ça, la question. »

Saïdi eut une illumination.

« Vous voulez dire que vous avez négocié des droits de passage ? »

« Oui, » répondit le Belge. « Ils sont tous plutôt contents de nous voir partir, ils sont bien trop pressés de se disputer les territoires qu'on va laisser derrière nous. Si nous nous en allons, pour eux, c'est du bénéfice. Normalement, à condition que nous leur promettons de ne pas prendre les armes contre eux, ils doivent nous laisser passer. Mais on voudrait être sûrs. »

K2 laissa un large sourire s'épanouir sur son visage.

« En tout cas, » répondit-il à son interlocuteur soucieux, « je vais tout faire pour vous aider. »

*

La négociation avec les musulmans fut assez simple – coup de chance, la famille de K2 était originaire de la même région d'Algérie que le nouveau leader du groupe néomusul local, et cela facilita tout de suite le dialogue. En outre, les musulmans étaient des interlocuteurs rugueux, mais relativement carrés. Fondamentalement, ces types voulaient des frontières stables et la garantie que les fractionnaires ne s'allieraient pas aux Bengalis, avec lesquels les Nordafs de Bruxelles entretenaient semble-t-il des relations cataclysmiques.

C'était ce dernier point qui titillait les musulmans. Ils semblaient par contre tenir les intrazonards euros de Jette ou de Bruxelles-centre pour quantité négligeable. On n'en parla même pas.

La négociation fut beaucoup plus difficile avec les Bengalis. Ils avaient appris que les fractionnaires venaient de conforter leur pacte de non agression avec les néomusulmans, et, selon la logique binaire propre aux extrazonas, ils en avaient déduits que les fractionnaires étaient désormais leurs ennemis potentiels. On eut beau leur expliquer que la Fraction entendait rester neutre dans un conflit qui ne la concernait pas, ils ne voulurent rien entendre. Pour traverser leur territoire, il fallait que la Fraction reconnût d'abord les néomusulmans de Molenbeek pour ennemis.

Quand il vit que la négociation était réellement tendue, K2 appela Rosso et lui demanda le déblocage d'un crédit de quelques dizaines de milliers d'eurodols.

La Fraction avait des finances assez limitées, mais Saïdi savait que Rosso ne dirait pas non. L'enjeu était trop important.

Il revint ensuite vers les Bruxellois et leur expliqua qu'étant donné la situation gravissime qu'on anticipait sur Bruxelles, le chapitre de Neustrie allait appliquer les règles de solidarité prévues au code du fractionnaire : qui dit danger immédiat dit soutien inconditionnel. En clair : la Neustrie offrait une somme coquette pour aider à soudoyer les Bengalis.

Les Bruxellois furent visiblement sensibles au geste. Profitant de sa soudaine popularité, K2 glissa à leur représentant, en aparté : « En échange, ami, vous pourriez nous rendre un petit service ? Quand vous organiserez vos convois de réfugiés, il est possible qu'à un moment ou un autre, je vous demande d'insérer une ou plusieurs camionnettes dans le lot. Avec dedans des gens que vous ne connaissez pas, mais que nous voulons évacuer. »

Le représentant de Bruxelles-Conurbation tiqua.

« Vous pouvez m'en dire plus ? »

« Opération noire, » répondit K2. Puis, montrant sa chevalière frappée du sigle caractéristique des gardiens, un « gamma » pour le « G » de « gardien », à l'intérieur d'un « Phi » majuscule pour le « F » de Fraction, il précisa : « Noire noire. »

Le Bruxellois comprit qu'il n'avait plus qu'à prendre l'argent, négocier avec ses Bengalis mal embouchés, et surtout ne pas poser de questions. Il se le tint pour dit, ayant depuis le début compris que ce mystérieux « conseiller » envoyé par le chapitre de Neustrie n'avait évidemment pas fait le déplacement de Bruxelles pour prendre l'air.

Avec l'argent que lui envoya Rosso le lendemain, K2 couvrit les droits de passage par le territoire des Bengalis. Il lui restait même un surplus appréciable, qu'il consacra à la location de deux petits camions de déménagement sans permis poids lourd, ainsi qu'à l'achat, dans un surplus militaire, d'une vingtaine de cantines d'officier genre blackbox – qu'il décida de stocker tout simplement dans les camions.

Puis il se replit sur le petit appartement des eurasios, et il attendit.

Il était prêt. Ne manquait plus que le signal de Rosso.

Pendant cinq semaines, alors que l'Union Eurocorpo implosait par étapes successives, Karim Saïdi resta planqué à Anderlecht. Il passait l'essentiel de ses journées à lire quelques bouquins qu'il avait toujours voulu lire de manière approfondie, surtout des commentaires du Coran et d'autres textes religieux, ainsi qu'à étudier attentivement l'évolution de la situation sur Bruxelles Conurbation, par la presse et aussi, bien sûr, par les bulletins d'information internes de

la Fraction. Le reste du temps, il jouait aux dominos contre son smartcom. Le soir, à plusieurs reprises, il initia ses hôtes aux finesses de son passe-temps favori. En retour, le maître de maison lui enseignait les échecs.

Curieusement, pendant les premières semaines du Ragnarok, Bruxelles District ne connut pas de grande explosion de violence. Cela venait du fait qu'il y avait trop de populations diverses emmêlées, trop de motifs de conflit possibles. La situation était bien plus complexe que sur Londres, où deux groupes dominants, Pakis et Hindous, structuraient toute l'architecture des conflits interethnique - tous les groupes moins importants, Jamaïcains, Arabes, Africains, durent prendre position sur ce conflit central, d'où la cristallisation rapide des événements sur les rives de la Tamise.

A Bruxelles, la configuration était bien plus complexe – raison pour laquelle, d'ailleurs, le Extra Power ne parvint jamais à s'implanter complètement dans cette conurbation atypique. Il existait une trentaine de communautés, pour la plupart parfaitement étrangères les unes aux autres. Il y avait peu de conflits obligés, et encore moins d'alliances sûres. Deux groupes adversaires sur un terrain donné pouvaient très bien être alliés sur un autre terrain. Cette complexité des relations intergroupes retint longtemps les velléités des fanatiques. Pendant un certain temps, même les Turcs et les Kurdes s'abstinrent de se pogromer mutuellement. Chacun avait besoin d'assurer ses arrières avant d'aller de l'avant.

Un autre facteur de stabilité fut bien sûr la quasi-continuité de l'approvisionnement des magasins eurocorporatifs. Alors que partout ailleurs en Europe, les troubles provoquaient des ruptures dans les transports, Bruxelles continua à être correctement approvisionnée jusqu'en février. De toute évidence, sachant qu'une grande partie du gouvernement eurocorpo était implantée à deux pas de Saint-Josse Extrazone, dans la cité gouvernementale du Berlaimont, les autorités avaient fait en sorte que les extrazones bruxelloises bénéficient d'un traitement de faveur. On ne comptait pas moins de cinq brigades complètes de la FI-TEC pour garder l'eurovoie Bruxelles Anvers, par laquelle les approvisionnements parvenaient à la capitale fédérale.

Ce n'est que vers la fin du mois de février que la situation commença à se dégrader vraiment. En revanche, comme on pouvait s'y attendre, une fois les équilibres rompus, la situation devint rapidement encore plus chaotique que partout ailleurs en Europe.

Après avoir été, pendant un court instant, un relatif îlot de paix dans une mer de conflits, la capitale eurocorpo devint, presque du jour au lendemain, un insurpassable Everest d'anarchie, de misère et de violence. Rien de plus logique : le système corporatif avait consisté à briser toutes formes de solidarité naturelle entre les individus et les groupes pour que seul l'Etat continental reste garant de

la paix – ce qui, en théorie, le rendait incontournable. A l’heure où cet Etat implosait, il révélait en s’écroulant le vide sidéral qu’il avait creusé pour s’imposer comme unique recours – et en aucun lieu le vide n’avait été plus parfaitement établi qu’au centre du système, dans l’œil du cyclone, à Bruxelles District, *au milieu de nulle part*.

*

A partir de la mi-février, garder l’eurovoie Anvers-Bruxelles ne servait plus à rien parce qu’il n’y avait plus rien à faire rouler dessus. Le port d’Anvers était bloqué par les émeutes épouvantables qui avaient suivi le sac des intrazones. Les néomusulmans locaux étaient en guerre ouverte avec les milices flamandes. Leurs relations n’avaient jamais été bonnes, mais l’affaire s’était soudain envenimée quand, en échange d’une fortune en diamants, les Flamands avaient assuré l’évacuation des juifs d’Anvers vers le port, d’où ils embarquèrent pour les lointaines intrazones israéliennes. A présent, les néomusulmans reportaient leur haine des Juifs sur les Flamands, et ça sentait la poudre à Anvers. Pour tout arranger, des centaines de milliers de réfugiés affluaient de la Hollande en flammes.

Débloquer le port d’Anvers n’aurait pas servi à grand-chose, étant donné que de toute manière, le trafic maritime était en chute libre. Des centaines de porte-conteneurs, de pétroliers et de minéraliers dormaient maintenant au large d’Anvers et de Rotterdam, leurs capitaines ne sachant plus où aller. Episode fameux du Ragnarok, pour échapper aux pirates qui venaient de lancer plusieurs raids depuis la côte belge, cette armada hétéroclite autant que cosmopolite élut un « coordinateur » chargé d’organiser la défense commune.

Curieusement, il n’y eut aucun affrontement entre marins. Sans doute se définissaient-ils collectivement entre gens de mer, par opposition aux terriens, et l’abandon complet où ils étaient laissés ne pouvait que renforcer leur solidarité spontanée.

L’un des faits les plus mystérieux de cette époque fut l’inactivité presque complète de la marine de guerre eurocorporative, pourtant riche de plusieurs porte-avions et d’une bonne cinquantaine de bâtiments de surface ultramodernes. Les pirates de la mer, que cette marine aurait pu balayer en quelques minutes si elle en avait reçu l’ordre, furent laissés libres d’agir. Le bruit a couru par la suite que des affrontements avaient eu lieu à bord d’un sous-marin nucléaire, entre deux gangs ethniques rivaux ayant des antennes jusqu’au carré des officiers, et que telle fut la raison du maintien à quai des bâtiments de la flotte eurocorpo : l’amirauté avait peur de perdre le contrôle des armes de destruction massive.

Cette rumeur n'a hélas jamais pu être vérifiée, mais il faut reconnaître que si elle est vraie, cela expliquerait bien des choses.

Fin février, à Bruxelles comme partout ailleurs dans l'Union Eurocorpo, les stocks des magasins tombèrent à zéro. Et à Bruxelles comme partout ailleurs, ce fut le signal des troubles. Dès le 10 mars, à part Anderlecht Est sécurisé par la Fraction et quelques intrazones protégées par la FITEC, Bruxelles était à feu et à sang. La PC était totalement dépassée. La plupart de ses membres se mirent au service des diverses milices qui s'organisaient à travers la ville. Quelques-uns furent incorporés dans la FITEC.

Les Turcos de Saint-Josse tombèrent à bras raccourcis sur leurs voisins Kurdes, qui demandèrent et obtinrent l'appui de leurs alliés néomusuls de Molenbeek. Les Bengalis en profitèrent pour attaquer les néomusuls, qui ripostèrent par une véritable épuration ethnique à Koekelberg. Des milliers de Bengalis s'enfuirent vers Saint-Josse, pour s'abriter derrière les armes lourdes des Turcos.

Chose curieuse, le gouvernement eurocorporatif resta là où il était : à quelques centaines de mètres de ce qu'il fallait bien appeler une zone de guerre. Il y eut une période résolument surréaliste, pendant laquelle la télévision d'Etat continuait à décrire le monde paisible et unidimensionnel qui lui était cher, comme si la survenue de la catastrophe était contre toute logique incapable de rompre la continuité du système. L'euroministre de l'information, une certaine Caroline Tessier, commentait tous les jours les événements depuis le Berlaumont, annonçant que les autorités se félicitaient du rétablissement des approvisionnements déjà perceptible ici ou là à travers le territoire de l'Union – et pendant ce temps-là, à moins d'un kilomètre du studio calfeutré d'où parlait cette greluche BCBG tirée à quatre épingles, les Turcos et les musuls réglaient le compte qui des Kurdes, qui des Bengalis, répandant un flot de sang comme l'Europe n'en avait plus vu depuis les guerres de Yougoslavie.

De toute évidence, cette dame Tessier était payée pour endormir le public en racontant n'importe quoi. Saïdi croyait se souvenir qu'elle devait sa place au gouvernement à une carrière de directrice de la communication pour il ne savait plus quelle mégacorporation. Devenue euroministre, elle continuait à faire le même boulot : enfumer le bon peuple.

Cette situation absurde aurait peut-être pu durer longtemps sans la tragicomique rébellion des unités de la FITEC préposées à la garde du Berlaumont. Ces unités n'avaient pas touché leur solde en février – comme toutes les autres unités de la FITEC au demeurant. Un groupe de sous-officiers organisa donc une délégation pour aller demander des comptes directement au conseil eurocorporatif. Le conseil fit savoir qu'il allait étudier la question – ce qui était une façon polie de dire qu'il ne pouvait pas résoudre le problème. Les militaires s'énervèrent et organisèrent une manifestation devant la cité gouvernementale qu'ils étaient théoriquement chargés de garder.

Cette manifestation invraisemblable fut retransmise par la télévision d'Etat, on ne sait pourquoi. Il faut croire que dans le chaos inouï qui était en train de s'installer, plus personne ne s'occupait de définir la ligne éditoriale du journal télévisé. C'est ainsi que le 17 mars au soir, la population entière de l'Union – du moins celle qui avait encore l'électricité – put découvrir ce spectacle hallucinant : la capitale fédérale en flammes, et, pendant que les milices ethniques « nettoyaient » la ville quartier par quartier, pillant, violant, massacrant, deux brigades de la FITEC au grand complet, manifestant les armes à la main devant la cité gouvernementale pour exiger le paiement de leur solde. Un porte-parole désigné on ne savait ni par qui ni comment vint expliquer à la télévision que les militaires n'assureraient désormais plus les missions d'escorte des ministres, jusqu'à ce que le problème des soldes ait été réglé « avec les arriérés ».

En d'autres termes, le gouvernement eurocorporatif était pris en otage par les troupes chargées de le protéger.

Le 18 mars au matin, le chapitre fractionnaire de Neustrie émit un communiqué. Ce communiqué était ainsi conçu : « La Fraction s'est, depuis sa création, rigoureusement conformée aux lois de l'Etat eurocorporatif. Ce légalisme n'est pas remis en cause dans son principe, mais il doit l'être désormais dans son application. Il apparaît en effet que l'Etat eurocorporatif n'est plus en situation de faire appliquer ses propres lois sur une majeure partie de son territoire. Dans ces conditions, obéir à ces lois n'aurait plus de sens. La loi ne peut être la loi que si elle est la loi pour tous. C'est pourquoi le chapitre fractionnaire de Neustrie fait savoir que, dans le respect du droit des gens et conformément à l'esprit d'apaisement et d'équité propre à l'éthique fractionnaire, il s'affranchit des lois de l'Union Eurocorporative à compter d'aujourd'hui, midi, heure de Paris. Le chapitre fractionnaire de Neustrie reste à la disposition des autorités eurocorporative pour assurer la transition la plus douce possible vers l'ordre nouveau qui doit nécessairement émerger du chaos. »

A la même heure exactement, le chapitre fractionnaire de Brandebourg avait émis un texte similaire. Dans les cinq heures qui suivirent, tous les chapitres d'Europe sauf un emboîtèrent le pas des Neustriens et des Brandebourgeois. Le seul chapitre à ne pas se joindre au concert fut le chapitre d'Helvétie, qui émit un communiqué sensiblement différent. Laconique – deux phrases en tout et pour tout – le texte en question n'en était pas moins révélateur : « Le chapitre fractionnaire d'Helvétie confirme son accord avec les autorités corporatives helvétiques pour déclarer l'europrovince d'Helvétie territoire suisse indépendant de l'Union Eurocorporative. Le chapitre fractionnaire de Suisse se tient à la disposition des chapitres fractionnaires voisins pour toute action coordonnée que ces chapitres estimerait nécessaires. »

Il était six heures du soir à Bruxelles quand ce dernier communiqué tomba. Au quartier général du réseau Bruxelles-conurbation, Saïdi entendit le gardien lo-

cal, un Flamand rougeaud presque aussi large que haut, lui dire en Français et avec une jubilation non déguisée : « Viens accrocher la peau de l'Europe au mur ! On la mettra à côté de celle de la Belgique ! »

Le lendemain, 19 mars du Ragnarok, Karim Saïdi reçut, comme il s'y attendait, la visite du « chef de commando » annoncé par Rosen. Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années, très grand, vêtu d'un treillis de la FITEC dont les emblèmes eurocorporatifs avaient été arrachés. A la place, l'homme avait cousu un patch représentant un gamma minuscule dans un phi majuscule.

« Ex-lieutenant-colonel Pavlak, » se présenta le bonhomme, dans un Français coloré par une pointe d'accent slave. « Anciennement cent-quatorzième brigade de la FITEC. »

Saïdi lui serra la main et sortit de son portefeuille une moitié de billet de banque. Pavlak fit de même. Les deux moitiés coïncidaient.

On entendait, au loin, une rumeur de bombardement et, de temps à autres, le cliquetis caractéristique des mitrailleuses, tout proche. Pavlak ne semblait rien remarquer.

« J'ai ordre de me mettre à ta disposition avec mes gars. »

« Combien ? »

« Dix-neuf. Les fractionnaires de ma brigade. »

Saïdi réfléchit.

« Comme prévu, » dit-il. « Vous avez conservé vos armes ? »

« Naturellement. Les brigades sont en train de se débander tout doucement. A mon avis, la FITEC aura cessé d'exister avant la fin de la semaine. En tout cas ici, à Bruxelles... Nous sommes partis avec tout un groupe qui en avait marre. Notre point de ralliement se trouve à deux pas d'ici, à Anderlecht, donc me voilà. »

« Par où êtes-vous passés ? Vous n'avez quand même pas remonté la rue de la loi ? C'est un champ de bataille ! »

Pavlak sourit.

« Nous l'avons remontée sans problème. Pour l'instant, les milices musules n'ont que des lance-roquettes antédiluviens. Rien qui puisse percer nos blindages. Ça ne va pas durer, mais pour l'instant, on est passés. »

« Vous êtes partis avec vos blindés ? »

« Evidemment. »

Saïdi s'assit et, pendant quelques instants, resta silencieux. Il réfléchissait.

« Ami Pavlak, je vais te poser une colle. Supposons que tu doives faire sortir un chargement très précieux de Bruxelles, pour le convoier à Anvers. Supposons que tu aies deux possibilités. Passer en force dans des blindés de la FITEC, ou planquer le matos dans un camion de réfugié, un camion anonyme, lui-même planqué dans un convoi qui doit partir dans quelques heures, et qui va traverser Molenbeek avec l'accord des musuls. Quelle solution choisirais-tu ? »

Pavlak répondit sans hésiter : « Le convoi de réfugiés. Nous avons pu faire sortir nos deux blindés et remonter la rue de la loi, mais je ne peux pas te garantir que nous saurions traverser Molenbeek en force. Tu sais pourquoi ? »

Saïdi haussa les épaules en signe d'ignorance.

« Parce que des FITEC musuls ont déserté tout à l'heure avec nous. Seulement eux, ils rejoignaient leurs petits copains de Molenbeek. Si on passe en force, on risque de tomber sur eux. »

« Bon, » dit Saïdi, « alors on va suivre le plan. »

Puis il expliqua à Pavlak les détails de l'opération. Il se chargerait de trouver la salle des coffres et de convoier la marchandise. Mais il fallait le faire entrer d'abord dans l'Eurobank – qui était tout de même, aux dernières nouvelles, gardées par un groupe de vigiles.

Pavlak haussa les épaules. Il ne voyait pas où était le problème.

« On va frapper à la porte au canon de 105 millimètres, » suggéra-t-il. « Je te parie qu'on nous ouvrira tout de suite. »

*

L'opération fut effectivement un jeu d'enfant. Les vigiles qui gardaient l'Eurobank n'avaient aucune idée de ce qu'ils protégeaient. Ils croyaient, comme tout le monde, que le bâtiment n'abritait que des services techniques, des ordinateurs et des archives. Jusque là, ils étaient restés sur place tout bonnement parce qu'ils ne savaient pas où aller – c'était une équipe de Danois, qui travaillaient sur Bruxelles un mois sur deux. Quand ils virent deux blindés lourds prendre position devant la porte de leur building, ils décampèrent sans demander leur reste. On n'eut même pas besoin de tirer au canon.

Avec les anciens de la FITEC, Saïdi descendit directement au sous-sol. Il fallut utiliser des explosifs puissants pour ouvrir la chambre forte. A l'intérieur, l'or était stocké dans des conteneurs, empilés sur des charriots. Il y en avait un peu moins de onze tonnes. Il fallut deux heures pour le transvaser dans les cantines achetées par Saïdi quelques semaines plus tôt.

Alors que le commando quittait les lieux, se produisit un incident tragicomique, un de ces moments emblématiques où l'Histoire, parce qu'elle accélère, ne prend plus que le temps d'ironiser.

Saïdi remontait depuis le sous-sol, quand soudain, une voix sortit de derrière l'escalier monumental de l'Eurobank.

« Et où est-ce que tu crois aller comme ça, Mustapha ? »

En une fraction de seconde, Karim avait décelé dans la voix cette langueur spécifique à l'abus l'alcool. C'est donc sans faire feu qu'il se retourna. Il dévisagea l'homme qui l'avait interpellé. Cette tête-là lui rappelait quelqu'un, mais qui ?

Le type portait un uniforme d'officier de la PC, avec sur la manche l'emblème de l'Union Eurocorpo. Visiblement, il était ivre. Son uniforme déchiré témoignait de la rudesse des combats menés ces derniers jours. C'était un officier sans troupe, un des derniers survivants de l'ordre corporatif mourant.

Saïdi ôta le cran de sûreté de son fusil d'assaut. Un soldat armé, désespéré et complètement soûl est un homme dangereux, même quand son armée est en déroute.

Surtout quand son armée est en déroute.

Soudain, K2 reconnut le bonhomme. Il s'agissait d'un ancien porte-parole de la PC sur Paris-Banlieue, un gars qui avait été nommé récemment sur Bruxelles-conurbe. Rosso lui avait fait transmettre un dossier sur ce type, quelques semaines plus tôt. Le gusse s'appelait Vidal, Eric Vidal.

Lorsque le flic vit les anciens de la FITEC apparaître à la suite de Karim, ses yeux embrumés reprirent un peu d'éclat et il hurla un ordre rageur : « Abattez moi cette racaille ! »

Les ex-FITEC se tournèrent vers Karim d'un air interrogatif.

« C'est un ordre ! », insista Vidal, se tournant vers un officier FITEC qui se tenait là, droit devant lui.

Devant l'absence de réaction de Pavlak, Vidal entreprit de dégainer son revolver d'ordonnance. Immédiatement, tous les membres du commando braquèrent leurs fusils d'assaut sur lui.

Vidal fronça les sourcils. De toute évidence, il ne comprenait pas ce qui était en train de se passer. Venu à l'Eurobank dès qu'il avait appris qu'elle était attaquée, il se retrouvait en face d'un groupe de FITEC qui ne lui obéissaient pas, avec au beau milieu de la scène un Nordaf, probablement membre du Extra Power, et qui pourtant, inexplicablement, semblait de mèche avec les FITEC. L'esprit embrumé par l'alcool, Eric Vidal essayait de faire cadrer cette scène avec son logiciel idéologique – et bien sûr, il n'y parvenait pas.

K2 et Vidal se firent face quelques instants, puis K2 fit signe à un sergent FITEC, qui s'approcha de Vidal à pas lents, et lui prit son revolver, d'un geste dé-cidé. La scène avait stupéfié Vidal au point qu'il n'opposa pas de résistance. Il se laissa désarmer, tout simplement. Il y avait dans tout cela quelque chose de si surprenant, qu'il ne parvenait pas à croire ce qu'il voyait : un groupe de FITEC répondant aux ordres d'un Nordaf tout juste échappé d'une extrazone, et tout ce monde-là arborant sur le treillis un insigne bizarre, qui n'avait pas l'air de ressembler aux écussons du Extra Power.

Sous le choc, Vidal recula. Il disparut en enjambant d'un pas incertain les gravats de l'entrée principale. On l'entendit tomber sur le sol, après avoir buté sur une marche.

Pavlak haussa les épaules et fit signe à K2 qu'on n'avait pas le temps de s'oc-cuper de cet imbécile. Quelques secondes plus tard, le commando filait à vive allure vers son point de repli, à trois cent mètres de l'Eurobank.

Les FITEC se divisèrent ensuite en deux groupes. Douze hommes, dont Pavlak, décidèrent de rester sur place, à Bruxelles, pour participer à la défense des der-niers points de ralliement fractionnaires et aider à l'évacuation des réfugiés vers le sud, où les blindés risquaient de s'avérer utiles. Les huit autres, ralliant K2, revêtirent des vêtements civils, puis ils planquèrent leurs armes personnelles et leurs treillis dans des cantines, avec l'or. Déguisés en réfugiés, ils prirent place dans les deux camions de location, assis sur les cantines, vautrés sur le sol. Saï-di proposa à deux familles fractionnaires de se joindre au petit groupe, et bien-tôt les camions résonnèrent de rires d'enfants. Les ex-FITEC polonais et slova-ques décidèrent que, si on leur posait des questions, ils se présenteraient comme des travailleurs sous contrat, bloqués à Bruxelles pendant les évène-ments et qui se joignaient aux fractionnaires flamands pour fuir la conurbation. C'était le mensonge le plus plausible.

Vers quatre heures de l'après-midi, ce 19 mars de Ragnarok, un camion ano-nyme vint se joindre au convoi de réfugiés qui allaient quitter Bruxelles pour remonter vers Anvers, et de là vers les zones rurales de Flandres et de Hol-lande. En tête de ce convoi d'une vingtaine de véhicules, il y avait un blindé léger de la PC, décoré du gamma dans le phi. Même chose en queue de convoi, même chose au milieu du convoi. Trois blindés légers, une vingtaine de mili-ciens armés jusqu'aux dents : ce devait être suffisant pour rallier Anvers.

Avant que le convoi ne s'ébranle, un référent de groupe prononça un petit dis-cours pour essayer de remonter le moral des réfugiés – lesquels, visiblement, en avaient bien besoin. Un des réfugiés traduisit pour Saïdi, au fur et à mesure que le référent parlait.

« Vous savez tous, mes amis, que nous laissons derrière nous notre vie passée, notre ville aussi, que nous aimions malgré tout. Ne pleurez pas sur cette ville :

elle était morte depuis longtemps. Ce que nous laissons derrière nous, mes chers amis, ce n'est pas une Bruxelles vivante. Ce que nous laissons derrière nous, c'est un cadavre de ville sur lequel grouillent les mouches. Ne pleurez pas sur Bruxelles : laissez les morts enterrer les morts. Voyez ce que nous laissons derrière nous : des néomusuls qui ne comprennent rien à leur propre religion, et qui font la guerre sans savoir pourquoi à des Turcs perdus en plein milieu du Brabant. Qu'est-ce qu'ils défendent, ces gens-là ? Ils défendent la nostalgie d'un passé à jamais perdu. Nous, nous allons vers l'avenir. Nous, nous ne pleurerons pas sur le peuple bruxellois, qui n'existe plus. Nous allons vers la naissance et c'est pourquoi nous tournons le dos à la mort. Laissons les morts enterrer les morts, et marchons vers demain. Nous, nous savons que les peuples qui s'affrontent ici sont déjà morts. Flamands, Wallons, musuls, Turcs, Kurdes... De quoi parlent-ils ? Ne voient-ils pas que leur monde est mort ? Ne voient-ils pas que nous vivons l'enterrement de ce monde ? Le paquebot coule et ils se livrent à une querelle pour savoir qui aura la casquette du capitaine ! Allons, le seul peuple vivant que je vois dans cette ville, c'est le peuple fractionnaire. Le peuple qui tourne le dos au passé, le peuple qui se tourne vers l'avenir. Alors tournons le dos, mes amis, et ne regardons jamais derrière nous. Jamais. L'avenir commence maintenant. »

Sur le moment, Saïdi ne comprit pas pourquoi le référent avait éprouvé le besoin de prononcer un discours aussi empli de pathos. Mais quand le convoi s'engagea dans Koekelberg, après avoir traversé Molenbeek, il comprit.

Depuis l'embrasement de Bruxelles, replié sur Anderlecht Est, Saïdi n'avait pas vu grand-chose des événements. A part les bruits de combat que le vent apportait parfois, rien ne laissait présager l'horreur inimaginable que le convoi traversa, pour se rendre de Molenbeek à Jette.

Les musuls de Molenbeek étaient constitués par une alliance instable entre ethnomusuls et néomusuls. C'était les néomusuls qui avaient « nettoyé » les Bengalis, et ils avaient tenu à faire un exemple à Koekelberg. Pour une raison inconnue, ils vouaient aux Bengali une haine terrible. Et ils avaient montré, là, à Koekelberg, qu'il ne faisait pas bon être haï d'eux.

Depuis quatre jours, ils avaient laissé les lieux en l'état, sans enterrer les cadavres. Une maison sur cinq avait brûlé. Les autres n'avaient plus de fenêtres. A un croisement, Saïdi, assis dans la cabine du camion, repéra un enfant, ou un très jeune homme, empalé sur une grille. C'était un corps torturé, couvert de coups et de brûlures, avec là-dessus un visage d'ange aux yeux crevés. Dans sa bouche, il y avait un sexe tranché – le sien, probablement.

Plus loin, une fillette de peut-être dix ou douze ans. Elle était allongée à même le trottoir. Entre ses jambes souillées de sang, on devinait une plaie béante. En face d'elle, un vieil homme gisait, les jambes coupées au niveau des genoux,

d'un coup net. Contre un mur, tout près de là, une femme était agenouillée, décapitée. Sa tête avait roulé dans le caniveau. Saïdi remarqua qu'elle avait la bouche grande ouverte, comme si elle hurlait encore.

« Heureusement que les enfants sont dans le camion, » dit le chauffeur polonais dans un Anglais approximatif. « Au moins, ils ne voient pas ça. »

A la sortie de Koekelberg, il y eut un moment de grande tension. La situation à Jette était extrêmement confuse. Les milices wallonnes et les milices flamandes étaient en train de régler leurs comptes, mais tout en se faisant la guerre entre elles, elles restaient alliées à la frontière, pour bloquer la progression des musulmans. Il en résultait une situation ubuesque, avec trois camps se partageant le même carrefour, chacun des trois camps redoutant à tout moment d'être attaqué par un des deux autres. On perdit à peu près une heure à s'assurer que Flamands et Wallons daigneraient s'abstenir de s'entretuer le temps qu'on traversât. Ils s'y engagèrent à condition que les néomusulmans, de leur côté, promettent de ne pas en profiter pour « jouer un sale tour ».

La traversée de Jette ressembla à la projection d'un film surréaliste. Il y avait des barricades partout, mais elles n'étaient pas toutes posées dans le même sens. Certaines, de part et d'autre de la route, servaient à séparer Wallons et Flamands, l'ouest et l'est de Jette. D'autres, qui coupaient la route en autant de chicanes, servaient au contraire à les réunir potentiellement dans l'hypothèse où les musulmans auraient attaqué du sud au nord. Ici ou là, il y avait quelques traces de combat – des impacts de balles sur les murs, des douilles sur le trottoir. Mais rien qui ressemble, même de loin, aux scènes atroces entraperçues lors de la traversée de Koekelberg.

Après Jette, le convoi enquilla l'eurovoie qui, contre toute attente, était ouverte à la circulation. Pendant que le camion prenait de la vitesse, Saïdi, qui n'avait aucune raison de respecter la consigne donnée par le référent bruxellois, se retourna et regarda Bruxelles, au loin, qui brûlait ici ou là, mollement, comme une ville à moitié détruite qui s'habitue déjà à la guerre civile. Il essaya de se souvenir de ce qu'il avait entendu, jadis, au sujet de ce genre de situation politique. « Guerre des cultures », « choc des civilisations », etc.

Il soupira.

Ce n'était pas une guerre des cultures. C'était la fin de toute culture.

Ce n'était pas un choc des civilisations, c'était leur constat de décès.

Bruxelles, à présent que la Fraction l'avait désertée, était livrée à des armées de cadavres se bousculant mutuellement vers une gigantesque fosse commune.

Soudain, sans savoir pourquoi, il repensa à la ministre eurocorporative de l'information – cette dame Tessier qui, vêtue d'un impeccable tailleur rose, avait

passé la soirée du 15 mars à répéter que tout allait pour le mieux à Bruxelles. C'était ce jour-là que les Bengali avaient été massacrés, à Koekelberg.

Saïdi sentit monter en lui une colère immense. Infinie. Une rage inimaginable.

Depuis toujours, Saïdi s'était obligé à marquer du respect aux hommes qu'il combattait. Cette forme de courtoisie était chez lui naturelle, elle provenait de sa parfaite connaissance de la misère. Il fallait qu'il respecte ceux qu'il pouvait être amené à tuer, cela lui paraissait évident. Il savait que leur condition, si pauvre fût-elle, reflétait la sienne. Il fallait qu'il respecte ses ennemis, c'était pour lui le seul moyen de se respecter lui-même.

C'est pourquoi il ne haïssait jamais vraiment. Il pouvait détester les actions d'un homme, mais il ne pouvait pas détester l'homme en lui-même.

Et pourtant, là, voyant Bruxelles brûler et repensant à cette bonne femme idiote à la télévision, pour la première et la dernière fois de sa vie, il éprouva de la haine.

Soudain, il s'aperçut qu'il pleurait.

CHAPITRE XV

TOTAL CHAOS

A dix kilomètres d'Anvers, le convoi marqua un arrêt. Un des Slovaques vint parler à Saïdi. On l'avait chargé, quelques jours plus tôt, de remettre à K2 un plan d'Anvers, quand le convoi s'approcherait de cette ville. Il n'en savait pas plus.

Saïdi prit le plan. Quelqu'un avait entouré une place en centre-ville, au feutre rouge. Saïdi alla voir le chef de convoi et le prévint que ses deux camions allaient bifurquer, en traversant Anvers, pour se rendre sur cette place. Le chef de convoi hocha la tête, sans rien dire. Il se doutait depuis le début que cette histoire de travailleurs saisonniers slovaques et polonais, c'était du flanc. Ancien militaire, comme beaucoup de gardiens, il savait reconnaître la démarche caractéristique des hommes de la FITEC.

La livraison de l'or ne posa aucun problème. Quand Saïdi se pointa au rendez-vous, il eut à peine le temps de garer ses camions qu'un groupe d'hommes surgit d'une des maisons à moitié détruites. K2 reconnut l'homme qui marchait devant le groupe : c'était Esposito, l'Argentin de service.

Ils se serrèrent la main. Esposito apprit à Saïdi qu'il était chargé de prendre l'or en charge, puis il demanda à jeter un coup d'œil à la marchandise. Il contempla un moment la cantine ouverte, à l'arrière d'un camion.

« Bon boulot, » dit-il. « Nous avons les flingues, » – et ce disant, il tapota le fusil d'assaut d'un Slovaque, « nous avons l'or, » – il désigna d'un coup de menton la cantine ouverte, « et nous avons une loi à appliquer, » ajouta-t-il en sortant de sa poche un exemple du code fractionnaire. « L'Etat, c'est nous, » répondit Saïdi, qui voyait très bien ce qu'Esposito avait voulu dire.

La suite de l'opération ne concernait plus Karim Saïdi. Esposito lui transmit les consignes du Centre. Il devait maintenant rejoindre la conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing, où il était attendu sans délais. Il allait faire le voyage sous

la protection d'un groupe de combat. Sa destination précise était la garnison fractionnaire de Lille-Lambersart – un refuge fortifié qui avait, quelques jours plus tôt, subi un assaut en règle de la part des bandes venues de Roubaix.

Saïdi salua les ex-FITEC qui l'avaient accompagné jusque là, serra la main d'Esposito et monta dans le transport de troupe blindé, sur lequel quelqu'un avait peint au pochoir le Phi fractionnaire. On lui remit un équipement de combat complet, ainsi qu'un treillis sur lequel était cousu l'emblème des gardiens. Il constata avec amusement que les épaulettes portaient un phi blanc sur fond bleu barré d'un trait d'or, et en demanda la signification. Un dizénier des troupes de choc, une barrette rouge, lui expliqua dans un anglais chantant qu'il était désormais conseiller d'état-major de première classe, sous l'œil amusé du chef de convoi, un trentenier aux deux barrettes chatoyantes. Saïdi ne put s'empêcher de rire. Il avait suffi de quelques jours pour que les ex-FITEC ralliés transposent le système militaire dans leur nouvel environnement.

K2, l'ancien caïd de la 934, trouvait cette comédie ridicule. Mais en même temps, il en saisissait très bien la signification.

« Nous sommes l'Etat, » répéta-t-il, impressionné malgré lui.

Pour se rendre à Lille, il était hors de question de traverser la Belgique, véritable chaudron de sorcières où Flamands, Wallons, néomusulms et Afros se livraient à un déchaînement de tueries et de pillages comme on n'en avait jamais vu, même pendant les guerres de Yougoslavie. Le convoi embarqua à bord d'un petit cargo porte-conteneurs, sur le port d'Anvers contrôlé désormais par les troupes fractionnaires – les milices flamandes, débordées par les néomusulms, s'étant repliées sur les quartiers d'habitation. Le rafiot longea la côte belge jusqu'à Calais. De là, on pouvait assez facilement atteindre Lille, à travers des zones à peu près contrôlées par la Fraction.

Le voyage fut pour Saïdi l'occasion de discuter avec les ex-FITEC qui constituaient l'ossature de son groupe de combat. Expérience stupéfiante pour l'ancien chef de gang de l'extrazone 934, surtout quand il apprit que plusieurs, parmi ces ex-FITEC, avaient servi quelques années plus tôt dans la 41ème brigade – stationnée sur Paris-conurbation. K2 découvrit, en parlant avec ces hommes, tout un univers dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Un univers tissé peu à peu par la Fraction, certes, mais sur une trame préexistante : la révolte latente des hommes en uniforme.

« Le gros du troupeau a toujours obéi aux ordres du pouvoir par confort et pour s'éviter de penser, » lui expliqua un ex-FITEC, « mais en réalité, ça fait longtemps que ceux qui pensent par eux-mêmes ont compris de quoi il retournait. »

« Et le travail de la Fraction, dans tout ça ? », demanda Saïdi, fasciné.

« La démotivation peut infléchir la capacité d'obéissance, » répondit l'ex-

FITEC, « mais il faut un leader pour que cet infléchissement débouche sur une rébellion pure et simple, quand le moment est venu de se rebeller. Un seul individu qui s'oppose à un ordre illégal ou immoral peut modifier la dynamique de groupe assez facilement une fois que la démotivation a sapé la capacité d'obéissance, mais il faut toujours un leader pour enclencher le processus. Sinon, ça reste virtuel. Sans leader, ça tourne à la grogne, mais pas à la mutinerie. Pour que ça tourne à la mutinerie, il faut des leaders. C'est là que la Fraction a joué un rôle : elle a formé des leaders, des gars capables de sentir le moment précis où un groupe est mûr pour basculer, des gars capables de donner le top départ de la mutinerie, ni trop tôt, ni trop tard, juste au bon moment. »

D'une manière générale, à entendre les ex-FITEC, une bonne partie des serveurs de l'ordre eurocorporatif haïssaient cet ordre depuis des années.

« Nous sommes nombreux à avoir servi en Afrique, » lui expliqua le trentenier, un Breton aux gestes vifs. « Nous n'avons pas aimé le travail qu'on nous a fait faire là-bas. Tu sais, les militaires, ça ne parle pas beaucoup, mais ça gamberge. Et puis, il y a eu le reste. Les unités utilisées pour briser les grèves, il y a trois ans, à Varsovie. Il y a eu des accrochages, ça a dérapé : les soldats mêlés à la répression ont été blâmés. Blâmés pour avoir obéi aux ordres ! »

Le trentenier avait l'air content de parler. Saïdi l'écoutait, bouche bée. Ainsi, voilà les hommes que, quatre ans plus tôt, il prenait pour des machines sans affects. Voilà les hommes qui, quatre ans plus tôt, lui apparaissaient comme des automates impeccablement réglés, semant la mort et la destruction dans le sillage de leurs blindés. Voilà les hommes qui, quatre ans plus tôt, l'auraient abattu comme un chien, s'il s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

« J'ai quinze ans de service dans la machine verte, » reprit le trentenier, « et je peux te garantir une chose : je ne sais pas au juste ce qui reste aujourd'hui du gouvernement eurocorpo, mais s'ils cherchent des troupes fidèles, ils n'en trouveront pas beaucoup. Ni dans l'armée de terre, ni dans la marine, ni dans l'aviation. Ça fait longtemps que l'armée pourrit de l'intérieur. Dans l'ouest de l'Union, en tout cas. »

« Et pourquoi avoir rejoint la Fraction ? Pourquoi pas un autre mouvement ? Pourquoi pas une ethnomilice ? », demanda Saïdi, de plus en plus fasciné.

Le Trentenier prit le temps de réfléchir avant de répondre.

« D'abord, » dit-il, « parce que la Fraction propose un ordre. Les militaires, ça aime l'ordre. Les milices ne proposent rien, à part la défense de leur petit territoire. Le trip milicien, ça n'a pas de sens, ça ne va nulle part. La Fraction est crédible pour faire le boulot de l'Etat, parce qu'elle propose quelque chose qui peut créer de l'ordre. Maintenir la paix. Je n'aurais pas rejoint sans ça. »

Il s'alluma une cigarette et aspira la fumée voluptueusement. On sentait qu'il appréciait le tabac. Dans la FITEC, fumer était interdit, et le respect de cette interdiction était médicalement vérifié, chaque année, lors du bilan de santé obligatoire de tout combattant. Ce trentenier avait dû en rêver pendant des années, de cette cigarette.

« Ensuite, » reprit-il, « parce que je pouvais rejoindre la Fraction en compagnie de mes potes anglais, allemands. La Fraction propose un ordre ouvert. Aucune milice ne peut proposer cela. Les milices, c'est chacun dans son coin. Avec la Fraction, on soldera les comptes, mais à moindre frais. On est des gens raisonnables, et on se parle entre nous. »

Son visage s'anima. Saïdi sentait que le type cherchait à dire quelque chose d'important.

« Tu comprends, » reprit-il, sérieux soudain, « pour remplacer un ordre injuste qui a tout mélangé dans le bordel, il ne nous faut pas une injustice qui va tout séparer dans un bordel encore plus fort. Ce qu'il nous faut, c'est une justice qui séparera dans l'ordre. »

Saïdi laissa échapper une moue dubitative.

« Tu rêves d'ordre, de justice et de paix. Tu as dû souffrir dans la FITEC. »

Pour toute réponse, le trentenier tapota l'emblème fractionnaire qui décorait sa manche.

*

La campagne entre Calais et Lille était parsemée de petites villes, selon un tissu de plus en plus dense à mesure qu'on approchait de la conurbation lilloise. On ne s'était presque pas battu dans cette zone, parce qu'il n'y avait là que deux camps en présence, et parce qu'il avait été assez facile de délimiter des territoires clairs, séparés par des frontières stables : les fractionnaires d'un côté, les néomusuls de l'autre.

Dans l'ensemble, les zones fractionnaires étaient peuplées d'Euros, mais on voyait aussi des Nordafs et pas mal d'Asios. Les zones néomusuls étaient principalement nordafs et afros, mais il y avait aussi des Euros en nombre assez important.

Une bonne partie des gens qui se trouvaient dans les zones fractionnaires n'étaient pas eux-mêmes fractionnaires. Ils étaient tolérés en échange de leur promesse de respecter les lois fractionnaires. Dans les zones néomusuls, un système comparable avait été mis en place.

Les deux camps s'étaient mis d'accord pour faire de l'eurovoie Calais-Lille un axe routier ouvert. Quand on passait d'une zone à l'autre, il y avait un poste de douane. Les gardiens fractionnaires et leurs équivalents néomusuls vérifiaient que les convois donnés pour civils ne transportaient pas d'armes. Quant aux convois militaires comme celui de K2, ils devaient être porteurs d'une autorisation de circuler contresignées par les responsables des deux camps. D'après le trentenier qui commandait le convoi, c'était à peu près le système mis en place entre Bosniaques et Croates, pendant la deuxième guerre de Yougoslavie, quand ces gens-là s'étaient alliés très temporairement contre les ethnomilices serbes, avant que les Croates et les Serbes ne fassent cause commune contre les néomusuls en expansion.

D'une manière générale, les différents groupes qui se partageaient désormais le territoire de l'Union Eurocorpo tendaient à ce stade à s'organiser en deux grandes coalitions très instables. D'un côté, on trouvait les principales forces autochtones : le reste de l'Etat eurocorporatif, la Fraction et diverses ethnomilices locales principalement euros. En face, il y avait les principales forces allogènes : les ethnomilices afros et néomusuls, regroupées artificiellement autour de la bannière du Extra Power, mais parfois sans y adhérer. Le conflit s'était racialisé très vite, tout simplement parce qu'il est dans la nature des hommes de se chercher des alliés pour assurer leur protection dans un environnement chaotique, et parce qu'une fois l'Etat eurocorpo dissout, il n'existait plus aucune grille de lecture idéologique, politique ou économique capable de fédérer les gens. Ne restait donc que la couleur de la peau, l'appartenance tribale, à l'état pur. Comme le disait le proverbe de l'époque : « Si ne choisis pas ton camp toi-même, c'est ta gueule qui choisit pour toi. »

Cependant, cette configuration générale souffrait d'innombrables exceptions locales. Les ethnomilices asios étaient généralement alliées aux ethnomilices euros contre les Afros et les néomusuls, mais elles cherchaient aussi parfois à garder une sorte de position de bascule. La Fraction, parce qu'elle surplombait les questions interethniques, pouvait elle aussi se poser en force stabilisatrice – et a posteriori, il est évident que c'est pour cette raison qu'elle put contrôler très vite des portions de territoire importantes, plus importantes que des ethnomilices au départ numériquement plus fortes.

Dans ce maelström de groupes ethniques, de mouvances pseudo religieuses, de gangs violents parfois sans appartenance précise au-delà du quartier, la situation n'était brillante nulle part. Mais d'une manière générale, plus les forces en présence étaient structurées, moins les civils souffrirent. La région calaisienne fut relativement épargnée par les troubles parce qu'elle était sous le contrôle de deux forces, Fraction et milice néomusule locale, qui fonctionnaient sur la base d'un code, avec des règles à suivre, une hiérarchie et, dans une certaine mesure, une véritable capacité de contrôle opérationnel du commandement sur ses trou-

pes. Par opposition, des zones comme la Belgique souffrirent énormément, parce que les camps en présence étaient nombreux, parce que les alliances entre eux ne cessaient de se faire et de se défaire, et parce que les capacités de contrôle des chefs miliciens sur leurs troupes étaient extrêmement faibles, pour ne pas dire nulles.

D'une manière générale, les zones qui souffrirent le plus furent celles confrontées aux ethnomilices afros. Les néomusuls, les ethnomusuls et les ethnomilices euros pillaient, brûlaient les maisons des gens qu'ils voulaient chasser, mais au moins on pouvait prévoir leur comportement, il y avait une rationalité dans la guerre qu'ils faisaient. Ce n'était pas le cas des Afros. Bien souvent, le niveau maximum de commandement au sein des milices afros était la bande de quartier, chaque bande suivant sa propre stratégie de pillage et de prédation, avec comme seule règle de ne pas empiéter sur la stratégie des autres bandes de la même milice. Parfois, à l'intérieur même des bandes de quartier, il y avait des groupes rivaux pillant pour leur propre compte.

Dans le nord de la conurbation Paris-Banlieue, qui fut dès le départ entièrement contrôlé par les ethnomilices afros, et où un centre de rétention pour criminels sexuels lâcha ses pensionnaires dans la nature faute de pouvoir les nourrir, la population fut divisée par dix en moins d'un mois, à cause de la fuite éperdue des civils. De très nombreux Afros se réfugièrent dans Paris-Nord, toujours sous le contrôle des troupes loyales au gouvernement eurocorpo, ou dans les intrazones rurales de Picardie, plus ou moins contrôlées par les ethnomilices euros – lesquelles laissèrent entrer ces réfugiés parce qu'elles voyaient en eux des otages, qu'elles pourraient plus tard échanger contre les populations euros de Paris-Banlieue.

Ce qui frappa le plus K2, tandis que son convoi roulait lentement vers Lille, ce fut le très faible nombre de miliciens qui gardaient l'eurovoie. Le trentenier lui donna quelques chiffres sur les effectifs en présence : ils étaient dérisoires. Sur l'ensemble des intrazones rurales contrôlées par la Fraction dans la région de Calais, on ne comptait que trois centuries de gardiens fractionnaires. Cela voulait dire à peu près un gardien pour deux cents habitants. Même en ajoutant les fractionnaires non gardiens, mais mobilisables vu leur âge et leur état général, les troupes dont la Fraction disposait, pour contrôler ces zones, ne dépassaient pas deux mille hommes et femmes. La seule raison pour laquelle ces effectifs médiocres suffisaient à contrôler le terrain, c'était que les effectifs du seul rival sérieux, la milice néomusule, étaient encore plus faibles.

L'écrasante majorité de la population restait totalement passive. La guerre ne concernait qu'une toute petite minorité, de l'ordre de trois à cinq pour cent des gens – un homme sur dix, dans la population masculine en âge de se battre.

Le dizenier préposé à la mitrailleuse de tourelle avait une théorie à ce sujet.

« Les gens ont été dressés par l'Etat eurocorpo à la passivité, » disait-il. « Dans les extrazones comme dans les intrazones, ils ont tous été habitués à subir. T'as des jeunes qui jouent à des jeux vidéo de guerre, tu vois ? Mais combien d'entre eux avaient vraiment touché une arme, avant Ragnarok ? Les gens, ils ont été habitués à suivre les ordres, à se couler dans le système. Bon toutou qui attend sa gamelle, sans jamais mordre. Maintenant qu'il n'y a plus de système, maintenant que l'Etat eurocorpo se défait, ces gens sont perdus. Le toutou attend sa gamelle, et il suivra le premier qui lui donnera de quoi bouffer. »

Un gardien de première classe intervint.

« Tu as raison. A Anvers, j'étais là dès le début. J'ai vu des civils qui venaient se réfugier dans le carré de retraites fractionnaires, au sud de la ville. Ils étaient terrifiés. Beaucoup d'Asios, des francophones, des étrangers euros d'un peu partout. Ils n'avaient confiance ni dans les néomusuls, ni dans les ethnomilices flamandes, et entre nous, ça se comprend. Ils sont arrivés, ils ont vu nos uniformes, déjà ça allait mieux. Un centenier est monté sur le capot d'une bagnole et leur a dit : 'vous allez faire ceci, vous allez faire cela'. Tout de suite, ils se sont calmés. Les femmes qui pleuraient ont arrêté de chialer, les mecs qui marchaient le dos voûté se sont redressés. Ils étaient contents, ils s'étaient trouvé quelqu'un pour leur donner des ordres. »

Un deuxième classe ex-belge, très jeune, dix-huit ans maximum, et qui jusque là s'était tenu coi au fond du transport de troupes, déclara, d'une voix hésitante : « A Anvers, il y a trois semaines, tu prenais un quartier de mille habitants : si tu n'avais pas cinq fractionnaires pour prendre en main la défense, les néomusuls ou les ethnomilices flamandes se pointaient, et ils faisaient ce qu'il voulait. J'ai vu des gens se laisser tuer par peur de se défendre.

« Mais si tu avais les cinq fractionnaires, en deux heures ils avaient regroupé autour d'eux les trente ou quarante mecs qui avaient encore une paire de couilles, et ça sauvait le quartier. C'est comme ça que ça s'est passé. Selon que tu avais les cinq fractionnaires ou pas, le quartier était sauvé ou pas. Dans mon quartier, il y avait des fractionnaires organisés, c'est pour ça que je suis vivant aujourd'hui. »

*

A Lille, Saïdi fut réintégré dans l'équipe Babel, cette fois pour de bon. Il était chargé de coordonner, pour toute la Neustrie Nord, les relations avec les milices ethnomusules et néomusules – les premières désignant les groupes principalement nord-africains dont l'islam n'était pas le ciment fondamental, bien qu'ils fussent musulmans en quasi-totalité, et les secondes désignant les grou-

pes parfois majoritairement nordafs, parfois afros, parfois aussi très largement euros sur le plan ethnique, et dont l'idéologie vaguement néo-musulmane du Extra Power était le socle constitutif.

Ce fut une période à la fois passionnante et terrifiante. Passionnante était la lente maturation des prises de contact, puis des accords de tolérance mutuelle, plus ou moins armée, conclus entre la Fraction et ces groupes. Terrifiante était la violence qui pouvait se déployer ponctuellement, lorsque les choses se passaient mal – et, d'une manière générale, elles se passèrent beaucoup plus mal avec les néomusuls, pourtant en partie euros, qu'avec les ethnomusuls, purement nordafs.

Les ethnomusuls, dans l'ensemble, n'avaient pas de volonté hégémonique. Se sachant minoritaires au milieu d'une mosaïque de minorités dont certaines étaient plus puissantes qu'eux, les miliciens qui contrôlaient les quartiers ethnomusuls de Lille Sud ou de Wazemmes ne cherchaient guère qu'à garantir leur propre sécurité. Ils détestaient sans doute les Euros, mais ils savaient aussi que se faire des ennemis est dangereux. Leur principal souci était de négocier des approvisionnements réguliers venant des intrazones rurales. Au final, c'était des voisins hargneux, mais à peu près raisonnables.

Avec les néomusuls de Roubaix, les choses se passèrent moins bien. Ces gens-là étaient animés par une idéologie floue mais agressive, et pendant les premières semaines, il fallut leur montrer les dents pour leur faire comprendre que la Fraction n'avait absolument pas l'intention de rejoindre le Extra Power dans le très nébuleux « Grand Djihad anticorporatif » lancé par les allumés new-yorkais fondateurs de ce mouvement aussi dangereux qu'étrange. Une véritable bataille rangée eut lieu dans le Vieux Lille et autour du beffroi. En l'occurrence, la neutralité des ethnomusuls, vécue comme une trahison par les néomusuls, fit pencher la balance en faveur des troupes fractionnaires – moins nombreuses mais mieux organisées.

Pendant ce temps, les anciennes autorités corporatives jouaient un jeu complexe, cherchant à la fois à maintenir leur influence dans les zones qu'elles contrôlaient encore et à se rallier les diverses milices en présence. On sentait très nettement qu'il existait une hésitation, au niveau de l'appareil d'Etat, entre deux lignes stratégiques concurrentes : soit reconnaître le fait ethnocommunautaire, et se poser en instance de coordination entre les diverses ethnomilices, soit refuser de reconnaître ce fait, et préparer la reconquête méthodique du territoire – une opération coûteuse mais sans doute pas impossible, puisque l'ancien appareil d'Etat avait conservé quelques atouts importants, dont le verrou nucléaire stratégique, une grande partie des infrastructures médiatiques et informationnelles, ainsi que les stocks d'armes chimiques et bactériologiques.

Saïdi vécut ces événements de l'intérieur, et il fut témoin du glissement étonnamment rapide des acteurs en présence vers une configuration binaire artifi-

cielle, mais très nette. Le Extra Power se radicalisait constamment, comme emporté par sa propre rhétorique – radicalisation qui, en retour, lui aliéna progressivement tous les autres acteurs, y compris certaines milices allogènes. Ainsi, le conflit se « déracialisa » localement, selon le positionnement qu’adoptaient les ethnomusuls, où même certains néomusuls entrés en dissidence par rapport au reste du Extra Power.

Dès le début du mois d’avril, une alliance avait été conclue au niveau de l’ancienne europrovince de Neustrie entre ce qui restait des autorités corporatives et la Fraction, sur la base d’une stabilisation de leurs zones d’influence respectives. Vers la mi-avril, plusieurs ethnomilices euros se joignirent à cette alliance, et à la fin du mois, la plupart des ethnomilices musuls, afros et asios extérieures au Extra Power, avaient elles aussi établi des liens réguliers avec ce que l’on commençait à appeler « la Coalition du Sens Commun » – c’est-à-dire tout le monde sauf le Extra Power.

Le catalyseur de ce mouvement, en Neustrie Nord comme ailleurs, fut évidemment la catastrophe de Washington – l’évènement dont on peut dire, sans grand risque de se tromper, qu’il a été le tournant décisif du Ragnarok, l’instant précis où le chaos se retourna pour susciter un ordre nouveau.

A la différence de l’écrasante majorité des citoyens eurocorpos, ou même panaméricains, Saïdi put suivre l’affaire en détails, parce qu’en tant que conseiller d’état-major dans la Fraction, il avait accès aux informations internes classifiées. Il fut donc parmi les quelques milliers de gens, en Europe, qui surent, ou crurent savoir, dès le début, dès l’annonce de la frappe nucléaire, pourquoi la conurbation Washington-Baltimore avait été bouclée, et pourquoi une mininuke avait été lancée par les forces stratégiques panaméricaines sur la périphérie de leur propre capitale.

Il y avait bien sûr des choses que le grand public savait. Dès le début du mois d’avril, après l’écrasement sanglant de la révolte ouïghour par les troupes spéciales chinoises, le gouvernement de Pékin avait dû faire face à l’émergence du Extra Power au cœur de la Sinosphère, dans les provinces côtières chinoises. Le Extra Power, mouvement ethnico-religieux à géométrie variable dans l’Alliance Panaméricaine ou l’Union Eurocorporative, se donnait là pour un mouvement social, opposant les travailleurs sans passeport intérieur des extrazones périurbaines chinoises aux autorités régnant sur les intrazones riches, et parfois très riches, à Shanghai en particulier. Très vite, les autorités de Pékin lancèrent une contre-propagande violente, appuyée sur le puissant nationalisme chinois, pour dénoncer l’influence des agents étrangers. Un procès à grand spectacle fut monté en toute hâte où des dirigeants du Extra Power ouïghour et chinois vinrent témoigner qu’ils avaient reçu des fonds panaméricains, et que c’était avec cet argent qu’ils avaient lancé le Extra Power qui à Urumqi, qui à Shanghai.

Il devint évident pour tout le monde que le Extra Power était une manipulation conçue par les Américains, après les émeutes de Los Angeles et l'extension de l'intifada latino jusqu'aux Texas, pour paralyser la Sinosphère et l'Union Euro-corporo. Les Panaméricains, de toute évidence, avaient voulu empêcher leurs rivaux de mettre à profit la fragilisation soudaine de l'Alliance Panam.

Dans ces conditions, lorsque le Extra Power déclara une guerre sans merci à l'administration panaméricaine, après l'écrasement des émeutiers latinos à Houston par la garde nationale du Texas, il devint tout aussi évident que le golem conçu par les autorités panaméricaines était en train de leur échapper. Et quand le Extra Power déclara l'indépendance formelle d'Aztlan, vaste territoire recouvrant le nord de l'ancien Mexique et le sud des anciens Etats-Unis, et quand le gouvernement de Pékin accepta en outre de reconnaître Aztlan, toute la planète put constater avec un mélange d'amusement et de consternation que le boomerang lancé par Washington contre Pékin et Bruxelles venait de revenir à l'envoyeur.

En port dû.

Ce que le public ne sut pas, en revanche, c'est ce qui se passa exactement dans la soirée du 16 avril, entre dix-sept heures et vingt heures, heure de Washington.

Ce jour-là, vers dix neuf heures, heure de Washington, un courriel stéganographié parvint au centre de veille fractionnaire du chapitre de Suède septentrionale. Ce courriel venait d'un correspondant du Dakota du Nord. Aussi curieux que cela paraisse, le destinataire de cet email ne fut pas surpris de recevoir un courrier électronique : alors que système corporatif mondial s'écroulait de San Francisco à Vladivostok et du Cap à Mourmansk, il existait encore des pans entiers de l'infrastructure technologique en parfait état de marche. L'écroulement du système rappela celui d'un château de cartes : il commença par les étages inférieurs de la construction économique, et ne gagna les étages supérieurs que dans un second temps. Au milieu du Ragnarok, on n'avait plus rien à manger, mais on pouvait tout à fait parler des avantages spirituels du jeûne sur les forums du cyberspace.

L'Internet, dans le nord de l'union panaméricaine et en Scandinavie, zones encore pourvues en électricité, continuait à fonctionner à peu près normalement – sauf quand on essayait de se connecter à un site jadis hébergé physiquement dans un immeuble à présent réduit en cendres, évidemment. En fait, seules les portions de la machine dépendant fortement de l'intervention humaine avaient été détruites, à ce stade du Ragnarok. Dans le ciel, les satellites de télécommunication continuaient à émettre, sous les océans, personne n'avait coupé les câbles, et les serveurs racines Internet n'ayant nulle part été détruits, le Web continuait à fonctionner presque normalement.

Malgré les risques d'utilisation par le Extra Power, les autorités s'abstinrent de fermer le cyberspace, d'une part parce que cela leur aurait posé des problèmes pour communiquer avec leurs propres troupes, mais surtout parce qu'elles estimaient qu'à tout prendre, l'Internet jouerait comme un défouloir, et que si on le coupait, étant donné la proportion de cyberaddicts dans la population masculine en âge de descendre dans la rue, cela ne ferait que rendre la situation encore pire. Les autorités se contentèrent de renforcer les sécurités posées dans l'Union Eurocorpo et l'Alliance Panam au début de l'ère nouvelle, achevant ainsi d'aligner l'Internet occidental sur les normes de la Sinosphère.

A une heure quinze du matin, heure de Stockholm, le centre de veille Suède Nord ouvrit donc un courriel venu d'Amérique. Ce courriel contenait une image pornographique représentant une jeune femme en fâcheuse posture. Dans les cheveux blonds de cette jeune femme étaient dissimulés plusieurs centaines de pixels bruns qui n'auraient pas dû se trouver là. Le fractionnaire de garde exporta l'image arrivée du Dakota dans un logiciel de décryptage. Ce logiciel compara l'image américaine à l'image originale, qu'il possédait en mémoire. Par différence, les points bruns apparurent. Ils étaient organisés de manière à former une suite de chiffres. Cette suite de chiffres, retraitée par un algorithme que les survivalistes du Dakota partageaient avec les fractionnaires de Suède, formait un message.

Ce message pouvait être traduit approximativement comme suit : « Nouvelles. Important 666. L'intrazone de Frederik a été attaquée. FD : gros, gros problème. Nous vous en disons plus dès que possible. »

Le code 666 était censé signaler les dépêches vitales, susceptibles d'intéresser l'ensemble des services de veille fractionnaire, partout à travers l'Union Eurocorpo. Le responsable de la veille Suède Nord fit une recherche sur « Frederik intrarea » : c'était une intrazone périurbaine à une heure de solocar de Washington conurbe. Il ne voyait pas en quoi l'attaque de cette intrazone-là pouvait bien représenter une information stratégique, ni ce que signifiaient les initiales FD. Mais comme il était discipliné, il appliqua le manuel. Les Américains avaient codé ce message 666, cela voulait dire qu'il fallait le répercuter immédiatement urbi et orbi, pour être certain que l'information ne serait pas perdue. Le fractionnaire suédois recoda le message sur une autre image, et envoya l'image en question aux dizaines de chapitres fractionnaires qui se partageaient désormais l'Europe.

Après avoir fait son boulot, le Suédois passa à autre chose. Puis, vers deux heures du matin, un nouveau courriel arriva du Dakota. Cette fois, il était dissimulé dans la photographie d'un très beau chien de chasse tenant un oiseau dans sa gueule. Les plumes de l'oiseau dissimulaient un message. A nouveau, le fractionnaire suédois décoda l'image. Le second message du Dakota disait : « Extra

Power à Fort Derrick. Gros problème confirmé. Info venant de camarades sur place : services gouvernementaux évacuent Washington. »

Le fractionnaire suédois comprit que les initiales FD voulaient dire « Fort Derrick ». Il fit une recherche sur cette localité et tomba sur le site du Centre Militaire Panaméricain d'Etude sur les Maladies Infectieuses.

Il lui fallut un moment pour réaliser la signification de ce qu'il lisait.

« Recherche approfondie sur armes bactériologiques et virologiques, défense, mesures et contremesures. »

*

Le premier courriel répercuté par les Suédois passa presque inaperçu. La plupart des services de veille, ignorant ce que signifiaient les lettres FD, supposèrent que le code 666 était une erreur de transmission.

Le second courriel, en revanche, provoqua immédiatement le branlebas de combat. Si vraiment le Extra Power venait d'attaquer un centre d'étude militaire où il avait de bonne chance de trouver des armes bactériologiques et virologiques, alors effectivement, on arrivait à un tournant dans le Ragnarok. Jusqu'à là, par une convention tacite mais universellement respectée, personne ne s'était approché des armes de destruction massive. La Fraction parce qu'elle savait exactement où se trouvait la ligne à ne pas franchir, le Extra Power parce qu'il avait pour objectif prioritaire les épurations ethniques conduites localement, et les ethnomilices parce qu'elles n'avaient pas les moyens de s'attaquer à ce type de cible.

Visiblement, quelqu'un, du côté de Washington-conurbation, avait légèrement disjoncté.

Vers trois heures du matin, heure européenne, une nouvelle stupéfiante tomba sur pratiquement tout ce que le monde comptait de médias encore en état de fonctionner : l'armée panaméricaine venait de procéder à une frappe nucléaire ciblée sur la périphérie de sa propre capitale fédérale. Le président de l'Alliance, dans un ultime geste symbolique, s'était rendu avec son état-major sur le lieu de la frappe en question, afin de partager le sort des milliers d'Américains qu'il avait condamnés à mort en autorisant le tir d'une mininuke sur le comté de Frederik, Maryland.

Le communiqué de l'Alliance Panaméricaine précisait que la frappe avait été motivée par « l'impérieuse nécessité » de prévenir toute contamination, après l'attaque d'un centre gouvernemental de recherches sur les maladies infectieuses par des pillards « à la solde du parti de l'Etranger », c'est-à-dire se récla-

mant du Extra Power. Le communiqué précisait que l'Alliance Panaméricaine ne tenait pas les « puissances étrangères » pour responsables de cette « catastrophe », mais qu'elle appelait ces « puissances « étrangères » à « plus de mesure » dans les « relations interzones ». En langage clair : la tension entre la Sinosphère et l'Alliance Panaméricaine avait atteint le point de rupture, et si les Chinois ne lâchaient pas illico le Extra Power néo-aztèque, les choses risquaient de dégénérer très vite.

L'affaire de Washington eut évidemment des répercussions dans le monde entier. Dans l'Union Eurocorporative, la réaction de la Fraction fut de faire savoir qu'elle n'envisageait pas de porter la moindre attaque aux sites nucléaires sensibles, ou « à toute autre cible présentant les mêmes caractères de dangerosité ». Pratiquement tous les autres belligérants, à l'exception du Extra Power, émisrent des communiqués allant dans le même sens.

Dans l'ensemble, les événements du Maryland, en Europe comme d'ailleurs en Amérique, eurent pour effet de calmer très nettement les esprits. Comme le Extra Power, entre temps, donnait des signaux contradictoires, certaines « conférences » annonçant des actes de « représailles » au nom des « frères martyrisés de Washington », ce fut le point de départ du mouvement de regroupement général autour de l'alliance plus ou moins officielle qui associait la Fraction et quelques mouvements comparables autour du gouvernement eurocorpo en voie de recomposition.

Ailleurs dans le monde, les conséquences furent très différentes. Au Moyen Orient, la tension n'avait cessé de monter depuis plusieurs semaines. Les extrazonas palestiniennes de Jordanie et de Syrie étaient, depuis l'épuration ethnique des Palestiniens par les Juifs pendant la Guerre d'Iran, de véritables bombes à retardement. Comme on pouvait s'y attendre, quand l'ordre corporatif avait chaviré dans l'Alliance Panam, les extrazonards palestiniens eurent tôt fait d'en déduire que les intrazonards israéliens ne pouvaient plus compter sur l'appui des grandes puissances. Ce fut le signal d'une vague de terrorisme déchaîné, vague appuyée en sous-main par les gouvernements corporatifs arabes, lesquels voyaient dans la guerre contre Israël un dérivatif à la colère qui grondait dans leurs extrazonas particulièrement misérables.

Malgré la formidable supériorité technologique de l'Etat Juif, la situation devint très vite désespérée dans les intrazonas israéliennes. En face du poids démographique des Arabes israéliens, en face du fanatisme sans borne des masses palestiniennes, même la technologie militaire la plus pointue semblait impuissante. A la mi-avril, après des mois d'attentats de plus en plus grave, Israël était sur le point de lancer une attaque directe contre les Etats corporatifs arabes — une attaque qui pouvait déclencher la catastrophe absolue.

L'affaire de Washington apparut aux Israéliens comme un signal : on pouvait utiliser l'arme nucléaire. Même dans un conflit asymétrique, même contre des

populations civiles. Si les Américains avaient pu le faire, alors Israël aussi pouvait le faire. Et le 20 avril, le gouvernement israélien autorisa l'état-major à diffuser à ses unités le code annonçant le déverrouillage des armes nucléaires tactiques : « Troisième Chute ». Désormais, les camps palestiniens pouvaient être à tout moment frappés par des mininukes ou des bombes à décompression surpuissantes.

C'est à ce moment-là que Saïdi reçut, par l'intermédiaire du gardien du réseau Lille Nord, une convocation de Yann Rosso, pour une réunion qui devait se tenir dans une retraite fractionnaire du Vercors, le 22 avril au soir.

*

Saïdi se rendit à la convocation de Rosso dans un hélico de l'ex-FITEC piloté par un équipage rallié à la Fraction. Le vol avait été autorisé par l'armée de l'air, mais quand K2 monta à bord, avec trois types qu'il ne connaissait pas et qui poursuivraient ensuite sur la Lombardie, le pilote prévint affectueusement son petit monde que la probabilité d'être abattu sur le trajet avoisinait les cinq pour cent. « Merci d'avoir choisi notre compagnie », ricana le mitrailleur de bord. « Le film commence dans un quart d'heure, au-dessus des zones de guerre. Attachez vos ceintures, ça va tanguer. »

En fait de film, Saïdi n'eut droit qu'à un frigorifique vol à haute altitude tous feux éteints. Son trip appartenait à la catégorie des quatre-vingt-quinze pour cent de petits veinards qui arriveraient à destination. Pur hasard au demeurant : le tir aux pigeons ludique, à grands coups de stingers dernier modèle, tel était le nouveau sport à la mode. Dans l'incroyable chaos qui s'étendait sur l'Europe, les Rambos crétins des ethnomilices en folie abattaient les aéronefs au hasard, comme ça, pour vérifier la qualité de leurs missiles sol-air, à titre d'exercice. Jusqu'à ce que ces abrutis aient épuisé les stocks pillés dans les arsenaux de la FITEC, prendre l'avion équivaldrait à jouer à la roulette russe.

L'hélico se posa à l'aube sur un champ, quelque part au centre du plateau du Vercors Sud, à près de 2000 mètres d'altitude. Saïdi fut accueilli par Stéphanie Berg, qui lui décrivit rapidement la situation : le Vercors était en train de se muer en une gigantesque retraite fractionnaire, au fur et à mesure que les réfugiés affluaient de Grenoble en ruines. Les autorités eurocorporatives avaient de facto reconnu que la Fraction y exerçait les fonctions régaliennes, au moins à titre provisoire. Yann Rosso allait bientôt annoncer qu'il abandonnait son poste de représentant du chapitre Neustrie. Il allait prendre personnellement la tête d'une mission spéciale de la plus haute importance, et c'était pour cette raison que K2 avait été appelé dans le sud.

Berg et Saïdi passèrent la journée dans une retraite provisoire, un camp de tentes et de camions aménagés. Il n'y avait pas de réfugiés, c'était une installation dédiée à la garde fractionnaire. Tout le monde était en uniforme. A midi, Saïdi déjeuna au mess. Au menu : des rations FITEC. La plupart des gars se baladaient avec leurs armes. Quatre blindés défendaient le camp, et il y avait deux mitrailleuses de part et d'autres de l'entrée. N'eut été les « Phi » fractionnaires omniprésents sur les uniformes, on se serait cru dans la FITEC. Les types parlaient Anglais, Allemand, Russes et Français. Saïdi eut l'impression qu'il y avait beaucoup de Russes, de Polonais, pas mal d'Allemands aussi. Comme normalement, la FITEC ne mélangeait pas les brigades russes et européennes, il fallait croire que ces types étaient venus après le début du Ragnarok.

L'après-midi, Berg et K2 se racontèrent les quatre mois fous qu'ils venaient de vivre, chacun de leur côté. Toutefois, respectant les consignes de Rosso, Saïdi ne parla pas à Berg du travail qu'il avait effectué à Bruxelles. Il fit comme si le véritable objet de sa mission avait été la négociation avec les néomusulmans, dans le cadre de l'opération Babel.

Berg aussi avait des choses à raconter. Quand le Ragnarok avait commencé, elle attendait une paire de jumeaux, implantés trois mois plus tôt après sélection des embryons candidats. Cela s'était passé au centre biotechnologique installé par le chapitre Bourgogne, dans le Jura. Elle aurait pu être dispensée de toute participation à l'opération Fertilité, ayant bénéficié d'une dérogation pour entrer dans la Garde – corps en théorie réservé aux fractionnaires masculins. Mais elle estimait qu'en tant que compagne du représentant d'un des principaux chapitres, elle devait montrer l'exemple.

L'opération Fertilité avait été déclenchée l'année précédente par crainte d'une persécution à venir, pour que les effectifs de la Fraction soient renforcés. L'utilisation de l'assistance biotechnologique à la procréation avait suscité un vaste débat éthique. Au départ, Ducast était contre. Mais finalement, le fait que les techniques en question soient déjà employées massivement dans la Sinosphère avait emporté la décision. Si les races occidentales ne voulaient pas se laisser déborder par la race jaune, il fallait accepter les techniques par lesquelles les Jaunes entendaient améliorer leur base biologique. C'était comme ça, *on n'avait pas le choix*.

L'opération Fertilité avait le mérite de la simplicité. Chaque femme en état de porter des enfants allait, dans l'année précédant le Ragnarok, mettre au monde deux jumeaux, sélectionnés génétiquement à partir des œufs conçus in vitro, le plus souvent à partir de ses ovules et de la semence de son compagnon. Les enfants seraient élevés dans les retraites fractionnaires, les filles restant avec leurs mères jusqu'à l'âge de douze ans, les garçons vivant en groupe, sous le contrôle de leurs pères, dès l'âge de cinq ans. L'idée était de fabriquer une nouvelle gé-

nération, nombreuse et forte, pour que le corps collectif fractionnaire survive au Ragnarok, quoi qu'il advienne.

Berg avait été parmi les dernières à se faire féconder, absorbée qu'elle était par sa tâche, et cette erreur lui avait valu d'être interdite de combat pendant les trois premiers mois de l'année terrible – elle avait en effet le droit de risquer sa vie, mais pas celle des enfants qu'elle portait. On ne l'avait déchargée de sa progéniture que début mars, en vue d'une sortie de supercouveuse prévue pour fin juin.

Après quelques jours de repos, elle avait été chargée de diriger une des trois centuries d'une triade neustrienne de choc, formée pour l'essentiel d'anciens PC et FITEC ralliés dès le début du Ragnarok. Cette triade de choc, dite aussi triade héliportée, avait été formée par le chapitre Neustrie pour porter secours aux centuries dites statiques, engagées sur le terrain dans la protection des retraites. Le quatre barrettes, un triadier nommé Norman Baxter, était l'ancien officier commandant la 41^e brigade de la FITEC. C'était le plus haut gradé FITEC à avoir rallié la Fraction au début du Ragnarok. Dans une lettre ouverte à l'état-major FITEC de Bruxelles, il avait justifié son ralliement par les conditions épouvantables dans lesquelles les autorités lui avaient fait « nettoyer » l'extrazone 934, trois ans plus tôt.

Entre le 15 mars et le 15 avril, Berg participa à une dizaine de missions sur le territoire de la Neustrie, mais aussi de la Provence et de l'Aquitaine – des chapitres fractionnaires dotés de troupes trop faibles pour faire face au chaos, et qui ne cessèrent de lancer des appels au secours, pendant tout le Ragnarok.

Début avril, elle se trouvait avec sa centurie engagée dans la sécurisation agressive de l'enclave fractionnaire de Sologne. Des bandes venues d'Orléans-Nord Extrazone avaient attaqué plusieurs retraites. On rapportait des cas de cannibalisme. La question du ravitaillement en denrées de première nécessité se faisait maintenant sentir partout à travers le territoire de l'Europe, mais d'une manière générale, les zones rurales s'en tiraient à peu près – et les retraites fractionnaires, conçues dès l'origine pour pouvoir au besoin fonctionner en autarcie, étaient de véritables havres de prospérité, comparées au reste du pays.

Dans les extrazones périurbaines peuplées de populations ghettoïsées depuis des décennies, pratiquement sans lien avec l'arrière pays rural, la situation était par contre cataclysmique. Se nourrir devenait une gageure pour des millions d'hommes et de femmes, et très souvent, les bandes qui déferlèrent, à partir de ce moment-là, n'étaient plus composées d'ethnomiliciens assoiffés de pillage, comme au début du Ragnarok. A présent, c'était tout simplement de braves gens ordinaires, rendus fous par les privations, et qui voulaient se procurer de quoi manger, se vêtir – ou parfois, surtout dans le sud, de l'eau potable.

Berg n'aima pas faire la guerre qu'elle dut faire, en ce début d'avril. C'était une sale guerre, une guerre pour la survie qui impliquait qu'on fît temporairement l'impasse sur certains principes moraux.

La stratégie adoptée par la Fraction, face au déferlement des bandes de loqueux extrazonards affamés, était organisée en trois phases : tout d'abord, les retraites isolées, dites retraites de proximité, furent progressivement abandonnées par les groupes qui s'y étaient réfugiés. Ces groupes, sous la protection de la Garde, migraient à nouveau, cette fois vers des regroupements de retraites en refuges de plus grande taille.

Une fois la population fractionnaire concentrée dans ces refuges, la population non fractionnaire, devenue largement minoritaire, se voyait proposer un choix simple : adhérer à la Fraction ou prêter un serment dit des « protégés ». Ce serment était simple : le « protégé » devait reconnaître l'autorité des tribunaux fractionnaires et, à tous points de vue, il devait respecter les lois fractionnaires. Par ailleurs, il était dispensé des obligations militaires mais ne pouvait pas voter aux assemblées de groupe.

C'était à très peu de choses près le statut de « dhimmi » que les ethnomiliciens musulmans proposaient, à la même époque, aux populations non musulmanes résidant dans les enclaves musulmanes. Ainsi, comme souvent dans l'histoire des conflits, les belligérants étaient en train de déteindre les uns sur les autres. Et dans l'histoire particulière des nord-africains et des Français, le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'était pas une première. Rien de nouveau sous le soleil pendant le Ragnarok, rien de rien.

La troisième étape était la sécurisation des refuges, qui se transformèrent peu à peu en enclaves fortifiées. Cette sécurisation comprenait trois types d'action bien distincts : la garde frontalière, confiée à des centurions statiques de gardiens professionnels, la garde intérieure, confiée à des centurions statiques de fractionnaires non gardiens encadrés par quelques gardiens, et la sécurisation agressive, qui relevait de la compétence des centurions de choc.

La sécurisation agressive consistait à attaquer, à l'intérieur des zones non fractionnaires, les bandes qui s'étaient montrées elles-mêmes agressives envers les enclaves fractionnaires. Le but était double : d'abord intimider les bandes, leur faire sentir que toute attaque contre une enclave fractionnaire leur vaudrait des mesures de rétorsion féroces ; ensuite, et lorsque cela était possible, désorganiser les ethnomilices ennemies en ciblant leur commandement.

Dans ce type d'opération, Berg commandait nominalelement sa centurie, mais en pratique, elle ne faisait que suivre les conseils de son dizenier principal, un ancien FITEC qui avait combattu plusieurs années, avec les unités spéciales positionnées sur Jérusalem Intrazone. Ce type était un spécialiste des d'opérations coup de poing – « hit, hot and run », comme il disait. Les tactiques qu'il préco-

nisait avaient fait leur preuve contre les extrazones palestiniennes, et elles fonctionnaient tout aussi bien aux portes de la Sologne, dans les extrazones néomusuls d'Orléans. Là encore, l'Histoire n'innova pas : les conflits d'une époque donnée ont toujours eu tendance à déteindre sur les autres conflits de la même époque. Rien de nouveau sous le soleil pendant le Ragnarok, rien de rien.

Malheureusement, cette règle historique ne fut pas vérifiée seulement par rapport au conflit israélo-arabe. D'autres conflits, encore plus violents, interagirent avec la situation européenne. L'Afrique aussi exporta sa folie spécifique sous les latitudes septentrionales. Les ethnomilices afros, en particulier, combattirent durant cette période à la manière dont on fait la guerre en Afrique : c'est-à-dire par le massacre systématique, aux antipodes des stratégies de ciblage utilisées au Proche Orient. Face à ces milices parfaitement déstructurées, fonctionnant sur le principe du mimétisme organisateur propre aux sociétés tribales africaines, les tactiques d'inspiration israélienne étaient sans effet. A quoi bon procéder à des éliminations ciblées, quand il n'y a de toute façon pas de cible à privilégier ? Comment désorganiser une entité qui n'a pas d'organisation stable ? En face des ethnomilices afros, la seule stratégie possible était celle déployée par les forces corporatives depuis deux décennies, dans le prolongement des méthodes de combat mises en place par les armées occidentales en Afrique, conformément aux enseignements de l'école de guerre révolutionnaire française. En d'autres termes : massacre tous azimuts. Rien de nouveau sous le soleil pendant le Ragnarok, rien de rien.

*

Le 8 avril de Ragnarok fut la pire journée dans la vie de Stéphanie Berg. Elle reçut de Baxter, à l'aube, consigne de déployer sa centurie dans l'intrazone d'Orléans. Baxter expliqua à Berg qu'un accord venait d'être conclu avec les néomusuls : de leur côté, ils garantissaient la sécurité de l'enclave fractionnaire de Sologne, contre toute agression venant d'une bande néomusule ou ethnomusule – à Orléans, néomusuls et ethnomusuls avaient conclu une alliance. En échange, la Fraction allait les aider à se débarrasser de leurs rivaux afros, et elle fermerait les yeux sur l'attaque d'Orléans intrazone par les néomusuls – lesquels, cependant, s'engageaient à laisser passer les intrazonards d'Orléans qui décideraient de se réfugier dans l'enclave fractionnaire de Sologne.

Pour dire les choses en gros, néomusuls et fractionnaires venaient donc de conclure un accord secret en vue d'organiser conjointement l'épuration ethnique, contre les afros et ce qui restait des citoyens eurocorpos intrazonards. Ce type d'accord secret était très fréquent au niveau local, à l'époque. L'alliance officielle entre la Fraction et les restes de l'Etat eurocorpo souffrait ainsi de

nombreuses entorses. Les eurocorpos, de leur côté, ne se privaient pas non plus pour négocier avec les diverses composantes du Extra Power.

Avant de partir en opération, Berg demanda au gardien référent de sa centurie de prononcer un petit discours de mise en perspective : il s'en déclara incapable. Elle ne fut pas vraiment surprise : son référent intégré était un « gris ».

Il faut se souvenir que la Fraction, à cette époque, était divisée entre « gris », partisans de l'alliance avec les eurocorpos, et « bleus », partisans de l'alliance avec le Extra Power. Les premiers tiraient leur surnom de la couleur des brassards spécifiques des veilleurs – Phi argent sur fond gris. Quant aux seconds, très majoritaires chez les intendants, ils devaient leur couleur symbolique au treillis bleu que les intendants utilisaient comme tenue de travail, dans les retraites fractionnaires. Sans aller jusqu'à l'affrontement direct, les relations entre les deux mouvances étaient parfois assez tendues. Disons que l'animosité était réelle, et que seule l'urgence de la situation générale permettait de la masquer.

Le référent intégré de la centurie de Berg étant « gris », il n'avait pas forcément envie de défendre une opération inscrite dans un accord Fraction – Extra Power. Comme Berg ne se sentait pas capable de construire un discours de motivation solide, elle fit appel à un « commissaire politique » de rechange : le référent du réseau Sologne, un « bleu » déterminé.

Son discours révéla un mélange étrange entre l'esprit traditionnel des classes populaires françaises, l'influence islamique et le style caractéristique, le mode de pensée même, importé par les nombreuses sectes protestantes que l'Alliance Panam, depuis quatre décennies, n'avait cessé de promouvoir dans l'Union Eurocorpo. Ce qui était intéressant, et très caractéristique d'ailleurs du style de l'époque, c'était la manière dont ces divers éléments, en se combinant, avaient fini par dégager une synthèse disjonctive paradoxale, synthèse par certains côtés fort éloignée de ses composants de base.

De la culture populaire française, le référent « bleu » tira ses nombreux appels à la fraternité, ses références à la nécessité de défendre les opprimés – en l'occurrence, les intrazonards pauvres d'Orléans, que l'accord conclu avec les néomusulmans allait permettre de « rapatrier » sur la Sologne. De l'islam, le « bleu » reprit le style général inspiré et le recours aux incantations enflammées, et l'affirmation répétée, martelée même, que les combattants, en livrant le « bon combat », pouvaient être assurés qu'ils tomberaient justifiés – dans l'hypothèse où ils tomberaient. Au discours des Eglises néochrétiennes d'inspiration évangélique, le « bleu » emprunta la théorie, qu'un catholique eut jugée hérétique, selon laquelle il était naturel et même moral que le conflit politique servît à trier entre les élus, prédestinés à s'inscrire dans l'ordre nouveau construit par la Fraction, et le reste des hommes, incapables d'échapper à l'emprise des ténèbres – ordre corporatif ou Extra Power, confondus dans la même malédiction.

La synthèse énergétique de ces éléments épars formait un tout cohérent, ce matin-là, alors que le référent prononçait son discours de mise en perspective devant une centurie de gardiens en treillis, armes à la bretelle, visage passé au stick de camouflage. Ce tout cohérent avait bien des précédents historiques. A peu de choses près, c'était ce genre de discours que les prêtres chrétiens et les imams musulmans avaient dû tenir, chacun de leur côté, au matin de la bataille de Poitiers, en 732. A peu de choses près, c'était ce genre de discours que les commissaires politiques bolcheviks et les officiers de propagande de la Wehrmacht avaient dû tenir, en 1942, chacun de leur côté, dans les ruines de Stalingrad. Fondamentalement, ce n'était que de l'hégélianisme appliqué : l'Histoire pour révéler le Vrai, la guerre pour accomplir l'Histoire. Peut-être qu'à la même heure, ce jour là, un imam néomusul tint le même type de discours aux miliciens du Extra Power – avec plus d'islam, moins de christianisme et la même dose d'égoïsme sacré.

Décidément, rien de nouveau sous le soleil pendant le Ragnarok, *rien de rien*.

*

L'action du 8 avril devait se dérouler en deux temps. Depuis deux jours, les néomusuls réglaient leur compte avec les bandes afros, le motif du conflit étant officiellement le pillage, par une bande afro incontrôlée – pléonasme – d'un dépôt de vivres néomusul. Guerre civile à l'intérieur du Extra Power, donc, ce qui n'étonnait à vrai dire personne.

Le premier temps de l'action allait consister, pour la centurie de choc commandée par Berg, à se déployer sur Orléans intrazone au nez et à la barbe des unités de la PC qui, jusque là, avaient défendu la zone. Le prétexte officiel du déploiement serait de garantir la sécurité de la centaine de fractionnaires coincés depuis plusieurs semaines dans Orléans. Histoire de dorer la pilule aux types de la PC, il était convenu que les néomusuls déclencheraient quelques tirs d'intimidation sans effet, au passage des hélicos frappés du Phi fractionnaire.

Cette phase de l'opération se déroula parfaitement. Les paramilitaires de la PC accueillirent les troupes fractionnaires fraternellement, convaincus que ces troupes venaient leur donner un coup de main pour défendre Orléans. Pendant plusieurs heures, conformément aux ordres reçus, Berg entretint l'équivoque sur l'objet de sa mission. Puis, quand, vers midi, les néomusuls passèrent à l'attaque, la centurie de Berg occupa trois carrefours stratégiques à travers les faubourgs de la ville, ouvrant la route vers l'enclave fractionnaire de Sologne.

Deux décuries de gardiens furent envoyés à travers Orléans intrazone, équipés de sonos puissantes amenées en hélico, pour lire aux intrazonards paniqués une

proclamation leur annonçant qu'ils pouvaient, s'ils le désiraient, se réfugier dans l'enclave fractionnaire de Sologne, où ils seraient convoyés sous la protection d'une centurie de troupes de choc. Très vite, des centaines de volontaires se présentèrent aux fractionnaires, poussant pour la plupart une bicyclette chargée de bagages, ou quelque chose de cet ordre.

Quand ils reçurent le choc des Afros qui fuyaient en masse l'avancée irrésistible des néomusuls, les hommes de la PC constatèrent qu'aucun gardien fractionnaire ne se tenait à leur côté pour défendre la ville. N'étant pas tombés de la dernière pluie, ils comprirent ce qui se passait et alertèrent leur autorité – à savoir le gouvernement corporatif de Neustrie, désormais basé à Versailles. Ils reçurent l'ordre de continuer à défendre la ville. Quant à l'action des troupes fractionnaires, Versailles « avisait ».

Vers trois heures de l'après-midi, les camions partis de Sologne en fin de matinée atteignirent les faubourgs d'Orléans – les néomusuls avaient tenu parole, ils ne firent pas obstruction au convoi. A quatre heures, plus d'un millier d'Orléanais embarquaient pour l'enclave fractionnaire de Sologne. Nombreux étaient ceux qui venaient de prononcer le serment fractionnaire, collectivement, sur un parking de supermarché encombré de voitures calcinées.

Vers cinq heures commença la deuxième phase de l'opération, c'est-à-dire l'exfiltration du convoi vers la Sologne. Cent trente camions et camionnettes de types divers, dont une forte proportion d'anciens matériels militaires, sept blindés ex-FITEC portant deux trentaines de troupes statiques, et dix hélicoptères de transport de troupe, survolant le convoi à faible altitude. Une véritable armada.

Dans un premier temps, tout se passa bien. Mais à dix kilomètres d'Orléans, le convoi fut soudain arrêté par un barrage. Il y avait là une dizaine d'hélicoptères d'attaque blindés en vol stationnaire, à trente mètres au dessus de la route, et deux autres posés en plein milieu de la chaussée, prêts à faire feu. Ces hélicos portaient les couleurs de la FITEC, la tête de mort sous le béret. De toute évidence, le gouvernement de Versailles avait décidé de rendre à la Fraction la monnaie de sa pièce : « vous nous avez lâchés à Orléans, nous vous empêchons de rapatrier vos frères en Sologne. »

Un partout, et quelques milliers de morts à la clef.

Il y eut un moment de très grande tension. Les deux forces se faisaient face. Berg n'avait pas d'ordres. Elle décida de pratiquer le « wait and see ». Elle posa ses hélicos dans les champs, de part et d'autre de la chaussée, puis elle demanda par radio des consignes au centre. Pendant près d'une heure, les FITEC et les troupes fractionnaires se firent face, tandis qu'au loin, on entendait la sourde rumeur des combats d'Orléans.

Un peu avant sept heures, enfin, Baxter transmet des consignes à Berg. Elle devait proposer au commandant FITEC en face d'elle un accord amiable : il lais-

serait passer le convoi, et en échange, la Fraction participerait à l'écrasement des zones afros devant Orléans. Baxter insista sur deux points : d'une part, Berg devait laisser croire au commandant FITEC que le convoi qu'elle protégeait avait été décidé le matin même, et que la trêve conclue avec les néomusuls était à durée limitée, négociée localement par un réseau fractionnaire agissant de sa propre autorité ; d'autre part, pour ne pas enfreindre cette trêve, les troupes fractionnaires ne combattraient que les Afros. La défense d'Orléans contre les néomusuls reviendrait uniquement aux FITEC.

Le commandant de la demi-brigade FITEC était un Ukrainien, et comme la plupart des est-européens, il était favorable à l'entente entre le système corporatif et les groupes à dominante ethnique ouest-européenne. Il promit de plaider cet accord devant ses supérieurs. Il lui suffit d'une heure pour obtenir le feu vert de Versailles. A huit heures quinze, le convoi de fractionnaires réfugiés redémarra vers la Sologne, pendant que les hélicoptères retournaient sur Orléans – les FITEC vers les quartiers néomusuls, les fractionnaires vers les quartiers afros. Berg informa par radio les troupes néomusuls que la Fraction avait décidé de se joindre à elles dans le combat contre les Afros, mais qu'elle restait neutre à l'égard des corporatifs. Les néomusuls ne semblèrent pas étonnés du tout. Ils avaient sans doute capté une bonne partie des échanges radios de l'après-midi, de toute manière.

Suivirent trois heures de cauchemar. Sachant parfaitement qu'elle devait son grade à la confiance politique que lui accordait l'état-major, et pas du tout à des compétences militaires qu'elle n'avait pas, Berg laissa le commandement opérationnel à son dizenier principal, promu pour l'occasion chef des trenteniers de combat. Celui-ci pouvait compter sur l'enthousiasme de ses camarades. Les gardiens, pour la plupart des ex-FITEC, avaient été témoins, en venant sur Orléans, des atrocités commises par le Extra Power depuis deux mois. Des centaines de maisons avaient brûlé. On voyait des cadavres à la peau blanche un peu partout, dans la périphérie de la ville, et plus particulièrement là où les milices afros avaient sévi. Dans un quartier d'Orléans-sud, un mois plus tôt, un groupe des fractionnaires avait été supplicié par une bande d'Afros, de manière indescriptible. Sur les murs, on pouvait lire les slogans racistes du Extra Power afro : « Muscle noir plus fort que cervelle blanche », « fromages blancs cuits cuits », etc. Après avoir vu cela, les gardiens n'étaient pas franchement enclins à la compassion pour les civils afros, en grande majorité totalement innocents des atrocités qui venaient d'être commises par une minorité d'excités, mais coupables désormais de leur couleur de peau.

L'assaut sur les extrazones afros fut impitoyable.

A Orléans, les milices afros étaient particulièrement féroces, mais aussi particulièrement mal équipées. La plupart des FITEC d'origine noire africaine et ser-

vant en Neustrie avaient rallié les ethnomilices de Paris-Nord. Peu d'entre eux avaient rejoint les rangs des ethnomilices orléanaises. Comble de malchance pour les Afros, aucun dépôt de munition, aucune caserne à piller à proximité de leurs extrazones. Tout l'armement sérieux était tombé entre les mains des néomusuls et de la Fraction – pour les premiers, grâce au pillage d'un arsenal à Angers, et pour la seconde grâce aux livraisons de matériel russe fourni, via la Suisse, par des éléments de l'appareil d'Etat eurocorpo oriental décidés à utiliser les troupes fractionnaires comme auxiliaires.

La soirée du 8 avril de Ragnarok fut, pour Stéphanie Berg, un instant de révélation – la révélation de l'impossibilité d'agir dans l'Histoire sans commettre de crimes. Objectivement, ce qu'elle fit faire à sa centurie, ce soir-là, était un crime de guerre. On ne pouvait pas appeler cela autrement. Peu importait le fait qu'elle eût des ordres, et qu'en outre elle pût compter sur l'approbation enthousiaste de la quasi-totalité de ses subordonnés : elle commettait un crime, et elle le savait.

Et elle savait aussi qu'elle ne pouvait pas faire autrement.

Deux de ses hélicos furent abattus par les ethnomiliciens afros – vingt morts. Pour le reste, ce ne fut qu'une longue suite de cris de victoire, rauques et enragés. Les pilotes d'hélico hurlaient dans la radio des slogans du Extra Power *retournés* : « Chocolat noir, cuit, cuit, cuit », « Cerveille blanc casse muscle noir », etc.

Quelques gardiens refusèrent de prêter la main à cette boucherie. Le mitrailleur de bord de l'hélico de Berg était un Asio, paupières bridées mais peau très sombre. Ses yeux étaient emplis de larmes, il tremblait comme une feuille. Berg prit la mitrailleuse et lui ordonna de s'asseoir au fond de l'hélico. Il obéit avec reconnaissance. On aurait dit un enfant perdu, terrorisé.

L'amplificateur de lumière sur le visage, les mains crispées sur l'énorme mitrailleuse calibre 50, Stéphanie Berg fit son travail de tueuse, sans penser à rien. De temps en temps, l'image des deux jumeaux venus de son ventre, qui finissaient de mûrir dans une supercouveuse, bien à l'abri dans le Jura, se superposait dans sa vision de nuit à celle des femmes et des enfants afros qu'elle abattait méthodiquement, pendant que l'hélico survolait lentement une colonne de réfugiés. A d'autres moments, il lui semblait percevoir le sourire de Yann Rosso, en surimpression sur le réticule de visée de la mitrailleuse lourde. Cela ne la troublait pas, elle y voyait même une forme de cohérence. Il fallait faire de la place à l'avenir, un point c'est tout. Yann comptait sur elle pour ça. En face, les Afros n'auraient pas hésité à faire de même. Ils l'avaient amplement démontré depuis trois mois.

Elle n'éprouvait rien en tuant ces gens – ni peur, ni haine, ni dégoût. Juste la certitude d'accomplir quelque chose d'absolument nécessaire. Tout ce qui s'é-

tait produit depuis le début du Ragnarok démontrait que cela avait été une erreur historique tragique de mélanger les populations noires et les populations blanches. Cette nuit-là, près d'Orléans, on commença à corriger l'erreur – voilà comment Berg se représentait l'affaire. C'était horrible à dire, mais c'était ainsi. Une nécessité *biologique*.

Devenue un simple rouage de la machine de mort parfaitement huilée que constituait sa centurie, Berg obéit docilement aux ordres de son dizenier principal, qui désignait les cibles aux hélicos, d'une voix impersonnelle. La machine tournait rond. Le prédateur le plus parfait de la Création s'était mis en branle – l'homme blanc européen était de retour, produit de dizaines de milliers d'années d'évolution, issu de la compétition qui avait régné, depuis toujours, entre les divers sommets de la chaîne alimentaire. Le prédateur absolu était de retour, et il atteignait à présent à la perfection de sa nature. Il avait détruit tout ce qui en lui n'était pas le réflexe de prédation, il était devenu la prédation incarnée.

Il avait même opéré une prédation spirituelle parfaite sur sa propre compagne, il avait chassé de l'âme de Stéphanie Berg toute part femelle. Il était totalement, pour la première fois de l'Histoire, ce qu'il portait en lui-même, en devenir, depuis le début. L'instant exact où le vieil homme s'abolit était atteint, tout était prêt pour qu'un être nouveau surgisse du néant.

Vers minuit, les hélicos furent de retour à la base. Berg fit son compte-rendu à Baxter, qui la félicita pour le plein succès de la mission. Puis elle regagna ses quartiers et prit une douche chaude. En sortant de la douche, elle croisa son propre regard dans la glace de la salle de bain. Elle n'éprouva rien de particulier, même pas l'impression habituelle qu'on a, en apercevant son reflet dans la glace. Elle comprit qu'elle était si profondément en état de choc qu'elle n'avait plus d'affects. Elle fonctionnait en pilotage automatique, machinalement.

Elle s'arrêta devant la glace et dit à son reflet, d'une voix calme : « Et si je dois me damner pour que mes enfants vivent, ainsi soit-il. »

*

Quand Saïdi et Berg eurent fini de deviser, l'après midi du 22 avril, ils se séparèrent pour aller chercher, l'un et l'autre, quelques-unes des innombrables heures de sommeil qui leur faisaient défaut. Puis, vers vingt heures, ils se retrouvèrent devant la tente où devait se tenir la conférence organisée par Rosso.

Celui-ci arriva peu après, flanqué de Pierre Burger, le veilleur du chapitre Provence. Il y avait une quarantaine de personnes sous la tente, majoritairement inconnus de Saïdi. A part Berg, il n'y avait que deux femmes. La plupart des

participants arboraient au bras soit le gamma des gardiens, soit le brassard gris des veilleurs. Les treillis étaient camouflés, dans les teintes vertes propres à l'ex-FITEC, à part trois uniformes bleus d'intendant, au fond de la tente.

En quatre mois, Yann Rosso avait vieilli de dix ans. Son visage était ridé, ses yeux étaient las, et ils surplombaient des valises bleuâtres format grand voyageur. Mais quand il parla, ce fut d'une voix ferme et claire, et son discours ne fut marqué par aucune hésitation. Ce type tenait par la volonté, mais il avait de la volonté à revendre.

« Amis, » dit-il, « voici venue l'heure de la décision. Dans deux jours, vous allez participer à l'opération la plus importante de l'histoire de la garde fractionnaire.

« Vous n'êtes pas ici pour vos compétences militaires à proprement parler. Certains sont ici pour cela, mais pas tous ceux qui sont ici. Vous êtes ici avant toutes choses parce que vous êtes les quarante personnes dans lesquelles j'ai le plus confiance. En fait, vous êtes à peu près les seules personnes en qui j'ai confiance, absolument confiance, et qui soient capables physiquement de prendre part à l'aventure qui vous attend. Voilà pourquoi vous êtes ici.

« Comme cette opération est d'une importance tout à fait exceptionnelle, et comme j'ai entièrement confiance en vous, je vais vous confier pour commencer un petit secret, à titre de note de contexte. Vous croyez savoir ce qui s'est passé à Washington il y a six jours, n'est-ce pas ? Vous croyez savoir que des troupes du Extra Power ont attaqué un centre de recherche de l'armée panaméricaine, que le président américain a décidé de neutraliser la menace bactériologique en faisant tirer une mininuke, et qu'il s'est lui-même offert en holocauste, symboliquement. Quelle belle histoire, n'est-ce pas ? »

Un murmure d'étonnement parcourut la salle. Qu'est-ce que Rosso voulait dire ?

« Cette histoire est belle, » reprit celui-ci « mais elle est fausse. Entièrement fausse. C'est un bobard, inventé par la propagande panaméricaine pour cacher la merde au chat – si vous voulez bien me passer l'expression.

« Je vais vous dire maintenant ce qui s'est vraiment passé.

« Ce qui s'est passé, c'est que le président de l'Alliance Panam, et la petite coterie d'imbéciles imbus d'eux-mêmes qui l'entouraient... eh bien tous ces braves gens ont un peu, comment dire... pété un câble – si vous voulez bien me passer l'expression, là encore.

« Ces types-là étaient de purs produits du système corporatif. Des pros de la communication, des financiers, ce genre de types. Quand ils se sont retrouvés devant la catastrophe que vous savez, ils ont disjoncté. Ils ont demandé à un

crétin de général cinq étoiles, ou quelque chose comme ça : ‘bon alors, qu’est-ce qu’on fait ?’ Et ce crétin galonné leur a répondu : ‘y a pas de lézard, on va régler les problèmes en deux coups les gros, on a tout ce qu’il faut en boutique pour ça’.

« Vous allez me dire : qu’est-ce qu’ils avaient en boutique ? Eh bien c’est là que nous en arrivons à Fort Derrick, Frederik intrarea, Maryland. Ce brave général ricain, mes chers amis, a tout bonnement proposé au président de l’Alliance Panam d’utiliser les armes bactériologiques ciblantes pour éliminer du territoire de l’Alliance toute personne à laquelle les autorités refuseraient l’anti-sérum nécessaire pour survivre. Ni plus ni moins. »

Rosso fit une pause, le temps de boire une gorgée d’eau. Dans le public, on n’entendait pas un bruit. L’assistance semblait tétanisée.

« Le problème, » continua Yann Rosso, « c’est que l’utilisation de ce type d’armes est en principe interdite. Il y a des accords entre l’Alliance Panam, l’Union Eurocorpo et la Sinosphère. Selon ces accords, aucune des trois grandes puissances ne doit utiliser ces armes-là sans l’accord explicite des deux autres. Sinon, c’est la guerre.

« Comme l’Alliance Panam est déjà en état de guerre latente avec la Sinosphère, les Ricains ont décidé de ne pas demander son approbation à Pékin. En revanche, comme ce qu’il reste de l’Union Eurocorpo est a priori pour eux plutôt un allié contre Pékin, ils ont demandé son aval à l’administration eurocorpo.

« Comme vous le savez, depuis le début du mois d’avril, l’Union s’est donné un nouveau président du conseil corporatif. Il s’agit de Kurt Weinberger. Ce monsieur n’est pas tout à fait, pour nous autres fractionnaires, un inconnu. D’ailleurs, si l’on va au fond des choses, c’est en grande partie aux contacts qu’il a noués avec la Fraction, et divers autres groupes, et cela depuis plusieurs années, qu’il doit son statut d’homme providentiel du système corporatif aux abois.

« Pour autant, monsieur Weinberger n’est pas ce que nous pourrions appeler un homme sympathique. En fait, il est même particulièrement antipathique. Il m’a expliqué un jour, très sérieusement, que si nous nous mettions sur son chemin, il nous écraserait comme des cafards, sans même y prêter attention – et je crois qu’il pensait ce qu’il disait.

« Pas très sympathique, Weinberger, vraiment. Mais, et en cela il faut lui reconnaître quelque mérite, ce type a la stature d’un homme d’Etat. Quand il a vu que ses petits copains d’Outre-Atlantique avaient complètement perdu les pédales, il a décidé qu’il fallait d’urgence arrêter les frais. Il a pris contact avec le vice-président de l’Alliance Panam et s’est entendu avec lui sur un scénario qui permettrait à la fois de se débarrasser du président en poste et d’adresser au

passage un signal clair et fort à la Sinosphère – sur le thème, en gros : arrêtez de jouer à qui est le plus con, ou on va tous gagner.

« Ce scénario, c'est l'affaire de Washington. D'abord, on organise une fausse attaque par les milices du Extapower. Ensuite, on liquide froidement le président et la plupart de ses proches conseillers. Puis, prenant prétexte de l'attaque bidon lancée sur un lieu hautement symbolique, on tire une mininuke sur sa propre capitale – comme signe de détermination, on fait difficilement mieux. Et dans la foulée, on annonce que le président, héroïque jusqu'au bout, a voulu partager le sort des civils innocents, etc. Bien joué. Cent mille morts pour la figuration, un détail.

« Comment savons-nous tout cela, me direz-vous. Eh bien nous le savons, parce que monsieur Kurt Weinberger nous l'a lui-même expliqué. Pourquoi nous l'a-t-il expliqué ? Parce qu'il veut que nous comprenions bien que la récréation est terminée. Pourquoi siffle-t-il la fin de la récré ? Parce qu'il a besoin de nous pour écraser le Extra Power, et qu'en conséquence, il accepte temporairement de nous traiter en partenaires. »

A nouveau, Rosso marqua une pause pour prendre une gorgée d'eau. Dans l'état de fatigue où il se trouvait, la déshydratation menaçait. Sous la tente, pas un bruit. Les participants à la conférence étaient absolument immobiles. Burger observait, l'air impassible. Il faisait son travail de veilleur.

« Je vais vous faire un aveu, » reprit Yann Rosso, « je n'ai pas complètement confiance en Kurt Weinberger. »

Il laissa passer un silence, souriant à sa propre saillie. Pas un rire dans la salle. Comprenant que son trait d'humour avait fait flop, il poursuivit.

« Je pense que Weinberger est aux petits soins pour nous provisoirement, parce qu'il a besoin de notre aide pour écraser le Extra Power. Mais dès qu'il se sera débarrassé de ces imbéciles, il se retournera contre la Fraction pour rétablir l'ordre corporatif dans son intégrité initiale. Pour des raisons que je ne développerai pas ici, nous savons qu'il a été débordé par une manipulation, ou plutôt par une série de manipulations, dont il escomptait certains résultats, et qui ont en quelque sorte *trop bien* réussi. Disons que nous avons fait en sorte, à un certain moment, que le chaos dépasse le niveau à partir duquel les manipulateurs sont eux-mêmes dépassés.

« Mais cela ne va pas durer. Pour l'instant, l'ordre corporatif est KO debout. Mais dans quelques semaines, une fois le choc initial surmonté, cet ordre va s'apercevoir qu'il conserve encore les cartes nécessaires pour faire la différence, à condition de jouer ces cartes dans l'ordre et calmement. Et connaissant le sieur Weinberger, je crois pouvoir vous garantir que ces cartes seront jouées dans l'ordre, et très calmement.

« Nous avons donc quelques semaines devant nous pour prendre de notre côté les gages qui, une fois le Extra Power hors jeu, nous permettront de faire face à l'Etat corporatif en cours de reconstitution. Et vous, mes chers amis, vous allez précisément vous emparer d'un de ces gages. Vous allez faire quelque chose qui changera le rapport de forces entre la Fraction et l'Etat eurocorporatif. Quelque chose qui changera ce rapport de forces de manière décisive.

« Vous allez faire, pour de bon, ce que le Extra Power n'a jamais fait à Fort Derrick. Vous allez voler des armes virologiques. »

*

A cet instant, il se produisit trois choses.

La première chose, c'est que quelqu'un, au deuxième rang, tomba de sa chaise, puis se releva, bredouillant des excuses.

La deuxième chose, c'est que par le côté de la tente, un vieux monsieur entra, appuyé sur une canne. C'était Jean-Baptiste Ducast.

La troisième chose, c'est que Rosso se tut, se renversa au fond de sa chaise, tandis que Burger se leva et, une feuille à la main, commença à parler, d'une voix posée.

« Il y a une grande différence entre le Extra Power et nous, » dit-il. « Cette différence, c'est celle qui sépare une bande de baltringues manipulés et une véritable force structurée et déterminée, appuyée sur une doctrine précise, à la fois sur le plan de l'action et sur le plan de la théorie. Cette différence explique pourquoi le Extra Power n'a jamais envisagé sérieusement de mettre la main sur des armes de destruction massive – ce ne fut là qu'un fantasme, entretenu par le pouvoir corporatif en vue de justifier les répressions. Et cette différence explique aussi pourquoi nous, par contre, nous nous sommes vraiment mis en mesure de voler ces armes.

« Depuis plus de trois ans, en fait presque depuis la fondation du chapitre fractionnaire de Provence, le réseau de veilleurs dont j'ai la charge a une priorité. Cette priorité, c'est la collecte de renseignements sur une installation militaire ultrasecrète, dissimulée au sommet du Mont Ventoux, à presque 2000 mètres d'altitude.

« Officiellement, il s'agit de stations radar, d'écoute et de détection. Elles ont été fermées pendant quelques années, à la fin du siècle dernier, puis on les a rouvertes. Nos amis à l'intérieur de la FITEC nous ont très vite alertés à ce sujet : ces installations radar ne sont qu'un leurre. Il y a tout à fait autre chose, au sommet du Ventoux.

« Là, à 2000 mètres d'altitude, la FITEC a stocké plusieurs tonnes de souches d'anthrax, de bacilles divers, de quoi filer le botulisme à la moitié de l'Europe – et autres joyeusetés du même ordre. Un des conteneurs qui se trouvent cachés sous la fausse base radar contient en particulier une cinquantaine de tubes d'un produit extrêmement dangereux – une arme virologique qui, si elle était répandue à la surface du globe, entraînerait des pertes terribles. C'est pour cette arme, spécifiquement, que le site de stockage du Ventoux a été développé – il se trouve en effet qu'au-dessus de 1400 mètres d'altitude à peu près, la période de survie dans l'atmosphère est considérablement réduite pour ce virus, donc le stocker en altitude permettait de minimiser les risques d'accident.

« Nous avons besoin de mettre la main sur au moins un de ces tubes de stockage. Il nous suffira d'en avoir un pour étudier la structure du virus et commencer sa production pour notre propre compte – ici, sur le plateau sud du Vercors, au-dessus de 1400 mètres d'altitude. Il nous suffira d'un seul de ces tubes, mais il nous en faut un.

« Il y a dans cette pièce quarante combattants, dont une trentaine d'anciens de la PC ou de la FITEC. J'aurais préféré des effectifs plus importants, mais comme il fallait uniquement des gens de confiance, nous avons dû nous arrêter à ce chiffre. Il est hors de doute que parmi les milliers de FITEC et de PC qui nous ont ralliés, un certain nombre l'a fait sur ordre. Nous devons nous méfier...

« Revenons à l'opération. Il ne sera pas facile pour vous d'entrer dans les installations du Ventoux. Vous bénéficierez de l'effet de surprise, mais même comme ça, sachez-le, vous aurez des pertes. Il y a une centaine d'hommes préposés à la garde du dépôt. Trois d'entre eux sont des nôtres, et vont neutraliser une grande partie de la garnison au moyen d'un gaz toxique, qu'ils diffuseront dans le dortoir. Il vous restera sans doute vingt ou trente adversaires à déborder avant qu'ils aient le temps de bouger. Je ne m'attends pas à ce que vous reveniez tous. Il y aura des pertes, c'est certain.

« Demain matin, nous étudierons ensemble les maquettes de l'objectif. Cela fait maintenant un an que nous travaillons sur cette opération, et tout a été prévu, seconde par seconde. Vous avez vos chances. »

Burger se tut et, se tournant vers Ducast, il lui fit signe d'avancer. Le silence sous la tente était impressionnant. Burger dit : « Notre ami Jean-Baptiste Ducast, que vous connaissez tous, voudrait vous dire deux mots. »

Le vieil homme se redressa et, d'une voix douce, il dit à la petite foule : « Je veux que vous sachiez ceci : cette opération est totalement justifiée. Elle représente un risque énorme, pour vous, pour la Fraction, mais aussi pour l'Europe entière. Mais elle est totalement justifiée. Il est nécessaire que ce risque soit pris. Sans cela, ce que nous combattons triomphera, et notre espoir aura été

vain. Le jeu en vaut la chandelle.

« Voilà, c'est tout ce que je voulais vous dire. Vous avez ma parole : la fin justifie les moyens. »

Il y eut un moment de silence, puis un des vieillards assis au premier rang demanda à Ducast : « Excuse-moi, ami Ducast, mais si j'ai bien compris, quand nous serons redescendus sous l'altitude de 1400 mètres, s'il y a un accident avec le tube que nous aurons volé, nous provoquerons littéralement l'Apocalypse. C'est bien cela qu'il faut comprendre ? »

Ce fut Rosso qui répondit.

« Je vais te raconter quelque chose, » dit-il en s'adressant au vieillard qui avait posé la question. « Vous savez tous ici que la Fraction a obtenu, il y a deux ans, le droit de réensemencer ses terres avec ses propres semences. Et vous savez que dans un premier temps, les mégacorpos de semenciers ont tout fait pour nous en empêcher – ils prétendaient qu'ayant breveté les souches immunisées contre les germes mutants secrétés par leurs propres OGM, ils devaient conserver le monopole de ces souches immunisées. Vous savez cela, n'est-ce pas ? »

Un murmure d'assentiment parcourut l'assistance.

Rosso reprit : « Ce que vous ne savez pas, en revanche, c'est comment nous avons brisé leur opposition. Laissez-moi vous raconter ça, c'est instructif.

« Nous les avons invités dans notre centre de recherche en agrotechnologie, et nous leur avons démontré que nous avions les capacités requises pour développer nos propres OGM. Et nous avons aussi démontré que nous pouvions développer, nous aussi, des souches mutantes porteuses de virus capables d'anéantir leurs semences à eux. Quand ils ont compris que nous pouvions opposer à leur nihilisme marchand un nihilisme technicien opposé et tout aussi redoutable, alors là, et là seulement, ils se sont assis à la table de négociation.

« C'est très simple, en fait. Nous combattons des gens qui veulent s'approprier l'humanité au nom d'un projet inhumain. Eh bien, pour les remettre à leur place, il n'y a qu'un moyen : leur prouver qu'au besoin, nous détruirons l'Homme plutôt que de leur en abandonner la maîtrise. »

*

Le surlendemain à l'aube, le commando dit des « quarante voleurs » passa à l'attaque, au sommet du mont Ventoux, après une harassante marche de nuit sous les couverts, puis à travers la rocaille dénudée, par un cheminement que les fractionnaires infiltrés avaient garanti.

Pour une fois, les choses se passèrent comme prévu. Les fractionnaires infiltrés étaient de garde à l'heure dite, et ils purent faire entrer le commando dans la première enceinte. Pour entrer dans la deuxième enceinte, en revanche, il fallut donner l'assaut.

Berg vit Saïdi tomber, à dix mètres d'elle. Il avait crié : « A gauche ! », pour signaler un danger à un camarade. Mais il n'avait pas pensé à se couvrir lui-même. Il reçut une balle en pleine tête, il n'eut pas le temps de souffrir. D'une certaine manière, c'était la plus belle mort possible pour un homme comme lui. Berg savait que sa semence avait servi à fabriquer deux jumelles, l'année d'avant, dans le Jura. C'était le plus important, après tout.

Elle fut blessée grièvement tout à la fin de l'opération, alors que le commando s'était déjà emparé de plusieurs tubes du produit convoité. C'était stupide : un des FITEC qui gisait là, parmi les morts, s'était soudain relevé, et avait arrosé le groupe qui couvrait la retraite. Elle reçut quatre balles dans le ventre, et elle souffrit beaucoup.

Ses compagnons l'emportèrent, mais déjà elle sentait quelque chose de froid à ses pieds, comme une vague de glace qui montait vers son torse. Elle essaya de parler mais un flot de sang jaillit par sa bouche. Elle eut un hoquet. Elle essaya de penser à Yann Rosso, dont elle ne savait pas s'il était toujours en vie, et puis aux jumeaux qu'elle laissait, là-bas, au nord. Elle n'y parvint pas vraiment. Elle sombra dans une presque inconscience. Elle avait perdu tant de sang que déjà, son cerveau ne parvenait plus à fonctionner normalement.

Le plan prévoyait une évacuation leurre par hélico, tandis que les tubes dérobés allaient tout simplement descendre en ultraléger motorisé – deux minuscules avions de toile, montés à dos d'homme en pièces détachées, et pilotés par des as de la spécialité.

La FITEC suivrait les hélicoptères. Elle les aurait, ou elle ne les aurait pas, mais pendant ce temps, les tubes prendraient la direction du Vercors Sud, à vingt mètres au-dessus des arbres, ni vu ni connu. D'après Burger, c'était la voie la plus sûre. Si un ULM avait un accident, cela pouvait signifier la fin du monde. C'était un risque à courir.

Berg eut vaguement conscience du décollage de l'hélico. Elle eut quelques secondes de lucidité avant de mourir, et la dernière image qu'elle emporta de ce monde fut une lande aride, un plateau de rocaille absolument désertique, par une aube de printemps. Puis elle sombra dans la nuit, tout au fond d'elle-même.

Là où, elle le savait, l'attendrait l'homme sous l'arbre.

CHAPITRE XVI

LA CONFRONTATION

Presque deux mois plus tard.

Le solstice d'été approchait. Les dernières lueurs du jour baignaient encore les crêtes d'une lumière douce. Assis dans le jardin d'Isabelle Cardan, Jean-Baptiste Ducast scrutait l'échiquier presque vide.

La bataille avait été rude. Il ne restait à Ducast que trois pions, sa dame et un fou. En face, Rosso pouvait compter sur une tour, deux cavaliers et quatre pions. La fin de partie promettait d'être serrée, d'autant que la position était plutôt favorable à Yann Rosso.

En considérant l'échiquier, Ducast maugréa contre lui-même. Pendant les premiers coups, il avait laissé passer plusieurs occasions de sortir des schémas classiques. Il avait préféré s'en tenir à la théorie, et il avait eu tort. Rosso, qui jouait les noirs, avait été plus inventif. C'est lui qui avait défini la configuration de la fin de partie. Et à présent, il risquait fort d'en recueillir les fruits. Ducast allait devoir jouer le pat. Il ne pouvait plus espérer mieux.

En fin de comptes, se dit le vieil homme, il y a toujours un moment où les noirs prennent le trait, quand les blancs se contentent de suivre la théorie. C'est inévitable. Quand on ne fait rien de l'initiative, on la perd...

Bref. Peu importait. De toute manière, Ducast n'avait jamais aimé jouer aux échecs. Il s'y était remis pour distraire Yann Rosso, qui en avait bien besoin.

Depuis la mort de Stéphanie Berg, deux mois plus tôt, Rosso n'était plus le même. Elle était morte dans ses bras, dans l'hélico du retour, après l'assaut sur le Ventoux. Il n'était pas certain qu'elle l'ait reconnu, quand il lui avait posé un pansement.

Ducast soupira. Il n'avait jamais approuvé l'idée que des femmes puissent se joindre à la garde. Il s'y était résigné, parce qu'on lui avait fait valoir que de

nombreux membres féminins étaient volontaires pour cette filière. Mais ça ne lui avait jamais plu. Il lui semblait que c'était une anomalie, cela : une femme qui risque sa vie à la guerre. Quelque chose de tout à fait contraire à l'anthropologie, qui veut que le nombre d'enfants à naître dépendent du nombre de femmes, donc que la survie du groupe suppose le sacrifice des hommes en premier lieu. Une femme, c'est fait pour devenir mère. A cela, elle doit tout subordonner. Ou alors elle nie sa nature, et nie en même temps l'anthropologie fondamentale qui façonne en miroir les deux sexes.

Une femme, ce n'est pas fait pour mourir à la guerre. On aura beau dire, on aura beau faire, c'est comme ça.

« Bref, » marmonna Ducast dans sa barbe, « ce qui est fait est fait, n'y revenons pas. »

Berg avait voulu vivre comme un homme, elle était morte comme un homme. Aux survivants de gérer la situation. Après tout, avec les nouveaux centres ouverts par le programme Fertilité, en Lozère et dans les Vosges, la Fraction avait de quoi assurer son avenir biologique, Berg ou pas Berg.

Et puis Stéphanie Berg appartenait au passé.

Seul l'avenir importait.

RIP, Stef, donc.

Le problème, maintenant, c'était Rosso.

Quelque chose était cassé à l'intérieur de l'ancien représentant de Neustrie. Rosso était désormais conseiller d'état-major de la Fraction française, fondée tout récemment. C'était un poste moins stressant que le travail de représentant, mais il était quand même fortement sollicité. La Fraction française était issue de la fusion des chapitres de Neustrie, d'Aquitaine, de Ligurie, de Provence et de Bourgogne avec les réseaux francophones de l'ancien chapitre d'Austrasie – les réseaux germanophones et néerlandophones ayant entretemps rejoint les Fractions allemandes et flamandes. Un peu partout à travers l'Europe, on assistait à la recomposition des anciennes nations, unies par leur langue et leurs coutumes, reconstruites désormais à partir des briques éparses de l'ancien ordre eurocorporatif. La Fraction ne faisait que suivre le mouvement.

En France comme partout ailleurs, la reconstruction promettait d'être longue et dangereuse. Les Neustriens, par exemple, avaient du mal à se coordonner avec les ex-austrasiens. Les Bretons voulaient rester indépendants, les Corses demandaient au contraire à redevenir français. Dans ces conflits, Rosso servait en quelque sorte d'intermédiaire, de conciliateur. C'était du travail de bureau, mais parfois, ce travail de bureau avait son importance.

De toute manière, Rosso n'avait pas très envie de retourner sur le terrain. Sa dernière mission opérationnelle l'avait convaincu d'une chose : il était devenu

impossible de ne pas se salir les mains. A Orléans, il avait dirigé l'opération « Coup de balai » – nom de code de la liquidation méthodique des cadres du Extra Power dans les zones reconquises par la Fraction et les forces eurocorpos.

Yann Rosso s'imposa cette tâche comme un ultime sacrifice. Ce fut une sacrée saloperie, dont les fractionnaires se seraient abstenus, s'ils avaient eu le choix.

Sur Orléans-La Source, la reconquête avait été conduite avec l'appui des ethnomusuls, qui avaient retourné leur veste contre les néomusuls, une fois les Afros éliminés dans un bain de sang. Du coup, la liquidation des cadres du Extra Power avait été discrètement utilisée par les miliciens ethnomusuls pour régler leurs comptes avec les néomusuls de tous poils, y compris des types sans importance, des gars qu'on aurait très bien pu intégrer dans la Fraction – après un reconditionnement idéologique soigné.

Un beau gâchis, vraiment.

Quand ils avaient compris que leur cause était perdue, les néomusuls avaient d'abord tenté de se réfugier dans le territoire corporatif. En un sens, c'était logique : chez les eurocorpos, les néomusuls du Extra Power risquaient au pire une balle dans la nuque, c'est-à-dire une mort rapide. Chez les ethnomusuls, en revanche, ils étaient promis à l'égorgement rituel, les couilles dans la bouche et tout le toutim. A tout prendre, ils préféraient la balle dans la nuque.

Malheureusement pour les néomusuls, les eurocorpos recevaient des primes : cent eurodols par tête de cadre subalterne du Extra Power, deux cents par tête de cadre supérieur. Dans ces conditions, les FITEC et les PC restés fidèles à l'ordre corporatif avaient tendance à couper les têtes des premiers venus, après leur avoir fait « avouer » qu'ils étaient bien des cadres « supérieurs » néomusuls. Une fois de plus, l'Histoire n'innovait pas. Ce qui se passait était logique : les autorités eurocorpos étaient largement dominées désormais par les Russes et les Ukrainiens, vu l'effondrement de l'ordre corporatif en Europe occidentale. Du coup, c'était les méthodes russes qui prévalaient dans les troupes corporatives – ce qui n'était pas franchement une bonne nouvelle pour les prisonniers faits par lesdites troupes.

Quand ils comprirent à quelle sauce ils allaient être mangés par les eurocorpos, les néomusuls se tournèrent vers les zones fractionnaires. Là, ils furent traités de manière plus rationnelle – non par bonté d'âme, mais parce que la Fraction cherchait à renforcer ses effectifs en vue des négociations territoriales qui s'annonçaient pour le second semestre de l'année terrible. Les néomusuls de base, simples soldats et civils, furent donc conviés à un cours de « rééducation accélérée » – c'est-à-dire un lavage de cerveau en bonne et due forme. Les cadres, en revanche, subirent le sort que l'alliance eurocorpo-Fraction avait prévu pour eux : la balle dans la nuque.

Rosso commanda personnellement l'exécution de cent trente prisonniers, cadres présumés du mouvement néomusuls dans la région d'Orléans. Il n'avait pas d'états d'âme : il savait ce qui était en jeu.

Les autorités eurocorpos avaient maintenant accepté d'associer le mouvement fractionnaire aux négociations en cours avec les pays africains, lesquels étaient soutenus en sous-main par la Sinosphère. Il s'agissait d'échanger le rapatriement de millions d'Afros et d'ethnomusuls nordafs contre celui des rares Euros survivants en Afrique – où les massacres interethniques avaient été encore plus épouvantables qu'en Europe. On prévoyait aussi une aide économique importante – après tout, même après des mois de chaos, l'Union Eurocorpo restait bien plus riche que l'Afrique, laquelle atteignait, à la fin du Ragnarok, des abysses de désespérance inédits dans la longue histoire de l'humanité.

En somme, une opportunité historique se présentait de solder les comptes de la tragique erreur multiculturaliste. Il fallait à tout prix saisir cette occasion. A n'importe quel prix. Sinon, dans une génération, il faudrait tout recommencer.

Cependant, les Afros avaient prévenu : ils n'acceptaient le principe du rapatriement que pour les Afros et Nordafs n'ayant pas pris de responsabilité dans le Extra Power – que les gouvernements corporatifs africains avaient impitoyablement écrasé sur leur territoire.

Les membres du Extra Power, eux, n'avaient plus nulle part où aller. Ayant perdu la bataille pour eux décisive, c'est-à-dire la bataille d'Afrique, ils devenaient en quelque sorte superflus dans l'Histoire. Leur élimination était nécessaire à la construction d'une nouvelle stabilité mondiale. Si les choses avaient tourné différemment, c'eût été exactement la situation des fractionnaires. Mais voilà : les choses avaient tourné d'une certaine manière, et c'était les néomusuls qui allaient crever.

C'est pour la construction de cette stabilité que Yann Rosso, au début du mois de mai de Ragnarok, exécuta de ses mains 130 hommes et femmes. A cent trente reprises, ses aides firent agenouiller devant lui le néomusul, qui généralement bredouillait des prières incohérentes à l'homme sous l'arbre, dans le style caractéristique des prêcheurs européens de cette religion de pacotille, faux islam fabriqué à la va-vite par des déracinés manipulés.

Cent trente fois, Rosso leva le bras, visa le creux de la nuque, pressa la détente. Cent trente fois, la base de la tête explosa, une gerbe de sang et de matière cervicale éclaboussa le sol. Cent trente fois, un pantin désarticulé chut dans la poussière. Cent trente fois, les aides s'emparèrent du cadavre et le traînèrent jusqu'à la fosse creusée à la hâte, le matin même, par quelques dizaines de prisonniers sous-alimentés, menés à la schlague par des veilleurs choisis pour leur absence de sensibilité.

Ce jour-là, Yann Rosso fit le travail répugnant effectué au XX^e siècle par les SS Totenkopf en Pologne, par les membres du NKVD en Russie – ou encore, au Rwanda, par les miliciens du Hutu Power. D’après ce qu’il dit plus tard à Jean-Baptiste Ducast, il n’en avait éprouvé aucune culpabilité. Il estimait avoir fait preuve en l’occurrence d’une certaine éthique du commandement. Il aurait très bien pu déléguer à un sous-fifre la tâche de presser la détente. Or, il ne n’avait pas fait. Il avait pris ses responsabilités.

Rosso avait fait ce qu’il fallait, voilà tout. D’ailleurs, si la situation avait été inverse, si le Extra Power l’avait emporté, si la Fraction avait été vaincue, nul doute que les chefs fanatiques du Extra Power auraient tué comme lui, Yann Rosso, avait tué au mois de mai de Ragnarok. Ils auraient pressé la détente, sans hésiter.

Ils auraient même sûrement fait pire. Pendant les dernières semaines du Ragnarok, leur sadisme n’avait plus de limite. A Reims, on racontait qu’ils avaient plongé simultanément jusqu’à soixante personnes dans les gigantesques cuves d’acide où ils immergeaient leurs victimes après les avoir enduites de soude. A Milan, le potentat local, un néomusul d’origine coréenne, avait décidé que le cannibalisme était la solution aux problèmes d’approvisionnement, et les boucheries proposèrent pendant plusieurs semaines de la viande humaine prétendument « néo-hallal » – un blasphème inouï qui ouvrit les yeux aux ethnomusuls sur la nature réelle du Extra Power.

En observant le charnier où les veilleurs avaient méthodiquement empilé ses victimes, Rosso n’avait rien ressenti de particulier. En l’occurrence, il ne se sentait pas vraiment responsable de ses propres actes. Et puis, il faisait trop froid en lui pour qu’y naisse un sentiment quelconque. Berg était morte, vraiment morte, et elle était morte jusqu’à l’intérieur de lui. L’amour, la compassion, la pitié : tout cela, pour Yann Rosso, ce n’était plus qu’une suite de mots vides de sens. Seule comptait la nécessité suprême, et la nécessité suprême avait décidé que ces cent trente personnes devaient mourir, ce jour-là, pour finir entassées dans cette fosse sinistre, confondues dans l’odeur âcre du sang.

Cette odeur, Rosso commençait à bien la connaître. Il faisait chaud, ce printemps-là, et les fosses communes puaient. Ça sentait le cadavre en putréfaction partout à travers le continent. Quand on roulait vitre ouverte le long des eurovoies maintenant bien dégagées, on sentait une odeur bizarre, comme si le pays entier avait été imprégné par le fumet de la mort. Certaines personnes en étaient malades, mais pas Rosso. Pour lui, cette odeur de mort, ce parfum de décomposition, c’était tout simplement l’indice d’une nécessité historique en voie d’accomplissement.

Quand Ducast avait questionné Rosso au sujet de la tragédie orléanaise, celui-ci lui avait répondu : « Je ne me sens pas coupable. Les hommes de ma génération

ne sont pas coupables. Nous n'avons été obligés de nettoyer le terrain dans le sang que parce que les hommes de votre génération ne l'ont pas fait en 2010 ou 2015, pendant la grande crise, à l'époque où c'était encore possible de le faire à un coût bien moindre, et peut-être même sans verser le sang. Ce n'est pas moi qui ai mis en place le décor du drame, et je n'ai pas non plus écrit la pièce. Je joue mon rôle, c'est tout. Si j'ai incarné la Bête, monsieur le professeur, c'est parce que vous avez passé votre vie à incarner l'Ange. »

Ducast n'avait rien trouvé à répondre.

D'ailleurs, il n'y avait rien à répondre.

*

Le prof en était là de ses réflexions quand il vit s'approcher le père Rossi, qui cheminait avec Catherine Benaïm.

Ducast aimait bien Benaïm. Elle n'était pas jolie, mais, chose curieuse, depuis le Ragnarok, cela n'avait plus d'importance. La plupart des jeunes hommes lui couraient après. Elle était pondérée, elle était travailleuse, elle avait un corps fait pour la maternité, elle était économe et elle avait le sens des réalités. C'était un parangon des vertus qu'on apprécie le plus, quand on vit dans une retraite fractionnaire.

On venait d'assister, en quelques mois, à une refonte complète des valeurs dominantes. Ce qui servait dans les sociétés urbaines, marchandes et consuméristes construites par l'ordre eurocorporatif – la capacité de séduction, le machiavélisme, la légèreté d'esprit – était très secondaire dans la nouvelle société fractionnaire en train d'émerger – une société fondamentalement rurale, guerrière et frugale. Ce qui était déprécié dans les sociétés urbaines, par contre, prenait soudain beaucoup de valeur – l'aptitude au travail le plus rude, le courage physique, l'esprit de prévoyance.

Comme la plupart des réfugiés, Benaïm souffrait de ce qu'on appelait, faute de nom plus poétique, le « syndrome d'hypervigilance ». Ducast s'était renseigné sur le phénomène. Un toubib lui avait expliqué de quoi il s'agissait : les gens qui ont été exposés durablement à de très grands dangers en sortent avec un équilibre nerveux compromis. C'est presque inévitable : au-delà d'une certaine quantité de danger et de traumatisme, n'importe quel cerveau craque.

On voyait des cas assez impressionnants : des types qui tremblaient constamment, d'autres qui avaient le visage littéralement dévorés de tics. Un gamin arrivé fin mars de Grenoble ne parvenait à s'endormir que caché sous son lit de camp. La femme qui faisait le ménage dans la chambre de Ducast bégayait hor-

riblement, alors qu'avant le Ragnarok, elle était actrice au théâtre de Lyon. Il y avait eu aussi plusieurs cas de suicides – des gens qui avaient fait preuve d'une grande détermination pour sauver leur peau, pendant les événements, et puis qui, inexplicablement, renoncèrent à vivre, une fois en sécurité.

Cette épidémie de psychopathologies lourdes n'avait rien de surprenant. Jamais dans l'Histoire, une population à ce point déréalisée n'avait été confrontée à une réalité aussi terrible. Jamais dans l'Histoire une population à ce point féminisée n'avait été obligée de démontrer les vertus les plus viriles pour survivre, tout simplement. En fait, jamais dans l'Histoire le contraste n'avait été aussi grand entre le monde où la population avait pris l'habitude de vivre et celui qui émergea, avec une soudaineté stupéfiante, une fois la crise terminale avérée.

On pouvait établir un parallèle historique révélateur avec la fin de l'Antiquité. Les mécanismes qui avaient conduit à la chute de l'Empire Romain et à l'apparition de l'ordre mérovingien, étalés en Gaule sur les V^e et VI^e siècle, venaient d'une certaine manière de se reproduire à l'échelle de l'hémisphère occidental – mais en quelques mois, à une vitesse affolante et dans un chaos à la dimension de l'économie monde globalisée. Résultat : un septième environ des survivants sortaient du Ragnarok dans un état psychologique sévère – névrose obsessionnelle, et parfois démence pure et simple.

Le cas de Benaïm n'était pas aussi grave. Elle souffrait du syndrome du survivant, cette étrange sensation de culpabilité que partageaient beaucoup de réfugiés, comme la conscience douloureuse d'une blessure profondément enfouie. « Pourquoi moi ? », pensait-elle, « Pourquoi ai-je survécu, quand tant de gens sont morts ? » Elle regardait parfois autour d'elle avec des yeux étranges, comme si elle quêtait une réponse à cette question informulée, comme si elle interrogeait la nature entière, les crêtes montagneuses au loin, les forêts profondes et les champs ensemencés, et au-delà ce quart de l'humanité occidentale qui venait de mourir, en six petits mois.

Deux cent millions de morts, pour le seul Occident.

Tout dans le monde disait la soif de vivre, comme un appétit retrouvé après un trop long hiver, comme l'explosion sublime du printemps à la veille de l'été. Mais rien, rien dans le concert des bois et des champs, des torrents et des rocs, rien, pas une voix, pour répondre à la fille terrifiée, et pour lui dire enfin qui décide de la vie et qui décide de la mort. « Il faut vivre, voilà tout », ainsi parle l'esprit des forêts profondes.

Benaïm et Rossi grimpaient côte à côte le sentier qui conduisait à la maison d'Isabelle Cardan. Benaïm parlait et Rossi l'écoutait. Il la laissait se vider. Il fallait qu'elle évacue le superflu, qu'elle solde son trop-plein de sensations, de peurs et de remords. Rossi l'écoutait, il hochait la tête à intervalles réguliers, pour l'encourager à poursuivre, et de temps à autre, il la relançait, pour être sûr qu'elle finirait de se vider.

Depuis quelques semaines, dans la retraite fractionnaire de Ducast, le père Rossi jouait un peu le rôle d'une cellule de soutien psychologique ambulante. Il ne parlait presque pas de religion – c'était inutile : de toute manière, ses interlocuteurs ponctuaient la moitié de leurs phrases par des « mon Dieu ! » énergiques. Même les pires athées s'y mettaient. Le même homme, qui posait au bouffeur de curé à l'occasion, pouvait en appeler à Dieu dix fois en cinq minutes, dès qu'on parlait de la situation concrète dans laquelle il se débattait. Plus Ducast observait les réfugiés regroupés dans le camp autour de sa retraite, plus il se persuadait que l'interrogation religieuse commence pour la plupart avec la conscience de la précarité. « Ils ont besoin de sentir sur leur dos le poids du malheur, » disait Rossi en parlant de ses nouveaux paroissiens, « sans quoi ils ne courbent pas l'échine. »

Au milieu du désastre absolu que constituait le Ragnarok, Ducast trouvait là un motif de consolation. Les immenses pertes matérielles ressenties par l'Europe et l'Amérique du Nord allaient engendrer une extraordinaire renaissance spirituelle. Indiscutablement, les types humains en formation dans l'après Ragnarok seraient supérieurs, une fois le traumatisme surmonté, à leurs devanciers du Kali Yuga. Les survivants du Ragnarok seraient physiquement plus aptes, moralement mieux armés, et même intellectuellement plus solides. L'Histoire venait d'opérer une sélection au sein de l'humanité occidentale, et si cette sélection avait réduit quantitativement la base biologique de l'Occident, elle en avait considérablement rehaussé le niveau qualitatif.

Aux yeux du prof, la pire maladie du monde eurocorporatif avait été soignée par le désastre : le cancer individualiste associé au triomphe de l'esprit bourgeois était mort avec le monde dont il était né. L'homme occidental d'après Ragnarok ne se construirait plus en référence à la fiction illusoire du sujet purement rationnel, coupé de ses racines et de ses liens claniques. Le désastre avait si parfaitement fait exploser les anciens cadres de référence que, pour la première fois, les otages de l'ancien mode de pensée faussement libéral pouvaient opérer une reprise réflexive de leur insertion dans le système défunt, et prendre conscience de l'hétéronomie radicale où l'individualisme les avait jadis paradoxalement condamnés à croupir. Une prise de conscience avait lieu. Les réfugiés, souvent des fractionnaires de très fraîche date, expérimentaient soudain un degré de liberté inconnu d'eux jusque là, une liberté apportée par la non possession des biens superflus et la fraternité chaleureuse de groupes authentiquement solidaires. Descartes était mort à l'instant où Adam Smith avait trébuché sur le cadavre de Hobbes, et à vrai dire, personne ne suivrait l'enterrement du trio.

Rousseau n'était pas encore mort, lui, mais enfin il ne se sentait pas très bien. La modernité bourgeoise avait été une, jusque dans les contestations qu'elle sut internaliser. La théorie du contrat social ne vaut que dans un monde peuplé d'individus prétendument rationnels et relativement indéterminés, elle n'est au

final qu'une tentative pour ré-humaniser la mécanique de Hobbes. Par conséquent, à partir du moment où Hobbes avait disparu de la scène, Rousseau n'avait plus vraiment de raison d'être. La catastrophe monstrueuse qui venait de sanctionner l'absurde projet eurocorporatif l'avait démontré : ce qui unit les hommes, c'est la race, la langue, la coutume – en bref : le substrat anthropologique profond. Le contrat, fut-il social, n'est jamais qu'un pis-aller, et on venait d'en avoir la confirmation éclatante. A l'heure où le libéralisme mourait, on découvrait enfin que le rousseauisme n'avait jamais été qu'une théorie libérale parmi d'autres.

Paradoxalement, Marx s'en sortait mieux. Il respirait encore, et contre toute attente il allait s'en sortir à peu près vivant. D'une manière qui l'eût sans doute profondément surpris, l'Histoire lui avait finalement en partie donné raison. Il était indiscutable que le capitalisme, dans sa phase terminale, avait engendré une aliénation inouïe, presque parfaite. Et il était non moins indiscutable que le système en train de naître sur les ruines du monde bourgeois serait beaucoup plus collectiviste que son prédécesseur défunt. Certes, on ne pouvait pas parler de communisme, et la théorie du socialisme scientifique apparaissait désormais clairement pour ce qu'elle était : une sophistique bouffonne. Mais ce qui émergeait après le passage de l'ouragan, ce qui fleurissait déjà au milieu des ruines, cela ressemblait bel et bien à une forme de communalisme.

D'autres penseurs, de moindre importance, allaient sombrer définitivement dans l'oubli. Bientôt, les traités des économistes monétaristes seraient à peu près aussi lus que les plus obscurs manuscrits de la théologie médiévale. Aux dernières nouvelles, certes, le système économique était en voie de renaissance. L'époque du gasoil comme monnaie unique européenne, l'époque du jerrycan d'essence comme substitut de portefeuille, c'était fini. Mais les échanges étaient désormais entièrement appuyés sur la monnaie métallique. Les billets de banque servaient à allumer les feux de camp, les obligations et les bons du Trésor étaient recyclés pour fabriquer le papier huilé qu'on voyait parfois aux fenêtres des maisons. Encore quelques années, et les écrits monétaristes feraient le même effet que ceux d'Arius : ils auraient l'air de tomber d'une autre planète – un ovni sans le mode d'emploi.

Certains auteurs subsisteraient cependant, parmi les maîtres de l'époque eurocorporative. Mais beaucoup ne devraient leur survie qu'au caractère ludique que prenait leur lecture publique après le Ragnarok. Certains textes multiculturels, lus par un orateur malicieux, offraient désormais un relief remarquable. Entendre rappeler les théories qui avaient cours au début de l'époque corporative sur les beautés du patchwork ethnocommunautaire, quand on connaissait la fin de l'histoire, c'était franchement comique.

Enfin, à condition d'aimer l'humour noir.

*

Pendant que Benaïm poursuivait son chemin vers la maison, Rossi s'arrêta pour saluer Ducast.

Le prof appréciait de plus en plus la compagnie du père Rossi. C'était peut-être la seule personne qui le comprît lorsqu'il parlait des vraies questions. Les autres croyaient comprendre, et sans doute, avec leur cœur, ressentaient-ils le poids de la vérité. Mais intellectuellement, ils ne suivaient pas vraiment. Il y avait quelque chose d'indicible dans le Ragnarok, comme un enseignement si immense qu'on ne pouvait pas le partager – seulement constater qu'on savait, que l'autre savait, ou bien qu'il ne savait pas. C'était un mystère.

Comme Ducast, Rossi n'aimait pas ce que la Fraction était en train de devenir. Il avait rejoint le mouvement, au départ, pour y témoigner de sa foi catholique, et quand Ducast l'avait prévenu, en termes sans équivoque, que le mouvement qu'il rejoignait n'était pas catholique, qu'il ne pouvait pas l'être, cela ne l'avait pas fait changer d'avis. Justement parce que la Fraction n'était pas catholique, il fallait qu'un catholique témoigne du catholicisme à l'intérieur d'elle. D'une certaine manière, c'était une *mission*.

Mais que la Fraction ne fût pas catholique était une chose. Qu'elle devînt partie prenante d'un ordre corporatif refondé, et tout aussi amoral que son prédécesseur, voilà qui était tout à fait différent. Là, il s'agissait de savoir si en témoignant à l'intérieur de la Fraction, le père Rossi ne cautionnait pas une entreprise fondamentalement mauvaise.

Rossi et Ducast avaient souvent parlé, durant le Ragnarok. A leurs âges, de toute manière, ils n'étaient plus bons à grand-chose d'autre. Travailler la terre leur était interdit, ils n'étaient pas physiquement aptes au service armé, et pour soigner les blessés, il fallait soi-même être en bonne santé. Rossi, un peu plus jeune et mieux entretenu que Ducast, avait pendant quelque temps aidé les intendants à la blanchisserie. Puis cette modeste tâche lui avait été retirée : il fallait donner du travail aux réfugiés, cela les aidait à surmonter leur dépression. Il en avait été réduit à visiter les mourants, ce qui ne lui remontait pas le moral.

Les deux vieillards suivirent les événements avec de plus en plus d'inquiétude. A partir du début du mois de mai, l'état-major fractionnaire avait été complètement renouvelé dans la plupart des chapitres. De nouvelles questions se posaient, qui supposaient des compétences assez différentes de celles développées jusque là dans le mouvement. Les hommes de dossier, les experts, les mécaniciens de l'appareil venaient suppléer les hommes d'action. Il n'était pas très difficile de devenir qu'à moyen terme, les hommes d'action se transformeraient à leur tour en apparatchiks, par la force des choses.

Progressivement, au fur et à mesure que l'alliance se renforçait entre les divers mouvements d'autodéfense et l'Etat corporatif en voie de reconstitution, les frontières devinrent de plus en plus floues entre cet Etat et ses alliés. Au point que dans certains cas, les autorités corporatives et les états-majors fractionnaires fusionnèrent tout bonnement. La Fraction était-elle devenue l'Etat corporatif, ou bien l'Etat corporatif avait-il récupéré la Fraction ? – Ducast, pour sa part, estimait que c'était plutôt la seconde hypothèse qui serait vérifiée, à long terme, parce que la structure même du fait étatique imposerait, une fois de plus, les logiques de centralisation, d'hétéronomie et donc d'aliénation – des logiques qui, pensait-il, pouvaient seules faire fonctionner une machine d'Etat, quelle qu'elle fût. Rossi, plus idéaliste, rêvait encore à un compromis historique d'un type nouveau – une machine d'Etat corporative regroupant des entités identitairement cohérentes, coordonnées bien sûr, mais aussi relativement autonomes.

Ducast se demandait de plus en plus ce que deviendrait cette nouvelle Europe, dont la capitale se trouvait à Moscou. Le prof redoutait que la nouvelle mécanique centralisatrice ne s'avère, à long terme, encore plus dangereuse que l'ancienne. Certes, le nihilisme marchand qui avait prévalu sous l'ancien Etat eurocorpo avait été particulièrement inconscient. Mais à tout prendre, il avait au moins un avantage : justement parce qu'il était d'une inconscience remarquable, il était bourré d'incohérences qui, tôt ou tard, devaient entraîner sa perte. On risquait de ne pas avoir la même chance avec le nihilisme latent de la nouvelle machine d'Etat corporative. Il y avait, derrière l'idéologie en cours de formation, tout un univers obscur, lourd de menaces. Ducast redoutait l'émergence d'un nihilisme purement technicien, émancipé de la forme marchande – un nihilisme prométhéen, appuyé sur le fantasme malsain d'une utopie biologique et raciale. Le glissement était déjà perceptible, d'ailleurs, de la logique initiale des mouvements jadis dissidents à une nouvelle logique, dans laquelle la défense des identités ne servait plus à dénoncer le nihilisme marchand, mais à embrigader la population dans des structures paramilitaires de moins en moins utiles, au fur et à mesure que les bandes de pillards étaient exterminées.

Pendant que Ducast réfléchissait à tout ceci, ruminant pour la centième fois des pensées peu réjouissantes sur le monde qui s'annonçait, Rossi examinait l'échiquier. Le curé n'était pas un joueur très redoutable, parce qu'il faisait facilement des erreurs d'inattention. Mais il avait des fulgurances surprenantes, et Ducast comptait sur lui pour lui indiquer le coup qui déstabiliserait Rosso.

Observant le prêtre au visage buriné par le soleil d'altitude, Ducast ressentit soudain un grand mouvement de tendresse pour ce vieux machin, cette antiquité démodée – bref cet autre lui-même. Aussi curieux que cela puisse paraître, quand il observait Rossi, Ducast pensait de plus en plus à cet inconnu qui lui avait enseigné l'Inde, soixante ans plus tôt, à Bénarès.

*

A l'époque, Jean-Baptiste Ducast était vaguement étudiant en histoire, vaguement clochard, et comme beaucoup de gamins de son temps, il avait suivi le mythique chemin de Katmandou. C'était le temps des chevelus en chemise à fleur et jean crasseux, c'était le milieu des années 70, quand la vague hippy achevait de mourir dans un tout petit clapotis, bien révélateur de son caractère surfait.

Ducast avait découvert l'Inde avec les yeux naïfs d'un jeune occidental d'à peine vingt ans, et le choc avait été terrible. Il se souvenait surtout du spectacle de la charrette qui emmenait les morts, dans les rues des grandes villes. Pour un jeune Français des années 70, il y avait là quelque chose d'incompréhensible : un monde où la mort fait partie de la vie.

Parti pour l'Inde parce qu'on lui avait dit qu'il y trouverait de l'herbe et de l'exotisme, le jeune Ducast avait découvert un univers au-delà du sien, au-delà même de l'étrangeté la plus radicale. Certains, parmi les occidentaux confrontés au phénomène, craquaient. Quelques-uns se suicidaient. Ducast, lui, avait été fasciné. Sa vocation de théologien datait de cette rencontre, de cet instant décisif dans sa vie où, devant une charrette pleine d'Indiens morts, il avait compris cette vérité indicible qui l'avait libéré des illusions et des mensonges, à tout jamais : « Homme, » lui avait dit l'Inde, « tu vas mourir. »

On lui avait dit que s'il voulait percer à jour le mystère de l'âme indienne, il fallait qu'il aille à Bénarès. Il y alla.

Bénarès, c'était l'agitation frénétique des villes indiennes, bien sûr, mais c'était aussi autre chose. Sur les trottoirs, des hommes priaient, en pleine rue, sans que les passants y prêtassent la moindre attention. Ceux qui vavaient à leurs occupations et ceux qui priaient ne vivaient pas dans le même espace temps. Ils se croisaient, mais ne semblaient pas se voir, comme si chaque groupe était enfermé dans une bulle hermétique à l'autre groupe.

A peine arrivé, Ducast s'était enfoncé dans la ville vers le Gange. Les rues pouaient une odeur désagréable de friture. Ici ou là, des frises sur les murs, des lingams dressés en couleurs vives. Partout des mendiants, la lumière du jour naissant entre les toits, éblouissante.

Au coin d'un mur, soudain, il avait découvert le Gange, que Bénarès domine telle une forteresse nichée sur un promontoire. Des milliers de pèlerins se pressaient sur les cent escaliers qui descendent vers l'eau et qui se perdaient, ce matin-là, à travers les irrégularités de la pente, dans la lumière brumeuse, derrière les fumées lointaines des bûchers.

Il était descendu vers le fleuve, au milieu des pèlerins vêtus des saris aux couleurs vives. On entendait quelques feulements cuivrés : c'était une fanfare qui accompagnait un mort jusqu'au fleuve. Il avait regardé le corps descendre, enroulé dans un tissu chatoyant, porté par quatre hommes. La famille du mort suivait la fanfare, silencieuse et presque indifférente. Devant le corps marchaient des officiants. La foule s'écartait devant eux. On entendait la récitation obsédante d'un mantra que le jeune Français ne comprit pas.

Quand la procession atteignit le fleuve, le cœur du Ducast commença à battre plus vite. Aucun occidental ne peut voir une cérémonie funéraire indienne sans tressaillir. Il y a là quelque chose qui dépasse l'entendement, pour qui n'est pas né indien. Cela paraît trop simple pour être vrai.

Le cadavre fut plongé dans le fleuve par deux hommes, sans doute des parents, à quelques brasses de baigneurs indifférents. Les deux hommes agissaient mécaniquement. On aurait dit qu'ils accomplissaient une corvée. Le cadavre flotta un instant, puis il s'enfonça. Ensuite, on le retira du fleuve et on le remonta jusqu'au bûcher, au-dessus du fleuve.

Ducast vit la chair disparaître dans les flammes. L'odeur de barbecue était difficilement supportable.

Un vieux bonhomme s'approcha de Ducast et lui demanda ce qu'il faisait là. Dans un Anglais approximatif, le jeune homme répondit qu'il essayait de comprendre. Le vieil homme expliqua que les hommes qui s'agitaient autour des bûchers étaient membres d'une caste inférieure, et qu'il ne fallait donc pas s'inquiéter de l'impureté qui les recouvrait. Ducast regarda son interlocuteur avec une telle expression de stupeur que l'autre comprit qu'il avait affaire à un ignorant égaré en Inde – un de ces jeunes occidentaux idéalistes, une riche qui venait chercher sa part de vérité chez les pauvres, un Bouddha au sortir du palais.

Ils discutèrent quelques minutes. Plus le vieil homme parlait, et plus Ducast manifestait son incompréhension. Finalement, l'Indien se tut et, montrant le Gange à Ducast, il dit : « Tu veux comprendre l'Inde ? Alors va dans l'eau ! »

Le bonhomme commença à descendre les marches vers le fleuve. Ducast resta frappé de stupeur. Le vieil homme lui fit signe de le suivre. Comme un somnambule, Ducast descendit une marche, puis une autre. Il se retourna vers un bûcher, sur lequel un corps achevait de se désagréger. Le vieil homme répéta, dans son dos : « Viens. »

Ducast descendit les marches en état second, mais il les descendit. Arrivé au fleuve, il eut un mouvement de recul. L'eau était sale. Il vit passer une nappe de résidus à la nature incertaine. Des gens se baignaient, au milieu de ces détritiques, dans l'eau où l'on avait plongé les morts l'instant d'avant.

Le vieil homme entra dans le Gange.

Il dit : « Viens avec moi. » Ducast répondit, d'une voix incrédule : « Là-dedans ? » Le vieux haussa les épaules. « Pense à la saleté à l'intérieur de toi. Est-ce qu'elle est moins repoussante que cette eau ? »

Ducast ne trouva rien à répondre, et il entra dans l'eau. Le Gange était tiède. L'eau sentait une odeur fade.

Ducast vit son genou disparaître, quelques centimètres sous l'eau. Puis ce fut le tour de la cuisse, puis celui de ses hanches. Il avait de l'eau jusqu'au cœur quand il rejoignit le vieux.

Ducast se dit qu'il allait attraper la diphtérie, ou Dieu seul savait quoi.

Puis il regarda autour de lui. Vu du lit du fleuve, le spectacle des bûchers, sur les rives, prenait un caractère majestueux. A la surface de l'eau, la lumière jouait différemment à travers les volutes de fumées. Au loin, on discernait une petite foule s'agitant au pied d'un escalier, juste sous un écriteau. C'était un mouiroir, mais Ducast ne ressentit aucune émotion. La mort lui paraissait soudain moins laide.

Une petite barquette de feuilles passa sous le nez du jeune homme. Il y avait une chandelle allumée dessus. Reliquat d'un vœu formulé au lever du soleil, sans doute.

Soudain, Ducast réalisa avec stupeur que ça allait bien, vraiment bien.

Il n'avait pas peur.

Plus du tout.

Il regarda autour de lui attentivement. Il écouta le bruit que faisait la foule sur les rives.

La vérité lui apparut, douce et chaude. Des eaux du Gange montait un chant d'amour comme il n'en avait jamais entendu. Tout autour de lui, il n'y avait que cela : de l'amour. Un amour infini, d'une beauté presque insupportable.

Ducast plongea dans le Gange. Les yeux fermés, la bouche close, il plongea. Il ne pensa à rien. Il vécut l'instant, pour la première et la dernière fois de sa vie. Le fleuve coulait autour de lui, il le sentait à peine. Il ne respirait plus, donc l'eau n'avait plus d'odeur. Il ne goûtait pas, donc elle n'avait pas de goût. Il resta là, sous les eaux du Gange, pendant quelques secondes – et chaque seconde fut en elle-même comme une éternité.

Quand il émergea, le soleil l'éblouit. L'astre se reflétait dans l'eau, partout autour du jeune homme émerveillé.

Tout était exactement comme l'instant d'avant.

Tout, sauf Ducast lui-même.

Il sentit qu'il était empli d'une attente qui ne le quitterait plus, plus jamais, dût-il vivre mille ans. Il sut qu'il attendrait, jusqu'à la fin, le moment de plonger à nouveau dans les eaux du Gange. Et il sentit, soudain, l'esprit de l'Inde vivant en lui, comme un deuxième cœur qui battait à côté du sien.

Il y avait à présent plus d'un demi-siècle que Jean-Baptiste Ducast avait plongé dans le Gange, mais pour lui, c'était hier. Il se souvenait de chaque seconde à Bénarès. Comme s'il en était revenu la veille.

Cette impression formidable d'entendre battre un deuxième cœur à côté du sien, voilà ce que Rossi, justement, lui avait donné – cinquante ans après Bénarès, cinquante ans après ce vieil Hindou dont Ducast ignorait jusqu'au nom.

*

Le père Rossi avait offert à Ducast un troisième cœur.

Cela s'était fait lentement, au fur et à mesure que les deux vieillards se parlaient, au rythme où leurs esprits s'ouvraient l'un à l'autre. Ducast percevait Rossi presque comme un ethnologue aurait pu s'approcher de l'homme-médecine d'une population primitive. Le professeur de théologie avait si longtemps vécu au contact des religions orientales que lui, lui qui était né français, se trouvait désormais parfaitement étranger à la catholicité. A la limite, Jean-Baptiste Ducast, sur la fin de sa vie, était en Europe aussi déplacé qu'il l'avait été, six décennies plus tôt, en Inde.

Le moment décisif avait été un soir de fin avril, alors que les horreurs du Ragnarok faisaient trembler jusqu'aux plus braves. Rossi était venu passer la soirée chez Ducast. Il avait toute la journée aidé à soigner les blessés qu'on ramenait de Grenoble, où l'on se battait rue par rue, maison par maison, contre les troupes du Extra Power, ivres de meurtres, de viols et de pillage. En visitant les réfugiés, le vieux curé avait vu des choses qui dépassaient l'entendement – comme ce petit garçon de quatre ans, à l'anus déchiré au point qu'on avait dû le recoudre, et qui pleurait tout le temps, sans dire un mot.

Rossi avoua à Ducast qu'il redoutait, si la situation perdurait, de perdre la raison. Le prof décida de changer les idées au curé, et il lui parla de l'Inde. C'est alors que Rossi, ivre de fatigue et sans doute profondément traumatisé par ce qu'il avait vu pendant la journée, avoua à Ducast une chose qu'il n'avait jamais dite à personne : l'origine de sa vocation – cette journée de 1983 où un gamin, qui deviendrait un jour le père Rossi, s'était endormi à l'église, et avait rêvé de la Sainte Vierge.

Ducast lui demanda de raconter son rêve, et Rossi, en termes maladroits mais évocateurs, raconta enfin le secret qu'il avait gardé pour lui toute sa vie, per-

suadé que s'il parlait, on le traiterait d'affabulateur. La Vierge, dit-il, ne lui avait rien dit de précis. Elle l'avait juste regardé, et soudain, il avait eu la certitude qu'elle l'appelait, qu'elle avait besoin de lui. Il sut, sans comprendre pourquoi, qu'un danger la menaçait, et qu'il fallait qu'il la protège, qu'elle comptait sur lui pour cela. C'était pour cette raison qu'il était entré au séminaire : parce que la Vierge, un jour de 1983, lui avait fait comprendre qu'elle était en danger.

Ducast, en écoutant le vieux prêtre, eut l'illusion de revenir en Inde, et d'avoir vingt ans à nouveau. Soudain, l'âme de la France, de cette vieille nation catholique, restée pour lui jusque là mystérieuse, lui apparut dans sa nudité – exposée parfaitement, abandonnée tout à fait, comme un très beau cadavre qu'on montre, avant l'enterrement, pour le dernier adieu de ceux qui l'ont aimé.

Ducast trouva que la France faisait une très belle morte.

Il ressentit exactement ce qu'il avait jadis ressenti sur les rives du Gange – c'était un instant où la mort est belle. C'était une *révélation*.

*

Le père Rossi, devant l'échiquier, suggéra une manœuvre peu orthodoxe, mais qui avait de bonnes chances de prendre Rosso par surprise. Ducast le remercia, puis le curé s'éloigna. Il avait à faire.

Le prof resta dans le jardin jusqu'à la nuit tombée. Il attendait Hervé Blondin, le représentant du groupe Vercors Nord. Ensemble, ils avaient une escapade nocturne en perspective.

Comme la plupart des membres du réseau Isère, Blondin était un « bleu » – un adversaire de l'alliance entre la Fraction et le nouveau pouvoir corporatif. Il avait très mal pris l'annonce d'une rencontre au sommet, dans l'enclave du Vercors, au camp du Haut Plateau, entre l'état-major de la Fraction française et un représentant du conseil suprême de l'Union Eurocorpo Ouest – à savoir Herr Weinberger en personne. Comme la plupart de ses amis de réseau, il avait fait savoir au chapitre ce qu'il pensait de cette rencontre. On lui avait répondu, en substance, qu'il devait se mêler de ses affaires, qu'il y avait des raisons, et qu'il n'avait pas besoin d'en savoir plus. Le Vercors était l'une des enclaves fractionnaires les plus sûres, on avait décidé que pour des raisons de sécurité, c'était là qu'on se réunirait, point final.

Depuis, Blondin rongait son frein. Le Ragnarok lui avait valu la perte de sa femme – non fractionnaire, elle était en instance de divorce au moment des événements. Elle était retournée chez sa mère en Chartreuse, et c'est là qu'elle avait trouvé la mort, victime d'une bande de pillards venus de Sassenage Extra-

zone. Le Ragnarok lui avait aussi valu la perte de son père, tué en défendant la maison familiale dans la vallée de l'Isère. Et à présent, il commençait à se douter que le Ragnarok allait aussi lui valoir la perte de la Fraction, appelée à se fondre dans l'Etat corporatif reconstitué.

Cependant, que Blondin appréciât ou pas les choix politiques du chapitre fractionnaire français, il restait fidèle au serment d'obéissance. Quand on lui apprit qu'il devrait faire véhiculer le vieux Jean-Baptiste Ducast jusqu'au camp du Haut Plateau, pour que celui-ci participe à la rencontre Fraction – Eurocorpo, il décida de s'en occuper personnellement. Pour être sûr que le prof serait bien traité.

A onze heures, Ducast fit signe à Blondin qu'il fallait partir sans délai. La route serait longue, il fallait se hâter. Ils descendirent vers le solocar garé devant la retraite. Ducast grimaça en marchant. Ses pieds lui faisaient mal, de plus en plus. Ils étaient si vieux, ses pieds, que son pauvre corps amaigri était encore trop lourd pour eux.

Les deux hommes se mirent en route. Blondin avait décidé de faire le trajet dans un solocar modifié pour accueillir un passager. Ducast s'assit comme son chauffeur le lui demandait, le dos à la route. Le solocar démarra, avec cette sonorité un peu pétaradante qui caractérisait les véhicules modifiés pour rouler au biocarburant artisanal, et le duo prit la route du sud, direction le Haut Plateau.

Il fallut une heure pour atteindre la piste de terre qui conduisait au camp. Dans la nuit, Blondin roulait très lentement. Il fallait se méfier sur les routes, ce printemps-là. Certes, l'enclave du Vercors était sécurisée. Mais il y avait tant de gens qui étaient tombés en panne d'essence, sur toutes les routes du pays, qu'on risquait toujours d'être surpris par une épave mal garée, au détour d'un virage.

Le moteur du solocar se tut sur la place centrale du camp paramilitaire, après que Blondin eut montré son ordre de mission à quatre reprises.

Il y avait des gardes fractionnaires un peu partout. Aucun d'entre eux ne reconnut Jean-Baptiste Ducast – une autre Fraction était en train de naître, et la plupart des jeunes engagés ignoraient tout des fondateurs du mouvement.

Blondin s'installa aussi confortablement que possible pour attendre le retour de Ducast, tandis que celui-ci partait vers la tente de commandement. Le représentant du Vercors Nord s'absorba dans la contemplation de la voûte céleste. Depuis trois jours, les derniers satellites publicitaires avaient été désactivés. On pouvait compter les étoiles, elles étaient revenues à leur place, au ciel. Pour un homme de la génération de Blondin, c'était une nouveauté.

Quand il avait appris que Weinberger lui-même allait faire à la Fraction l'honneur d'une visite à l'enclave du Vercors, Ducast avait demandé à le rencontrer. Le président du conseil eurocorpo avait accepté parce qu'il savait que le vieux prof, bien que dépourvu de tout poste officiel dans l'organigramme fractionnaire, conservait une certaine influence, du moins sur le chapitre français.

Quand Ducast pénétra sous la tente, Weinberger et le nouveau représentant de la Fraction française, Philippe Boussard, discutaient des stocks d'or de l'eurobanque. La Fraction, bien informée grâce une taupe recrutée au sommet de la hiérarchie de l'eurobanque, avait mis la main, pendant les premières semaines du Ragnarok, sur plusieurs dépôts d'or. A présent, les nouvelles autorités corporatives cherchaient à recouvrer ces stocks. Les divers chapitres fractionnaires acceptaient de plus ou moins bon gré de restituer l'or, mais seulement en échange de concessions politiques significatives.

Ducast dressa l'oreille. Weinberger insistait sur le fait qu'il était impossible que la Fraction conserve ses propres forces militaires. Le représentant de la Fraction française rétorqua qu'il était impossible que la Fraction renonce à cette revendication. Plusieurs personnes intervinrent, d'un côté et de l'autre de la table. Un grand type joufflu, qui parlait Anglais avec un accent russe à couper au couteau, expliqua que l'europrovince d'Ukraine avait accepté de renoncer à ses forces d'autodéfense. L'intendant de la Fraction française répondit que l'Ukraine n'avait rien accepté du tout, c'était les autorités eurocorporatives basées à Moscou qui lui avaient donné le choix entre la soumission et la guerre. Le Russe haussa les épaules, comme pour dire : « et après ? » Son vis-à-vis lui rappela que la Fraction avait mis la main sur des armes de destruction massive, ce qui faisait une grosse différence. Le Russe répondit que les Ukrainiens aussi avaient de telles armes. Le fractionnaire lui fit remarquer qu'ils ne les avaient pas utilisées, mais que d'autres pouvaient voir les choses différemment. Un ange passa. Weinberger remercia Boussard de ne pas porter cet échange au compte-rendu.

La discussion s'enlisa ensuite pendant une bonne heure, chacun des deux camps tenant à afficher sa détermination. Enfin, au bout d'une heure, Weinberger proposa un compromis : la Fraction conserverait ses propres troupes, mais elles seraient placées sous le commandement de l'état-major de la FITEC reconstituée. Boussard fit observer que c'était la situation des forces ethnomusuls de l'enclave de Marseille. Or, dit-il, les ethnomusuls n'avaient rien à offrir en échange de leur intégration dans la FITEC. La Fraction française, elle, détenait plusieurs tonnes d'or. Il demanda que l'état-major de la FITEC reconstituée comprenne un certain nombre de cadres issus des rangs de la Fraction. La discussion reprit sur la question du poids que devait avoir les fractionnaires au

sein de la hiérarchie militaire eurocorpo. Cela tournait à la négociation de marchands de tapis.

Au bout d'une autre heure de discussion, les deux camps parvinrent à un accord sur la composition du futur état-major de la FITEC. On aborda ensuite la question des émissions monétaires. Plusieurs enclaves fractionnaires ou ethnos venaient d'émettre un papier monnaie gagé sur le carburant, le grain ou l'or. A nouveau, la discussion tourna à l'épreuve de force. Les fractionnaires et les corporatifs tombèrent assez vite d'accord pour réserver l'émission monétaire à une banque d'Etat dont les fractionnaires possèderaient des parts proportionnelles à leur apport en métal jaune, mais les observateurs des diverses enclaves ethnomusuls, afros, asios et euros montèrent immédiatement au créneau, dans un bel ensemble, pour exiger leur part du gâteau. On convint assez vite que la question était trop technique pour être réglée en séance. Les Asios de l'enclave Paris-Banlieue Sud prévinrent qu'ils continueraient, dans l'intervalle, à émettre une monnaie gagée sur le Yuan-yen, la monnaie de référence de la Sinosphère, elle-même gagée sur l'or. Ducast remarqua avec amusement que Weinberger, à ce moment des débats, se massait les tempes du bout des doigts, comme un homme épuisé nerveusement et qui cherche à se détendre.

« Bien fait ! », murmura le vieux prof. Il trouvait très drôle le spectacle désopilant offert par cet apprenti sorcier au bord de la crise de nerf.

Puis il se désintéressa de la discussion. Tout cela faisait une assez honorable reconstitution du foutoir survenu au neuvième siècle de l'ère chrétienne, à la fin de l'Empire carolingien, le tout translaté à l'ère technologique. Un historien aurait peut-être pu se passionner pour cette nouvelle version du processus de féodalisation, mais cela n'intéressait pas Ducast. De toute façon, on voyait déjà où l'affaire allait conduire : une longue période d'anarchie tempérée de dictature, avec probablement, de temps en temps, une réplique sismique du Ragnarok – jusqu'à ce que des zones ethniquement homogènes aient été redessinées sur la carte, en traits de sang.

L'Histoire s'était formidablement accélérée en un millénaire, donc on résorberait l'effondrement de l'ordre corporatif bien plus vite que l'on avait, jadis, surmonté l'éparpillement féodal après l'explosion de l'ordre carolingien. Il fallait compter en années, à la rigueur en décennies, mais certainement pas en siècles. Et puis après ? Un nouvel ordre jaillirait du chaos, mené par une nouvelle élite aussi arrogante, inintéressante et aveugle que ses prédécesseurs. Pendant quelque temps, cet ordre connaîtrait une vive expansion, puis l'élite deviendrait folle, ivre de ses propres succès. De nouveaux apprentis sorciers viendraient, qui causeraient un nouveau Kali Yuga. Et puis un nouveau Ragnarok surviendrait, et voilà, tout recommencerait, encore et encore.

Rien de tout cela n'intéressait Ducast. Il était venu pour parler à Weinberger de tout à fait autre chose.

Quelque chose de beaucoup plus important.

*

Vers trois heures du matin, la réunion s'acheva. Ducast s'était à moitié endormi sur sa chaise. Quand l'assistant de Kurt Weinberger vint le secouer, il sursauta.

« Le président va vous recevoir, » dit l'assistant.

Ducast hocha la tête, grommela quelques paroles indistinctes et suivit jusqu'à la tente FITEC où Weinberger avait pris ses quartiers, pour quelques heures de sommeil bien nécessaires.

Ducast commença par se présenter à Weinberger. Celui-ci l'interrompit : « Je sais qui vous êtes, monsieur Ducast. Nous avons un dossier sur vous, un dossier très complet. Vous avez demandé à me parler, j'ai peu de temps. Merci d'aller au fait. »

Ducast se passa la langue sur les lèvres. Soudain, il cherchait ses mots. C'était la première fois qu'il se trouvait si près d'un homme comme Weinberger. Il n'avait jamais côtoyé la vraie puissance, par le passé.

« Je suis venu vous parler des armes virologiques que nous avons volées, il y a deux mois, » finit-il par dire.

« Na und ? », demanda Weinberger, revenant soudain à sa langue natale.

Ducast parlait Allemand. Weinberger le savait.

Ducast décida de poursuivre en Français. Pour le plaisir.

« C'est moi qui ai convaincu Yann Rosso de lancer cette opération, » dit-il.

Weinberger haussa les sourcils imperceptiblement.

« Vous ? Je croyais que votre rôle, dans la Fraction, était référent, quelque chose comme juge, enseignant et philosophe. »

Ducast avala sa salive. Ce qu'il avait à dire maintenant à Weinberger était crucial. D'une certaine manière, c'était la conclusion de sa vie qui allait se jouer maintenant, en bien ou en mal. Selon la réponse qu'il obtiendrait, il saurait s'il avait fait ce qu'il fallait.

« Normalement, » reprit-il, « je n'avais pas à me mêler de la conduite des opérations. Mais comme ancien référent, je pouvais aussi jouer parfois un rôle de conseiller. C'est ce que j'ai fait. J'ai dit à Rosso : 'allez-y, faites ce que le Extra Power n'a pas osé faire.' »

Weinberger observa Ducast avec attention.

« Pourquoi me dîtes-vous ça ? »

« Parce que je veux que vous connaissiez mes raisons, monsieur le président. »

Weinberger haussa les épaules.

« Elles me paraissent assez évidentes, non ? Vous avez décidé de prendre un risque insensé, pour vous-mêmes et pour l'Europe entière, parce que vous êtes des séditeux. Vous voulez le pouvoir. »

Il réfléchit quelques secondes, puis il ajouta, sur le ton de la confiance.

« Enfin, je suppose que, puisque vous avez réussi, nous dirons que vous êtes désormais une partie du pouvoir légitime. »

Ducast se mordit la lèvre. Il regarda Weinberger avec insistance, cherchant à capter le regard du président. Quand celui-ci releva les yeux vers le vieil homme, il y eut un silence, puis Ducast dit : « Non, monsieur le président. Ce n'est pas la raison pour laquelle j'ai conseillé à Yann Rosso de faire ce qu'il a fait. »

« Ce n'est pas pour le pouvoir ? », demanda Weinberger. « Mais alors pourquoi ? C'était terriblement risqué. Si nous avions su avec certitude où se trouvaient les armes, vous savez, nous aurions très bien pu décider de faire pour de bon ce que les Américains ont fait semblant de faire, là-bas, au Maryland. Boum ! Problème réglé. »

Ducast hocha la tête. Il comprenait le point de vue de Weinberger, et il voulait que Weinberger le sût. La question n'était pas là.

« J'ai dit à Yann Rosso de lancer cette opération parce que nous avons un message à vous faire passer, monsieur le président. »

Le président du conseil eurocorporatif était jusque là resté debout, face à Ducast. Il prit une grande aspiration, retint son souffle quelques instants, puis il expira bruyamment. Après quoi, il s'assit sur le lit de camp.

Ducast resta debout face à Weinberger. A présent, il le regardait de haut en bas. Sous cet angle, le président paraissait plus vieux – ou plutôt : il paraissait son âge, presque celui de Ducast.

« Quel message ? », fit Weinberger, sans se départir de l'air de moquerie qu'il affectait depuis le début de l'entretien.

Ducast recula d'un pas, pour mieux voir le visage de son interlocuteur.

« Monsieur le président, » dit-il, « vous avez dit une fois à Yann Rosso que nous n'étions que des cancrelats, et que vous nous écraseriez quand vous le décideriez. »

« J'avais tort, » répondit Weinberger, toujours souriant, d'une voix sourde. « Vous n'êtes pas des cancrelats ordinaires. Vous êtes des cancrelats venimeux. Le produit d'une mutation, que nous avons déclenchée par inadvertance. »

« Non, nous ne sommes rien de tout cela » dit Ducast. « Nous sommes des hommes, monsieur le président. Vous savez ce que cela implique ? »

Weinberger leva les yeux vers Ducast.

« Dîtes-le moi et qu'on en finisse, » fit-il, plus arrogant que jamais.

Le prof reprit, d'une voix posée : « Cela implique que nous ne vous appartenons pas. La plupart des gens que vous dirigez sont effectivement des cancrelats, monsieur le président. Ils ont un cerveau très supérieur à celui des cancrelats, bien sûr, mais au fond, ils utilisent leur cervelle comme des cancrelats peuvent utiliser la leur. L'essence de ces gens-là n'est pas différente de celle des cancrelats. Ils veulent ce que veulent les cancrelats : ils veulent jouir, copuler, se glorifier dans le monde. »

Weinberger hocha la tête, visiblement perplexe.

« Et ce n'est pas ce que vous, vous voulez ? »

« Non, monsieur le président, » répondit Ducast avec fermeté. « Il existe une catégorie de personnes qui n'appartiennent pas à votre monde. Il existe une catégorie de personnes, peu nombreuses, je vous rassure, qui ne veulent rien de ce que vous pouvez leur donner. Ceux-là m'appartiennent. Vous êtes le seigneur de ce monde, monsieur Weinberger. Vous êtes le seigneur des cancrelats, je vous l'accorde. Mais vous n'êtes pas le prince de ceux qui m'appartiennent. »

Weinberger soupira.

« Monsieur Ducast, je ne crois pas à l'autre monde. »

Le prof haussa les épaules.

« On ne vous demande pas d'y croire, on vous demande de nous laisser en paix. Pour ceux-là, pour les hommes qui ne vous appartiennent pas, ménagez une brèche dans vos murs, monsieur Weinberger. Voilà le message : n'enfermez pas ces hommes-là dans la prison où vous entretenez les cancrelats. Vous pouvez continuer à souler la masse des abrutis de télévision débile, de publicités agressives, de toutes ces choses. Vous pouvez aussi réhabiliter les bonnes vieilles méthodes de votre Prusse natale, peu m'importe. Je me fiche de ce que vous inventerez demain pour rétablir l'oppression d'hier. Tout cela est du niveau de vos ouailles. »

Weinberger écoutait maintenant Ducast avec un intérêt visible, qu'il dissimulait mal derrière son éternel air de supériorité.

Le prof reprit : « Mais certains vont refuser le pacte que vous leur proposez. Certains, quand vous leur proposerez la facilité en échange de la soumission,

vous répondront : ‘non’. Mon message, monsieur Weinberger, c’est : ‘ceux-là, laissez-les aller’. Laissez ouverte la brèche par laquelle ils s’enfuiront. Laissez-la ouverte, et je vous promets que nous vous ficherons la paix. Nous ne vous volerons plus votre saloperie d’or, si seulement vous nous fidez la paix. »

« Et sinon ? », demanda le président, sur un ton très sérieux.

« Sinon, » répondit Ducast, « vous devez savoir que nous n’avons peur de rien. Nous n’avons même pas peur de la mort, monsieur le président. Elle est votre juge et votre ennemie, mais elle est notre refuge, elle est notre amie. Le néant ne nous effraie pas : nous y emmenons l’être qui nous peuple. Voyez : nous avons pris le risque de tout anéantir, rien que pour vous faire passer ce message. »

Weinberger répéta, d’une voix blanche : « Vous êtes prêts à tout anéantir. »

« Exactement. Tout, » répondit Ducast.

Le président et le professeur échangèrent un regard. Ce fut tellement fugitif que personne n’aurait pu le voir, si quelqu’un avait été témoin de la scène, mais le temps de ce regard, deux esprits se rencontrèrent, pour la première et la dernière fois.

Dans les yeux de Weinberger, entre deux battements de paupières, entre deux instants de morgue, il y avait eu un éclair de peur.

Et dans les yeux de Ducast, aussitôt, il y eut une lueur de triomphe.

*

Blondin ramena le prof en solocar. C’était l’aube quand ils arrivèrent chez Cardan, et le prof frissonnait. Il fait froid à l’aube, en altitude, même à la fin du printemps.

Ducast s’offrit un petit-déjeuner aussi solide que le rationnement le permettait – du pain, du jambon, du fromage, et un grand bol de lait chaud, un vrai repas de fête en temps de Ragnarok. Il avait un peu honte nourrir sa vieille carcasse bientôt inutile, alors que tant de malheureux crevaient de faim dans le pays, mais il fallait qu’il tienne debout : il avait une dernière tâche à accomplir.

Vers huit heures, il vit Cardan sortir. Elle allait fleurir les tombes. Il la suivit. Elle passa de tombe en tombe, changeant l’eau ici, remplaçant un bouquet par un autre là. Elle s’arrêta plus longtemps devant les tombes de Berg et Saïdi. Ducast la vit prendre soin des fleurs et nettoyer les dalles avec des gestes lents, presque craintifs. Puis elle s’éloigna.

Il s'approcha des tombes de ses amis. Stéphanie Berg, morte comme un homme après avoir vécu comme un homme. Karim Saïdi, l'homme qui avait dû attendre le Ragnarok pour retrouver son identité – enfin. Au-dessus de leurs noms, le « Thau » des morts au combat.

Ducast resta quelques instants devant les tombes, sans mot dire. Il avait un peu froid. Il frissonna. Il était vieux, il était fatigué, il n'avait pas dormi de la nuit.

Mais il lui restait une chose à faire.

Après, il pourrait se reposer.

Il murmura, en s'adressant aux deux morts qui gisaient là, à ses pieds : « Je suis venu vous dire que vous avez gagné. »

CHAPITRE XVII

LA VIE MALGRE TOUT

A la mi-juin, lorsqu'elle apprit que Jean-Baptiste Ducast était mourant, Hélène Pelletier décida de lui rendre visite. Elle n'avait jamais vu physiquement le mystérieux « monsieur Blanc » avec lequel elle avait correspondu pendant des années. Elle voulait le rencontrer, avant qu'il ne soit trop tard. Elle avait des questions à lui poser. Des questions vitales.

Elle sollicita de son chef de groupe un ordre de mission pour l'enclave du Vercors. Il n'avait aucune raison de l'envoyer là-bas, mais il lui obtint une place dans un hélico pour l'enclave de l'Ardèche, où un centre de sauvegarde technologique venait d'être installé. Le centre en question pourrait utiliser les services de Pelletier, cela tombait bien.

Et puis, de Privas, elle pourrait se rendre facilement dans le Vercors, il y avait des convois réguliers entre les deux enclaves.

Elle partit le 17 juin au soir. Alors que son hélico prenait de l'altitude, elle jeta un coup d'œil à la colline de la Défense, immense tâche grise de béton concassé. Fascinée, elle contempla ce désert calciné, parcouru de tranchées, constellé de trous d'obus, bruni ici ou là par l'explosion d'une bombe à effet de souffle. On aurait dit un champ de bataille de la Première Guerre Mondiale, aux portes de Paris.

Pelletier avait rejoint l'enclave fractionnaire de Paris-conurbation Ouest au début du Ragnarok, en février. Elle ne se trouvait donc pas dans l'hyperzone sécurisée de La Défense quand les hordes venues des extrazones toutes proches avaient déferlé, début avril, submergeant les défenses de la PC. Depuis les Hauts de Seine, elle avait juste pu contempler l'immense brasier, au loin.

La bataille de la Défense fut l'affrontement le plus violent du Ragnarok sur Paris-Banlieue. La FITEC donna l'assaut avec l'appui des bombardiers tactiques et des hélicoptères de combat, écrasant les troupes hétéroclites mais courageu-

ses du Extra Power sous un véritable déluge de bombes – y compris des mininukes « propres », utilisées pour détruire les gigantesques parkings souterrains, que les fanatiques néomusulmans avaient transformés en blockhaus imprenables.

Quand les affrontements cessèrent, début mai, la Défense avait été parfaitement rasée. Aucun bâtiment ne dépassait plus les dix mètres de haut. Au dessus de troisième étage, tout avait été détruit. La grande arche avait disparu entièrement, on ne pouvait même plus retrouver sa trace. Par endroit, le sol s'était enfoncé de plusieurs mètres, effondré sur les parkings souterrains, raboté par les bombes et les obus.

Ce fut une bataille impitoyable et absurde. Personne ne comprit l'insistance des extrazonards, leur volonté farouche de s'approprier la Défense. Le Verdun du Ragnarok fut très largement un affrontement symbolique pour un lieu symbolique. Il n'y avait pas grand-chose à conquérir, sur la colline de la Défense. Les hyperzonards qui habitaient là avaient pratiquement tous fui au début du Ragnarok, emportant généralement avec eux le vrais objets de valeur. Si le Extra Power voulut à tout prix conquérir la Défense, ce fut tout simplement parce que ce quartier-là symbolisait tout ce que les extrazonards haïssaient le plus. Prendre la Défense, pour le Extra Power, c'était comme renverser le drapeau de l'ennemi.

Sur la colline de la Défense s'étaient affrontées deux forces, FITEC et Extra Power, l'une et l'autre résolues à tout détruire, plutôt que de céder le terrain à l'adversaire. Sur la colline de la Défense, ces deux forces avaient entièrement anéanti l'ancienne hyperzone la plus sécurisée d'Europe.

Quoi de plus symbolique que cet affrontement à mort au milieu des ruines ? Quoi de plus symbolique que ces bombardiers aux couleurs de la FITEC détruisant l'hyperzone qu'ils étaient théoriquement chargés de défendre ? La Défense en ruines, au lendemain de la bataille, était le symbole le plus parlant qu'on pût imaginer. Avant la Défense, les gens avaient pu croire que l'affrontement opposait une rébellion, le Extra Power, à l'ordre ancien, la FITEC. Après la Défense, ceux qui avaient des yeux pour voir étaient fixés : l'affrontement visible n'avait été qu'une ruse de l'Histoire. Le véritable processus historique de fond, c'était le constat de faillite d'un ordre corporatif à bout de souffle. Les ruines de la Défense, c'était la table rase enfin réalisée.

Quand les troupes fractionnaires avaient été engagées dans la bataille, au début du mois de mai, les « bleus » du mouvement avaient été à deux doigts de la rébellion ouverte. Des négociations avaient été conduites entre les dirigeants de ce que l'on commençait à appeler « les fractions dans la Fraction ». Pelletier avait été témoin des préparatifs des deux camps – les intendants débauchant les gardes, pendant que les veilleurs s'armaient. On était passé très, très près de l'explosion du mouvement. Puis, brutalement, sans qu'on comprenne pourquoi,

tout était rentré dans l'ordre. La température était retombée à un niveau normal, Fahrenheit 665.

Pelletier avait entendu toutes sortes de théories, à cette époque-là. Un peu partout dans le mouvement, on essayait de décoder les événements. Elle avait beaucoup discuté avec Poliakov, un ancien prof de fac devenu référent de réseau. Ce type avait une théorie intéressante. A ses yeux, en dépit des apparences, disait-il, tout cela n'était fondamentalement qu'une transfiguration de la lutte des classes, et c'était bien pour cette raison que les « bleus », solidaires malgré tout des intrazonards de tous poils, finiraient par se rallier aux « gris ».

D'un côté, avait-il expliqué à Pelletier, il y avait les élites corporatives. Ces élites n'étaient pas homogènes. Elles étaient composées de deux grands blocs : il y avait d'une part les détenteurs du capital financier, dont les centres de pouvoir étaient situés principalement dans l'Alliance Panaméricaine et dans l'Ouest de l'Union Eurocorpo, et d'autre part il y avait les détenteurs du capital 'technocratique'. Ceux-là avaient Moscou et Berlin pour places fortes. Ces élites corporatives constituaient l'hyperclasse, une classe supérieure divisée contre elle-même, donc.

Outre sa profonde division interne, l'hyperclasse avait un autre problème : la montée en puissance latente des classes moyennes techniciennes, dans une société où le degré d'acquisition technologique devenait le facteur clef de la puissance. A tous points de vue, les élites corporatives se sentaient menacées par la classe moyenne : la haute bourgeoisie redoutait que le levier technologique ne supplantât l'argent comme forme principale de l'investissement productif, et la technostructure se sentait dépossédée par l'émergence des systèmes distribués, où la maîtrise de l'information n'est plus garantie par une architecture pyramidale et hiérarchique.

« Pour conserver leur ascendant sur la classe moyenne qui peuple les intrazones ordinaires, » expliqua Poliakov à Pelletier un soir de mai, « les hyperzonards des intrazones riches et ultrasécurisées se sont progressivement doté d'un allié de revers : les extrazonards, pauvres, déracinés, faciles à manipuler. Le problème, c'est que la manipulation a fini par se retourner contre les manipulateurs.

« La situation est d'une complexité extraordinaire. La classe moyenne des intrazones est divisée en trois groupes : les intrazonards ruraux enracinés, qui se situent en marge de la problématique générale, les intrazonards urbains soumis, idiots utiles de l'ordre eurocorporatif, et enfin les intrazonards urbains et ruraux déracinés et révoltés – le premier vivier de recrutement de la Fraction, à l'origine. Les extrazonards aussi se divisent en trois catégories : les déracinés intégraux, vivier de recrutement du Extra Power ; les extrazonards enracinés dans une lignée ethnique relativement cohérente, vivier de recrutement des ethnomi-

lices afros, asios et nordafs ; et enfin les extrazonards euros, second vivier de recrutement de la Fraction.

« Alors on a quoi ? Eh bien on a quatre types de conflits qui se superposent et se brouillent mutuellement : lutte des classes, hyperzonards contre intrazonards, les extrazonards en alliés de revers des hyperzonards ; lutte des races, disons pour simplifier Euros et Asios d'un côté, Afros et Nordafs de l'autre ; lutte des systèmes aussi, les groupes enracinés, ethnomilices et intrazonards ruraux, s'opposant à l'ensemble du système administré par les hyperzonards, puisque ce système repose sur le déracinement ; et enfin, last but not least, lutte des réseaux d'influence au sein de l'hyperclasse, Est contre Ouest, technostructure contre grande bourgeoisie.

« Seule cette cartographie multicritère traduit la complexité de la situation. Et encore : tout cela se complique de trajectoires individuelles atypiques. Il y a des Euros et des Asios parmi les cadres du Extra Power, il y a des Afros et des Nordafs dans le conseil central des chapitres fractionnaires. Et puis il y a, peut-être, un cinquième type de conflit à intégrer : l'affrontement au moins verbal entre les tenants du néo-islam et les authentiques musulmans. Ce néo-islam est quelque chose de tout à fait particulier, qui n'a en fait qu'assez peu de rapport avec l'islam proprement dit. Si l'idéologie fractionnaire en voie de structuration ressemble à la *meilleure synthèse du pire*, l'idéologie du Extra Power, quant à elle, c'est la *pire synthèse du pire* : faux protestantisme millénariste, faux catholicisme du clergé corporatif, faux islam révolutionnaire des groupes terroristes, etc.

« Résumons : quatre, peut-être cinq types de conflits. Et des individus qui s'inscrivent tous dans cette cartographie multidimensionnelle, mais chacun à sa manière, jusqu'à ricocher parfois d'un plan sur l'autre, pour atterrir dans un ou l'autre camp – alliance corporative d'un côté, Extra Power de l'autre. Tout cela est bien, bien plus compliqué que nos 'bleus' et nos 'gris' ne se l'imaginent. »

*

Pelletier trouva la théorie de Poliakov assez séduisante. Cette idée de la « cartographie multidimensionnelle » collait à la réalité – une réalité bien plus complexe qu'un simple affrontement entre « bleus » et « gris », en effet.

Mais il y avait quelque chose que Poliakov ne savait pas...

Tandis que son hélico prenait de l'altitude, Pelletier regarda une dernière fois la tâche grise de la Défense, qui rapetissait déjà, au loin. Il était très clair que cette tâche grise, là-bas, c'était désormais à peu près tout ce qui restait de l'ancien

ordre eurocorporatif – la technostucture administrative, appuyée sur Berlin et Moscou, avait désormais pris le pas sur les places fortes financières, Paris et Londres. Le centre de gravité de l'ensemble européen avait basculé vers l'est. L'Europe de l'Ouest allait payer pendant des décennies la faillite intégrale de son ridicule modèle multiculturaliste. Un demi-siècle après la chute du Mur de Berlin, l'Est prenait sa revanche.

Cependant, cette petite tâche grise symbolisait bien d'autres choses. Le modèle de Poliakov était certes très supérieur aux théories simplistes des « gris » – pour lesquels un « choc des civilisations » opposait l'Europe à l'Afrique – et des « bleus » – pour lesquels la « nouvelle lutte des classes » exigeait l'alliance de la Fraction avec le Extra Power. Mais ce modèle, malgré sa subtilité, ignorait un élément que Pelletier connaissait bien, qu'elle avait longuement étudié : le conflit s'était déroulé, avant et pendant le Ragnarok, *à l'intérieur des âmes*.

Pendant que l'hélico survolait les extrazones de Paris Sud, Pelletier observa le mitrailleur de bord. C'était un jeune homme de vingt ans peut-être, visiblement très sportif. Un beau gars, comme on dit. Il s'amusait à viser les véhicules sur l'eurovoie – sans ouvrir le feu, évidemment. De toute évidence, ce gamin se croyait dans un jeu vidéo. Un sourire cruel lui tirait la commissure des lèvres – le sourire d'un chasseur à l'instant où il devine la proie. Pelletier trouvait ce gosse emblématique de l'époque : une synthèse improbable et terrifiante entre l'inconscience construite et l'éternel instinct du tueur. Quelques décennies de conditionnement médiatique, en surplomb de quelques dizaines de millénaires de conditionnement naturel.

Pelletier soupira. Poliakov avait bien vu comment l'ordre eurocorporatif avait détruit les fondements de la société humaine, mais il avait manqué l'essentiel. Il n'avait pas vu comment cet ordre avait détruit l'Homme à l'intérieur même de l'Homme.

L'hélico s'inclina insensiblement, signe qu'il avait atteint son altitude de croisière et prenait maintenant de la vitesse horizontale. Sous l'appareil, la campagne française défilait – champs en friches, hameaux brûlés. Ici ou là, des cultures et des habitations occupées. Partout, des tentes, des milliers de tentes – les camps de réfugiés, territoire de la misère, des trafics et de la violence triste que les pauvres s'infligent entre eux. Sous les yeux d'Hélène Pelletier défilait le plus grand désastre humanitaire de l'Histoire, et pendant ce temps-là, le jeune mitrailleur de bord continuait à viser des cibles, au hasard, un sourire aux lèvres.

Pelletier décida que le spectacle de ce jeune con amoureux de sa mitrailleuse lourde était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle se pelotonna contre la paroi du fond de l'hélico et, le masque de virtualité sur le front, le gameglove à la main droite, elle partit à la rencontre de l'homme sous l'arbre.

Il fallait qu'elle le voie.
Il fallait qu'elle le touche.
Il fallait qu'elle le traverse.
Avant qu'il ne fût trop tard.

*

Elle jouait encore quand l'hélico se posa sur une vaste étendue herbeuse, quelque part du côté de Privas. Elle retira son masque de virtualité et regarda autour d'elle.

A côté du terrain d'atterrissage, elle repéra plusieurs citernes de carburant – il devait y en avoir pour une véritable fortune, étant donné le prix délirant atteint par le kérosène. Plus loin, elle vit une forêt de tentes militaires kaki, et encore plus loin l'ancienne intrazone touristique de Privas – à moitié détruite après le passage d'une colonne du Extra Power, au mois d'avril. A l'horizon, il y avait les forêts magnifiques de l'Ardèche, aux arbres desquelles, après leur contre-attaque victorieuse du début du mois de mai, les troupes corporatives avaient pendu des milliers de prisonniers. Là s'était déroulé un des pires massacres de la guerre civile – quand le Extra Power avait tenté en vain de descendre vers Pierrelatte et la zone sécurisée par la FITEC autour des installations nucléaires, la riposte des forces corporatives avait été terrible. En contemplant ce paysage bucolique, en imaginant les tombes innombrables qui parsemaient désormais les forêts de l'Ardèche, Pelletier pensa à l'homme sous l'arbre – une fois de plus.

Un garde se présenta à la jeune femme : il était chargé de l'accompagner à ses quartiers. Elle le suivit. Elle allait dormir sous la tente. Elle n'en fut pas fâchée. En fait, elle était en train d'y prendre goût.

Elle se renseigna sur les prochains convois. On en prévoyait un pour l'enclave du Vercors sous deux jours. En attendant, elle décida de rapporter au centre de sauvegarde technologique où, désormais, elle travaillerait, selon son ordre de mission.

Le centre de sauvegarde était installé dans un ancien couvent fortifié. C'était une belle synthèse des paradoxes de l'après-Ragnarok. Par certains côtés, on se serait cru revenu au Moyen Âge. Ainsi, pour économiser l'électricité, féroce-ment rationnée, on s'éclairait à la chandelle. Par d'autres côtés, on cherchait visiblement à conserver le niveau d'acquisition technologique le plus élevé possible – d'où cette vision surréaliste : cinq consoles de travail informatisées dernier cri, cinq scribes pianotant sur des claviers d'ordinateurs, le tout dans une cave éclairée... à la bougie.

Pelletier devait travailler dans la partie « infotechnologie » du centre de sauvegarde. La mission du service était simple : préserver les connaissances relatives au traitement automatisé de l'information sur support magnétique, électronique ou nanométrique, ainsi qu'une certaine capacité à mettre en œuvre ces connaissances, même si les systèmes industriels en amont devaient être durablement désorganisés. L'enjeu principal était de conserver une capacité à prendre des contremesures face aux capacités de guerre électronique et médiatique des forces corporatives. Un enjeu secondaire était de conserver la capacité, à moyen terme, d'utiliser à nouveau à plein les technologies de l'information, telles qu'elles avaient été développées à la fin de l'ère corporative.

De toute évidence, ce service « infotechnologie » était le parent pauvre du centre de sauvegarde. Les futurs collègues de Pelletier ne lui cachèrent pas leur amertume : à eux le caveau le plus sinistre, à eux les crédits les plus faibles. Les services bien financés étaient « chimie organique », base d'une industrie pharmaceutique en voie de reconstitution, et « agronomie », qui devait à brève échéance garantir la performance du réensemencement.

Pelletier passa quelques heures avec ses nouveaux collègues. Elle fut bien accueillie, parce qu'elle apportait des savoirs-faires appréciables. Bien sûr, la régression technologique était sensible, même dans un centre de sauvegarde, mais la situation était paradoxale. Le matériel était des plus hétérogènes. Certains éléments étaient récents – il y avait même un processeur nanométrique dernière génération, un matériel que Synactis n'avait commencé à utiliser que quelques mois plus tôt. D'autres matériels étaient hors d'âge – une partie des unités de stockage de mémoire, en particulier. Faire fonctionner cet attirail n'allait pas être une mince affaire.

La principale mission opérationnelle du service, dans l'immédiat, était le décodage des images émises par la télévision corporative, laquelle venait tout juste de reprendre ses émissions satellitaires. Le mode TM était semble-t-il toujours utilisé, quoiqu'avec beaucoup plus de parcimonie.

Pelletier passa deux jours à travailler avec sa nouvelle équipe. Travail assez facile, au demeurant. Les techniques utilisées par la nouvelle télévision d'Etat étaient beaucoup plus rudimentaires que celles déployées par le passé. Sans doute une bonne partie du savoir-faire s'était-elle perdue.

Le service « Infotechnologie » repéra des formes floues dans les reportages sur l'île hyperzonale des Bahamas dont la milice privée, sans solde depuis la faillite de la société « White Sand », avait pris en otage les résidents – des hyperzonards de très haut standing, tout surpris les pauvrets de finir prisonniers de leurs propres mercenaires. La télévision berlinoise avait inséré des formes agressives dans l'ombre de quelques personnalités eurocorporatives récemment « libérées », c'est-à-dire échangées contre rançon. Ces types, dont plusieurs mi-

nistres eurocorporatifs déchus, allaient bientôt passer devant un mystérieux « tribunal du peuple », convoqué on ne savait ni par qui, ni comment. Cela sentait le règlement de compte à l'intérieur des milieux corporatifs, et Pelletier passa plusieurs heures à décoder les formes floues. Visiblement, on conditionnait l'opinion d'Europe occidentale en vue d'une opération « mains propres » savamment dosée.

Il y avait aussi des formes floues dans l'ombre du Pape, qui venait de célébrer sa première messe à Varsovie – où il avait dû se réfugier après le rétablissement des cultes sacrificiels aztèques à Mexico-Technochtitlan. A présent, ce n'était plus une chaîne de fast-food qui faisait sa pub dans l'ombre de Sa Sainteté. C'était l'Etat corporatif lui-même qui prenait en otage la religion catholique, ni vu ni connu. Un signe avait été surimprimé en mode TM sur la croix chrétienne : c'était le « E » barré d'un double trait, le symbole de l'Union Eurocorpo.

Pelletier ne put s'empêcher de sourire, quand elle eut terminé le décodage.

Allons, le Ragnarok n'avait rien changé.

La vie continuait, et le mensonge aussi.

CHAPITRE XVIII

LE SOLSTICE D'ETE

Le 20 juin au matin, veille de l'été, Hélène Pelletier monta dans un autobus recouvert de plaques de blindage peintes aux couleurs de la Fraction. Devant son bus roulait un blindé léger de l'ex-FITEC. Derrière, il y avait deux camions transportant des pièces détachées de matériel agricole et plusieurs tonnes d'engrais. A l'exception du blindé FITEC, tous les véhicules roulaient au biocarburant artisanal. A l'exception du deuxième camion, celui qui ne transportait que de l'engrais, tous les véhicules étaient blindés. A l'exception des conducteurs, tout le monde portait un pistolet-mitrailleur en bandoulière.

La routine...

Le convoi suivit une route d'intérêt local. Il s'agissait d'un itinéraire sécurisé. L'essentiel du trajet était en territoire fractionnaire ou corporatif, mais il fallait traverser l'ethnozone euro du Rhône central, une petite enclave construite dès le début du Ragnarok par une fédération de chasseurs, peu nombreux mais solidaires et habitués à manipuler les armes.

Dans le bus, Pelletier lut un journal – la presse commençait à reparaître, sur papier, comme au XX^e siècle. Titre de l'article : « L'incompréhensible désastre de Vincennes Extrazone ».

« Ce qui s'est passé à Vincennes pendant le Ragnarok est stupéfiant. Et en même temps, pas du tout. »

« En fait, tout dépend du point de vue. Pour quelqu'un qui ne s'est jamais intéressé à l'histoire des génocides, les massacres en extrazone euro peuvent sembler absurdes. En bien des endroits, on eut l'impression que les victimes allaient au devant de leurs bourreaux. Dans certains cas, les Blancs payèrent les assassins afros pour qu'ils les tuent proprement – on appelait ça 'acheter une balle'. Ce fut la seule initiative que prirent les 'petits Blancs' non fractionnaires, à l'heure de leur mort. Ils demandèrent à mourir sans souffrance. Il n'y eut aucune résistance, aucune tentative de résistance, même. »

« *Aucun embryon d'organisation. Rien.*

« *A première vue, c'est stupéfiant. Une population a collaboré à sa propre extermination.*

« *A mieux y regarder, cela n'a rien d'étonnant.*

« *Jusqu'à l'insurrection du ghetto de Varsovie, il était arrivé la même chose aux Juifs d'Europe.*

« *Pour comprendre cette réaction apparemment aberrante – collaborer à sa propre extermination, il faut resituer l'évènement dans son contexte.*

« *Un génocide, en général, est une affaire longuement préparée.*

« *Les victimes ont eu le temps de se faire à l'idée qu'on allait les exterminer.*

« *Parfois, la propagande préparatoire a été si puissante, la diabolisation a été si parfaite, que les victimes elles-mêmes finissent par admettre que leur extermination est, au fond, une bonne chose. Un bon moyen de rendre le monde meilleur.*

« *C'est ce qui était arrivé aux vieux bolcheviks, en 1937 de l'ancienne ère.*

« *C'est ce qui est arrivé aux eurozonards, cette année.*

« *Depuis cinquante ans, une propagande inlassable répétait que tous les fléaux de la planète étaient le fait de l'Homme blanc. Pas le fait de la petite minorité de très riches, blancs ou non blancs. Pas le fait du progrès technologique en lui-même. Pas le fait de la dynamique du capitalisme.*

« *Non, le Mal du monde au troisième millénaire, c'était l'Homme blanc. Exactement comme le Mal de l'Allemagne, au XX^e siècle, avait été le Juif.*

« *Pareil.*

« *Même motif, même punition. »*

Elle n'eut pas la force de lire la suite de l'article. Certaines vérités font trop mal.

Pour se changer les idées, elle discuta de l'actualité avec ses compagnons de route – des ouvriers agricoles qui partaient travailler les terres remises en culture dans l'enclave du Vercors. On venait d'apprendre coup sur coup le putsch militaire de Pékin et l'attentat nucléaire de Haïfa. La bombe sale bourrée d'éléments radioactifs qui avait détonné dans un camp de transit allait, d'après les dernières estimations, provoquer la mort d'environ 3.000 Juifs, pour la plupart des immigrants arrivés d'Anvers quelques mois plus tôt. En riposte, l'aviation juive avait largué plusieurs bombes à effet de souffle sur les camps de réfugiés palestiniens. On parlait d'environ 10.000 morts, et ce n'était qu'un début. A Bagdad, le conseil de l'Etat corporatif arabe avait déclaré légale l'action des

ethnomilices sunnites qui voulaient multiplier les attentats jusqu'à ce que les Juifs soient exterminés.

Dans le bus, les avis étaient partagés. Comme souvent au Proche-Orient, il était impossible de dire si cette déclaration devait être prise au sérieux. Les Arabes étaient tellement habitués à la rhétorique extrémiste qu'avec eux, on ne savait jamais à quoi s'en tenir. Pelletier pensait, pour sa part, que les corporatifs de Bagdad donnaient le change à leur opinion publique.

Entre les événements de Pékin et ceux d'Haïfa, on commençait à comprendre que le Ragnarok n'était décidément pas fini. Le vent de folie meurtrière allait maintenant tourner comme une bête en cage, dévastant tour à tour telle ou telle partie du monde. Il en avait fini pour l'instant avec l'Europe, qu'il laissait exsangue et ravagée. Mais il n'avait quitté le vieux continent que pour s'abattre à nouveau sur le Proche-Orient. Un tourbillon de haine sanguinaire ricochait de pays en pays, de continent en continent, de peuple en peuple, et il continuerait à ricocher jusqu'à ce que l'immense réservoir de colère rempli par le Kali Yuga ait été vidé par le Ragnarok.

On n'en avait pas fini avec l'homme sous l'arbre. La soif de mort et l'appétit de cruauté seraient durs à apaiser, des flots de sang couleraient avant que la source du mal ne soit tarie.

*

Quand elle arriva chez Isabelle Cardan, le 20 juin au soir, Hélène Pelletier trouva Yann Rosso au chevet de Jean-Baptiste Ducast. Rosso lui souhaita la bienvenue. Ducast tourna lentement la tête vers la jeune femme et lui dit : « Alors vous voilà, madame Pelletier. »

Elle s'assit à côté du lit et demanda au vieil homme s'il pouvait parler. Il hocha la tête gravement.

« Profitez-en tant qu'il en reste, » dit-il, « parce qu'il n'en reste pas beaucoup. »

Un long frisson parcourut le corps sous les draps.

« J'ai froid, » dit Ducast.

Rosso remonta la couverture sur le vieillard. Le médecin avait dit qu'il fallait laisser faire la nature. Ducast ne souffrirait pas. Il allait s'éteindre, tout simplement. Les médicaments étaient désormais réservés aux patients plus jeunes.

Yann Rosso saisit la main de son vieil ami et la serra doucement, comme s'il voulait lui donner un peu de chaleur. Ducast sourit.

« Tu te rends compte, Yann, que je vais mourir alors que le plus dur reste à venir. Je suis vraiment un petit veinard, dans mon genre. »

Rosso rendit son sourire à Ducast.

« Ah, » murmura le vieil homme, « mourir maintenant, au moment précis où ça devient dur, quelle chance ! »

Rosso hocha la tête en signe d'assentiment.

Pelletier fit mine de parler. Sans lui laisser le temps de poser sa question, Rosso lui expliqua : « Jean-Baptiste pense que les vrais ennuis commencent maintenant seulement. »

Ducast tourna la tête vers Pelletier. Elle lui demanda : « Pourquoi ? »

« Nous sommes des chrétiens à la veille du règne de Constantin, » répondit-il. « Nous sommes des Juifs à la fin de l'Exode. Nous sommes des communistes russes en 1916. Nous sommes des résistants français en mai 1944. Nous avons mangé notre pain blanc. »

Rosso murmura : « On a gagné, mais je me demande si ça en valait la peine. »

Sans quitter Pelletier des yeux, Ducast répondit : « Yann, tu es un enfant. C'est tout le contraire. Dans ce monde, nous avons perdu. Et pourtant, ça en valait la peine. »

Puis il se tourna vers Rosso et dit : « Hélène et moi devons parler un moment, Yann. Tu dois en avoir assez de m'entendre radoter. Va à la cuisine manger un morceau, ça te fera du bien. »

Rosso se leva et Ducast grommela, dans son dos : « Ah, et au fait : Dame D8. »

Rosso hocha la tête. C'était le coup logique. Ducast allait obtenir le pat. Nullité forcée : le même mouvement pour la troisième fois, obligé.

Il descendit à la cuisine. Janine Vaneck lui donna une demi-livre de pain et un gobelet de vin. Il sortit dans le jardin pour manger tout en étudiant l'échiquier. Pas doute : il était coincé. Il ne pouvait que répéter, pour la troisième fois, le même mouvement : déplacer le roi, pour parer l'échec. Ensuite Ducast ramènerait sa reine en arrière, et à nouveau, il y aurait échec au roi. Pour parer, il faudrait ramener le roi à sa position de départ. Bien obligé. Cela ferait trois fois que la même séquence se répèterait. Ducast proposerait le pat, et Rosso serait bien obligé d'accepter.

Il se détournait de l'échiquier. Ça l'embêtait, ce pat concédé bêtement, alors qu'il avait jusque là parfaitement manœuvré.

Il n'aimait pas perdre. Et cette partie-là, la dernière, il aurait particulièrement voulu la gagner.

Il repensa à Ducast et Pelletier, là-haut, dans la chambre. De quoi pouvaient-ils bien parler ?

Il haussa les épaules. Après tout, ça lui était égal. Que ce vieux fou et cette pauvre fille fassent leur tambouille dans leur coin.

Il regarda l'échiquier et se fit la réflexion qu'il perdait la partie faute d'avoir gardé sa dame.

Il pensa à Berg et but une grande lampée de vin.

Il posa son pain et son vin, il se leva et marcha vers les fleurs.

C'était une drôle d'idée, ce parterre de fleurs. Ducast avait tenu à ce qu'on le conserve, malgré le Ragnarok, malgré les privations. Elles servaient à décorer les tombes, au fond du jardin.

Il finit son sandwich et retourna s'asseoir. La nuit était presque tombée, maintenant. La nuit la plus courte de l'année, la nuit du solstice. Un peu partout à travers l'enclave, des gens se réunissaient pour fêter l'été. Dans le fond de vallée, au loin, on discernait déjà les lueurs de quelques feux de camp.

Rosso se sentait épuisé.

Il se renversa en arrière sur sa chaise de jardin et regarda la voûte étoilée. Plus de satellite publicitaire, plus de formes floues. Les étoiles, voilà ce qu'il y avait à voir. Les étoiles, mortes depuis des millions d'années, et bien là cependant...

Depuis le début du Ragnarok, Yann Rosso vivait un cauchemar.

C'était un de ces cauchemars surnois, qui commencent comme un rêve presque agréable, et puis qui glissent vers l'horreur – lentement, très lentement. On rêve, d'abord, tout simplement. On le sait et on ne le sait pas. On se dit : « tiens, je rêve ». Et puis progressivement, le rêve devient de plus en plus noir, de plus en plus dur. On se répète : « je rêve, voyons, ce n'est qu'un rêve. » Mais le problème, c'est que plus le rêve tourne au cauchemar, moins on est certain de rêver.

Il y avait d'abord eu les prodromes de la catastrophe. L'affaire se déroula comme prévu. Les autorités corporatives instrumentalisèrent la colère qui montait dans les extrazones.

L'Alliance Panam partait, en théorie, avec un petit avantage : elle maîtrisait mieux les outils développés par Synactis. Mais cela ne l'aida en rien. Sans le savoir, les services d'action psychologique panaméricains, en réactivant les formes floues dispersées par leurs soins dans l'ensemble de la médiasphère, réveillèrent en même temps d'autres formes – celles que la taupe, implantée par les amis américains de la Fraction au cœur du système d'information de Synactis, avait propagées dans le réseau des images satellitaires.

Début janvier, il y eut ainsi un moment où trois manipulations s'additionnaient : la première, connue à la fois des corporatifs américains et européens, consistaient à déstabiliser marginalement les extrazones pour déclencher de mini-émeutes, lesquelles justifieraient une reprise en main énergique ; la deuxième, maîtrisée par les seuls services américains, visait à maintenir un niveau d'instabilité supérieur dans l'Union Eurocorpo et dans la Sinosphère ; et la troisième, manipulation sur la manipulation de la manipulation, implantée par la Fraction au cœur du système de conditionnement médiatique, visait à faire exploser toutes les barrières, à renverser toutes les digues qui encadraient la colère et la haine. Cette troisième manipulation devait transformer les mécanismes chaotiques épars voulus par les corporatifs en un seul et unique mouvement chaotique intégral – et parfaitement incontrôlable.

Cela avait marché. Cela avait marché du tonnerre de Dieu.

Le but était de foutre en l'air l'ordre corporatif une bonne fois pour toutes.

Et pour ce qui était de le foutre en l'air, on l'avait foutu en l'air.

Là-dessus, rien à dire.

On l'avait expédié à dix milliards d'années lumière, l'ordre corporatif. On l'avait expédié jusque parmi les étoiles mortes, et peut-être même plus loin encore. On avait foutu un bordel jamais vu depuis, disons, 1917.

On l'avait envoyé jusqu'au bout de l'univers, l'ordre corporatif.

Seulement, il y avait eu un problème.

Le problème, c'est qu'il était retombé, l'ordre corporatif.

Indemne.

*

Jusqu'à la fin du mois de mars, tout s'était passé comme Rosso l'avait imaginé. Il avait eu des moments difficiles, mais qu'il savait nécessaires. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Au-delà des souffrances infligées aux corps, le Ragnarok fut aussi une purification des âmes. Même aux pires moments, les gens furent secrètement moins malheureux qu'ils ne l'avaient été, depuis des années, au temps de la facilité. Dans les retraites fortifiées à la hâte, au cœur des extrazones en pleine anarchie, des êtres jusque là restés seuls toute leur vie se retrouvaient enfin, se découvraient enfin. Des gens vivaient ensemble, qui n'avaient plus rencontré une seule âme vivante depuis l'enfance. Des gens qui avaient vécu des décennies enfermés dans une bulle construite par le système tout autour d'eux virent sou-

dain la bulle crevée – et cela leur fut une libération. Les fractionnaires furent plus unis au cours des mois du Ragnarok qu'au cours des trente années précédentes – et il en alla sans doute de même des membres du Extra Power, quoique d'une manière fort différente. La solidarité n'était pas un vain mot, cette année-là.

La violence même qui se déploya à cette époque n'était pas le mal en lui-même. Dans une très large mesure, cette violence anarchique ne fut que le choc en retour d'une autre violence, insidieuse celle-là, déployée par le système corporatif depuis des décennies. Cela, peu de gens le comprenaient. Mais pour Rosso, c'était évident : la violence qui s'exprima, au début du Ragnarok, était répugnante. Mais elle l'était comme peut l'être le pus qu'un médecin avisé fait sortir d'une plaie infectée – pour soigner, uniquement pour soigner. Les morts du Ragnarok, au début du moins, ne furent pas des morts inutiles. L'humanité occidentale se nettoyait de l'incroyable accumulation de perversité engendrée par un demi-siècle de consumérisme. Forcément, les eaux de lavage étaient peu ragoûtantes, mais à la limite, plus elles seraient sales, mieux ça vaudrait.

Cette conviction que le processus en cours serait bénéfique malgré son horreur aida longtemps Rosso à accomplir sa mission. En face d'atrocités qui faisaient reculer les plus braves, il démontrait une parfaite maîtrise de lui-même. De là venait son autorité naturelle, tout à fait remarquable. A part Ducast et quelques autres, personne ne se doutait que cette superbe assurance prenait sa source dans une conviction quasiment religieuse : la manifestation du mal purifierait les âmes, de sorte qu'une humanité meilleure devait naître du chaos.

Même lorsqu'il vit certains de ses frères d'armes brisés par l'horreur répétée, Rosso ne douta pas. A ses yeux, que certains comprennent la nécessité suprême et d'autres pas, voilà qui était dans la nature des choses. Il s'était depuis longtemps fait à cette idée que certains hommes sont destinés à ne pas traverser l'épreuve. Il avait coutume de dire, quand on lui demandait s'il craignait pour sa vie, qu'il l'avait déjà perdu deux fois : une première fois au début de sa carrière, quand sa voiture avait été criblée de balles et son collègue transformé en passoire, et une deuxième fois cinq ans plus tôt, quand son équipier avait eu la tête emportée par une décharge de shotgun tirée à bout portant. Ce jour-là, le collègue était entré en premier dans la chambre d'hôtel du dealer. Si Rosso était entré à sa place, c'est lui qui serait mort.

Voilà, c'est comme ça : certains passent à travers, et d'autres pas. Ça marche comme ça en face d'un shotgun, ça marche comme ça en face du réel, n'importe quel réel. Ça vaut pour un shotgun à bout portant, ça vaut aussi pour le Ragnarok. Rien de choquant pour Yann Rosso, jusque là.

L'austérité forcée des retraites fractionnaires ne le rebuta pas davantage. Le style de vie de l'après Ragnarok, l'autarcie, l'épargne, la frugalité : quoi de plus

sain ? Rosso n'avait aucun besoin de la quincaillerie encombrante dont la publicité avait fini par emplir sa vie, avant la catastrophe.

Il n'avait aucune envie de posséder un kit de check-up quotidien capable de détecter ses problèmes de santé. Il n'avait aucune envie d'un robomédecin capable de prescrire un régime alimentaire optimisé pour une espérance de vie maximisée. D'ailleurs, il n'avait aucune envie de retarder la mort. Il voulait vivre en paix avec lui-même et attendre la camarade de pied ferme.

Construire sa maison. Coudre ses vêtements. Cultiver sa terre. Cela avait été le mode de vie de cinquante générations de paysans français, depuis un millénaire – et leur sang coulait dans les veines de Yann Rosso.

Au fond, pour un type comme lui, le Ragnarok, c'était un retour aux sources.

L'ennui, c'est qu'en revenant à la source, Yann Rosso avait découvert qui il était.

Qui il était vraiment.

*

Le problème avec la vérité, c'est qu'elle est insupportable. C'est pour ça que les hommes ont inventé le mensonge d'Etat, ou si vous préférez l'art de mentir ensemble pour ne pas mentir seul. C'est à ça que ça servait, l'ordre corporatif : à ne pas dire la vérité.

Et donc, quand l'ordre corporatif disparut, la vérité apparut.

Pour Yann Rosso, c'est la fin du mois de mars qui marqua le moment précis où la vérité se fit jour. Quand la taupe implantée par la Fraction au cœur du système d'information de Synactis comprit qu'elle était sur le point d'être démasquée, trois mois après l'injection d'un homme sous l'arbre modifié dans les réseaux satellitaire, une décision fut prise : grillé pour grillé, il fallait que l'informateur donnât un maximum. En quelques heures, cet Américain, recruté par les amis de la Fraction outre-Atlantique, pirata les systèmes les plus sensibles de la mégacorporation, y compris le réseau de communication interne du board de Synactis America.

Quantité d'informations parvinrent aux chapitres européens. On apprit ainsi que la manipulation du mode TM par les Américains trouvait son origine dans une banale question d'argent : il s'agissait de déstabiliser l'Union Eurocorpo afin qu'elle continuât à subventionner une économie panaméricaine en pleine décapilotade – en échange de quoi, l'Alliance Panaméricaine continuerait de son côté à « protéger » cette Union Eurocorpo fragilisée.

La manipulation avait été approuvée par les milieux dirigeants corporatifs ouest-européens, en échange d'un appui des Panaméricains contre les milieux dirigeants est-européens. Synactis avait conduit l'opération pour le compte du Department of Defense de l'Alliance Panam, d'autant plus volontiers que la présidente du groupe Synactis en profita pour faire insérer des routines supplémentaires dans le mode TM – un moyen, pour Synactis, de prendre le dessus sur le gouvernement corporatif panaméricain, et donc sur les mégacorpos nord-américaines rivales.

Le détail des événements ultérieurs restait flou. Weinberger fut-il mandaté par les milieux eurocorpos orientaux pour saboter l'action entreprise par les Panaméricains ? Ou bien fut-ce, comme l'animal devait le prétendre par la suite, uniquement l'initiative malheureuse de la présidente de Synactis qui, considérée comme une rupture de contrat par les milieux eurocorpos occidentaux, entraîna leur ralliement tardif aux réseaux moscovites ? Rosso fut incapable de répondre à cette question, d'ailleurs assez secondaire. Au fond, il était très possible que les deux hypothèses fussent vraies, que Weinberger ait fait semblant d'aider les Panaméricains pour plaire aux ouest-européens tout en trahissant les Américains pour plaire aux est-européens. Cela aurait bien été dans la manière du personnage – un agent triple qui ne servait jamais que lui-même.

C'est à cette époque que commença le glissement qui devait conduire la Fraction à une alliance toujours plus étroite avec le nouvel ordre corporatif. Ce glissement involontaire fut dû pour l'essentiel à l'incapacité totale des dirigeants du Extra Power à définir une ligne stratégique cohérente. Ainsi, au début du Ragnarok, Yann Rosso était plutôt favorable à l'alliance avec le Extra Power. Il ne s'était rallié aux « gris » que contraint et forcé, quand il apparut qu'il était complètement impossible de discuter avec le Extra Power.

Cette alliance avec les milieux corporatifs déplaisait souverainement à Rosso. Une bonne partie des responsables du désastre allaient s'en sortir, et cela le rendait malade. Pendant quelques jours, il caressa l'idée de rallier les « bleus », malgré tout. Puis, petit à petit, il comprit qu'il ne pouvait rien faire d'autre que suivre le mouvement. La dynamique favorable aux corporatifs était tout simplement trop forte.

Cette dynamique était d'autant plus forte qu'elle fut pour l'essentiel spontanée. Elle se produisit systématiquement, partout où, en s'effaçant, l'Etat corporatif abandonna la souveraineté à la Fraction, contrainte d'assumer les fonctions régaliennes sur des portions de territoire étendues. Partout où cette configuration se produisit, les autorités fractionnaires durent s'attacher les services des experts et spécialistes en tous genres qui avaient jusque là travaillé pour les autorités corporatives. Il était en effet impossible de se passer de ces experts et spécialistes, parce qu'eux seuls pouvaient fournir à la population désarmée les

cadres dont elle avait besoin. On avait beau dire, on avait beau faire, sans ces gens, il n'y avait pas moyen de s'organiser.

Il faut bien voir que les capacités de réaction de la population non fractionnaire s'avéraient *très* faibles. Et, à vrai dire, les fractionnaires de fraîche date réagissaient à *peine* mieux. Habités à une hétéronomie radicale vécue au quotidien depuis leur plus tendre enfance, les Euros, intrazonards comme extrazonards, avaient perdu toute capacité d'initiative. Pour cette raison, à la différence des groupes survivalistes américains auxquels elle ressemblait initialement, la Fraction dut très vite s'organiser sur le modèle de la pyramide corporative, hiérarchique et verticale. Copier les corporatifs était bel et bien le seul moyen de les remplacer, étant donné les réflexes d'obéissance passive inculqués à la population d'Europe occidentale. En Europe, il ne fallait pas compter sur les gens pour se prendre en main.

A la mi-avril, Rosso pilota plusieurs reconnaissances vers l'usine de retraitement de déchets de la Hague, dont l'attaque avait été envisagée pour se procurer des matières radioactives – une opération-éclair jugée finalement trop dangereuse, et à laquelle on préféra l'assaut sur le Ventoux. A cette occasion, il visita un camp de réfugiés installé par le réseau Normandie dans le Cotentin.

Des gens étaient arrivés de Rouen, du Havre et de Caen, par groupes plus ou moins importants, fuyant les conurbations en pleine anarchie. Il fallait tout leur dire. Il fallait leur dire qu'on pouvait récupérer les bâches des camions pour se faire des tentes. Il fallait leur dire de monter la garde, car ils n'y pensaient pas eux-mêmes. Il fallait désigner les tours de garde, car ils étaient incapables de se mettre d'accord entre eux. Il fallait même leur dire de creuser des feuillées, car si on les avait laissé faire, ils seraient allés chier dans les bois par centaines, sans penser à rien, à deux pas de leur propre camp ! Même ça, creuser son trou pour y déposer ses excréments, *même ça*, il fallait le leur dire.

Peu à peu, de la fin mars à la mi-mai, un nouveau personnage apparut, un peu partout à travers la Fraction. C'était parfois un ancien spécialiste eurocorporatif rallié, parfois un fractionnaire de la première heure. Mais quelle que fût son origine, son type ne variait pratiquement pas : il était le nouveau corporatif. Exactement comme l'ancien ordre bourgeois avait jadis secrété une élite fondée sur la détention du capital productif, exactement comme l'ordre corporatif avait consisté à renforcer le pouvoir de cette bourgeoisie par la maîtrise du capital médiatique capable de susciter un appétit de consommation illimité, l'ordre post-Ragnarok fabriqua une nouvelle nomenklatura, fondée cette fois sur la détention de ce que l'on appelait parfois, sans la moindre ironie, le « capital sécuritaire ».

D'un côté, il y avait ceux qui possédaient les réseaux, les méthodes, les savoir-faires individuels et collectifs nécessaires à la survie dans l'univers post-

Ragnarok. De l'autre côté, il y avait les autres, tous les autres – qui n'avaient plus qu'à obéir aux premiers. Tel était le nouvel ordre : aussi injuste, aussi absurde, aussi profondément *dual* que l'ancien système corporatif.

Tout avait changé, et rien n'était changé. Quelques individus de l'ancienne élite corporative étaient retombés dans la masse des dominés, quelques individus issus des extrazones du temps jadis avaient désormais rejoint les rangs des dominants : tout ça pour ça. Mutatis mutandis, tout recommençait. L'esprit de fraternité dans la résistance à l'oppression n'avait pas survécu à la dislocation de l'ordre oppressif qui l'avait jadis suscité. Pire encore, il devenait lui-même oppressif : certains chapitres fractionnaires disposaient maintenant d'une chaîne de télévision, et ils commençaient à utiliser le mode TM pour faire leur propagande.

Peu après la mort de Berg, Rosso perdit ses dernières illusions.

A présent, l'alliance entre les réseaux corporatifs et les nouvelles directions fractionnaires était devenue si étroite qu'en pratique, on pouvait considérer que la Fraction était de facto une mégacorporation d'un genre nouveau – une mégacorporation du « capital sécuritaire ». Les services de renseignements corporatifs est-européens et la filière des veilleurs échangeaient constamment des informations. On pouvait parler d'intégration mutuelle.

Un jour de mai, un rapport secret des services corporatifs est-européens fut communiqué à la Veille fractionnaire. Le sujet en était l'actionnariat de la société d'investissement Davidson Worldwide, basée aux îles Cayman, et principal actionnaire de Synactis International. D'où il ressortait que cet actionnariat, très dispersé, regroupait des centaines de fonds d'investissement secondaires, lesquels déléguaient à six d'entre eux, les plus importants, le soin de présider aux destinées de Davidson Worldwide.

Rosso prit le temps de lire ce rapport. L'actionnariat de Davidson Worldwide avait été un des grands mystères de l'ère corporative. Comme ce fond d'investissement contrôlait directement ou indirectement la plupart des mégacorpos mondialisées, on pouvait dire, sans grand risque de se tromper, que ceux qui contrôlaient Davidson étaient, en pratique, les maîtres du monde.

Yann Rosso parcourut la liste des maîtres du monde. Des centaines de noms plus ou moins exotiques, et derrière ces centaines de noms, des millions d'actionnaires. Des centaines de millions, même. Tout ce que la terre comptait de riches, de demi-riches et de quarts-de-riches. Rosso releva le nom d'un fond d'investissement dans lequel il avait investi une partie de ses économies, dix ans plus tôt, quand il avait commencé à préparer sa retraite, sur les conseils de son banquier.

Il se revit, ce jour-là, négociant le taux de rendement de son placement. Le banquier voulait lui fourguer du 4 % garanti hors inflation. Rosso exigeait du 4,5 %, moyennant quoi il s'engageait à augmenter ses versements mensuels. Le banquier avait fait mine de tirer la langue, puis il avait accepté. Rosso s'était dit qu'il avait eu raison de négocier.

Il pouvait voir, maintenant, quelle conséquence avec eue ce demi point supplémentaire, arraché de haute lutte par un petit épargnant roublard. Les institutions financières voulaient évidemment un rendement supérieur à celui auquel elle rémunérait leurs prêteurs. Donc les banques avaient demandé à leurs emprunteurs du 6,5 %, au lieu de se contenter de 6 %. Les emprunteurs, les fonds d'investissement globalisés, avaient répercuté la hausse sur les mégacorporations, lesquelles avaient un peu plus serré la visse à leurs sous-traitants. On avait sans doute comprimé un peu les salaires dans les extrazones chinoises, pour que Yann Rosso touche son demi pourcent de plus. De là, le boomerang était revenu dans l'Union Eurocorpo, car il n'y avait aucune raison pour que les mégacorpos continuassent à investir en Europe dans ces conditions. Par contrecoup, il y avait sans doute eu des mouvements de protestation dans les extrazones, et pour contrôler la population, les autorités corporatives avaient accentué leur recours au mode TM.

Ainsi la vérité apparut. Si Yann Rosso voulait voir le maître du monde, il n'avait qu'à consulter son relevé de compte d'épargne. Si Yann Rosso voulait voir le commanditaire de l'immense machine corporative, il n'avait qu'à se regarder dans une glace. S'il voulait appréhender le meurtrier de Stéphanie Berg, il ne lui restait plus qu'à s'arrêter lui-même.

La boucle était bouclée.

Le Ragnarok n'avait servi qu'à une chose : enseigner à Yann Rosso qu'il était son propre ennemi. Pour le reste, au fond, la Fraction était au fond un échec. Si elle n'avait pas existé, Rosso serait mort, sans doute, voilà tout ou à peu près. La lutte n'avait préservé que les corps, elle n'avait presque rien sauvé des âmes, semblait-il. Sans la Fraction, le monde eût appartenu à Weinberger à cent pour cent. Avec elle, il lui appartenait à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Tant d'effort, pour ne sauver qu'un pourcent de l'Homme.

*

Rosso sursauta quand Pelletier posa la main sur son épaule.

« J'ai dormi ? »

« Il est minuit passé, » répondit Pelletier. « Il faudrait que vous veniez, je crois que Jean-Baptiste va passer bientôt. Et il veut nous montrer quelque chose d'abord. »

Rosso se leva et suivit Pelletier.

« Il veut nous montrer quoi ? »

« Je l'ignore. Il m'a dit de vous appeler pour nous montrer quelque chose, je n'en sais pas plus. »

En entrant dans la chambre, quand il vit la pâleur du vieil homme gisant sur le lit, Rosso resta sans voix. Ducast avait les traits d'une statue de marbre, et son visage immobile eut fait l'effet d'un masque funèbre, sans le regard incisif qui jaillissait des yeux brûlants.

« Je n'ai pas très longtemps devant moi, » dit le mourant, « alors je vais faire d'une pierre deux coups. Madame Pelletier voulait que je lui montre ce qu'il y a derrière l'arbre, et je crois, Yann, que tu as gagné toi aussi le droit de savoir. »

Hélène Pelletier ouvrit le sac qu'elle avait posé au pied du lit. Elle en tira un smartcom, un gameglove et un masque de virtualité. Ducast désigna du regard son masque et son gant, posés sur la petite table de nuit. Rosso les lui tendit.

« Ouvre le tiroir du haut, » dit Ducast, « il y a un gant et un masque. »

Rosso s'empara du nécessaire de jeu. Tandis que Pelletier le connectait à la console, il murmura : « Vous êtes certain que c'est une bonne idée ? »

Ducast ne répondit pas. Pelletier fit comme si elle n'avait pas entendu la question. Rosso soupira et enfila le gant.

Il n'avait jamais aimé jouer. L'homme sous l'arbre l'effrayait.

Il regarda Ducast. Le vieillard tourna la tête de côté et darda ses yeux de braise vers l'ex-flic.

« Je n'ai pas le temps de discuter, Yann. »

Rosso soupira derechef, et mit le masque de virtualité.

Pelletier alluma la console.

*

Ducast prit la tête du trio. Il attendit le troisième marchand pour passer la porte, ce qui était de bonne politique – avec les deux premiers, on perdait du temps, on risquait de se faire éliminer bêtement. Il entraîna ensuite ses compagnons vers les bas-quartiers de la ville. Filant tout droit à travers les rues mal famées,

il atterrit dans une taverne fréquentée par les gardes de la citadelle. Pendant ce temps, Rosso et Pelletier attendaient que la pickpocket ait fini de détrousser le bourgeois pour la bloquer dans un recoin obscur et lui confisquer le produit de ses larcins. C'était une jolie somme, mal gagnée sans doute, mais volée à une voleuse. Ils rejoignirent Ducast et payèrent aux gardes du vin jusqu'à l'ivresse. Les gardes parlèrent, la princesse était détenue dans l'aile ouest.

Ils s'y rendirent rapidement, profitant de leur expérience pour surmonter sans mal les embûches préparées par les concepteurs du jeu. Ils franchirent le parvis et là, sous l'arbre, comme ils s'y attendaient, ils trouvèrent celui qu'ils étaient venus défier – l'homme sous l'arbre modifié par les soins de Jean-Baptiste Ducast. L'homme sous l'arbre, l'être qui avait provoqué le Ragnarok, *l'ennemi de la paix*.

Il les attendait. Ils l'avaient déjà vu par le passé, et ils le voyaient à nouveau, semblable à lui-même. Ils avaient marché sous le porche à l'ouest du donjon. Ils avaient traversé le parvis. Le parvis était plus grand qu'il ne l'aurait dû, et l'arbre se dressait à sa limite, à l'entrée du cloître. L'homme les attendait sous l'arbre, et il avait pris la forme de la princesse.

Son visage était d'un ovale parfait, ses yeux étaient semblables à des pierres précieuses, ses traits étaient fins et régulier, ses cheveux faisaient comme une auréole à la douce clarté. Ducast s'approcha et la princesse dit : « Tu ne mérites pas de me délivrer. » Elle dit et elle répéta : « Tu ne mérites pas de me délivrer. »

Rosso s'approcha à son tour. Il était si près qu'en tendant le bras, il aurait pu saisir la princesse. Et la princesse répéta : « Tu ne mérites pas de me délivrer. » Puis elle recula dans l'ombre de l'arbre.

Rosso fit un pas en arrière. Pelletier fit un pas en avant. Ducast se retourna et regarda Rosso. « Viens, » lui dit-il, « l'heure approche. Viens et vois. »

Rosso fit deux pas en avant.

Il s'approcha à la limite de l'ombre. Ducast et Pelletier entrèrent dans l'ombre. Rosso vit la princesse reculer. Il suivit ses amis, et elle avança à nouveau. Son visage se transforma. Ses yeux s'éteignirent. Ses traits se fanèrent. Ses cheveux devinrent sombres et drus. Tout ce qui était beauté se fit laideur. Tout ce qui était bonté se fit méchanceté. Tout ce qui était noblesse se fit bassesse.

L'homme dit : « Voyez et apprenez : suis-je digne ? »

Il dit encore : « Je suis venu au monde et la mort m'a saisi dans ses bras. Pourquoi ai-je goûté au fruit de la vérité, si je dois vivre dans l'illusion et me nourrir du mensonge ? »

Sa voix sifflait. Rosso avait le cœur battant. L'homme dit : « Reniez vos frères, et je vous offrirai ce le trésor dont j'ai la clef. »

Il dit encore : « Offrez-moi l'eau de vos gourdes, en signe d'allégeance. »

Rosso fit un pas en arrière.

Puis un deuxième.

Soudain, l'homme tendit le bras et saisit le poignet de Yann Rosso.

*

Ducast et Pelletier restaient absolument immobiles.

L'homme attira Rosso vers lui. Sa poigne était d'une force incroyable.

Ducast dit : « Tu mens. Tu n'as pas la clef du trésor. »

L'homme tendit l'autre bras et attira Ducast vers lui.

Puis il planta son regard dans celui de Pelletier, et il fit un pas en arrière.

Elle avança.

Rosso, Ducast et Pelletier pénétrèrent plus avant dans l'ombre. A présent, la lumière avait changé de nature, on aurait dit le soleil couché. C'était comme une nuit de pleine lune, remplie de lueurs froides et d'ombres mystérieuses.

L'homme attira Rosso vers lui, et Ducast aussi. Et Pelletier, obéissant au commandement muet des yeux terribles, avança elle aussi.

L'homme se plaqua contre l'arbre. On aurait cru qu'il allait rentrer dans l'arbre, qu'il allait devenir l'arbre. Soudain, Rosso reconnut Weinberger. L'homme avait le visage de Stasi Volodia.

« Voyez, » dit-il, « venez et voyez, je vais vous montrer la clef que je cache. »

Il ramena ses bras vers sa poitrine.

« Venez et prenez, » dit-il, et son haleine frappa Rosso en plein visage, comme le fumet horrible d'une tombe profanée.

Rosso sentit la poigne de l'homme qui l'attirait, irrésistible. Il sentit le torse de l'homme contre le sien, puis il sentit le torse de l'homme autour du sien.

L'instant d'après, il fut l'homme.

L'homme avait à présent le visage de Yann Rosso.

L'instant d'après, Rosso ne fut plus rien.

*

Il se trouvait à présent quelque part dans un désert. Il se tourna vers lui-même et vit que son cœur était vide. Il regarda autour de lui et ne vit rien de vivant.

Il fut à nouveau un enfant qui vient de naître, et l'air brûlant pénétra dans ses poumons. Il fut un enfant qui vient de naître, et l'air glacial le fit frissonner. Il fut un enfant qui vient de naître, et il poussa un cri d'effroi et de honte, disant : « Je suis le mensonge, car le mensonge est ce que je suis. »

Il devint fou. Il fut un criminel odieux, et il se délecta du sang de ses victimes. Il fut un criminel odieux, et chaque vie qu'il prenait était comme un mensonge qu'il dissipait. « Vois, » hurla-t-il au ciel, « je suis et tu n'es pas, car je prends les vies que tu fais, et toi, tu ne prends pas la mienne. »

Il fut un être honteux, qui savait quel imposteur vivait en lui. Il eut honte et se tailla un uniforme. Il se fit à l'image des autres hommes, pour cacher parmi eux le monstre qui vivait en lui. Puis il voulut des galons sur son uniforme, et il fit ce qu'il fallait pour les obtenir. Il se reconnaissait trop bien dans les autres hommes en uniforme, il voulait être comme eux pour se cacher parmi eux, mais au-dessus d'eux pour ne pas se reconnaître en eux.

Il fut tout cela en un instant, il vécut mille vies en une seconde, et toutes ces vies se ressemblaient, et toutes ces vies n'étaient qu'un long moment de honte, de peur, de colère et de haine. Il se dressa face au ciel et dit au ciel qu'il le ferait descendre jusqu'à lui, dût-il pour cela l'éventrer à coups de pierre. Il hurla à la terre qu'elle serait son marchepied vers le ciel, dût-il pour cela la creuser jusqu'à ce qu'elle saigne. Et il creusa, et il hurla, et il lança des pierres au ciel, et rien n'apaisa sa colère, sa honte et sa peur.

« Vois, » se dit-il à lui-même, ou bien l'homme le lui dit peut-être, « vois : je t'ai offert la clef que tu voulais. »

Il dit : « Offre-moi encore du vin de la haine. » Il dit et il se prosterna devant l'homme, ou bien peut-être il s'inclina devant lui-même, car il était l'homme et l'homme était lui.

Il resta quelques instants prostré, puis l'homme se détacha de lui totalement, et le repoussa jusqu'à la limite de l'ombre. Et Rosso crut, à cet instant, qu'il allait quitter l'ombre, comme il l'avait déjà quittée souvent, quand il était venu jusque sur le cœur de l'homme, par le passé.

Mais alors que le bras de l'homme repoussait Rosso vers la lumière, soudain, du fond de l'ombre un autre bras surgit. C'était le bras de Ducast. Et d'une poigne de fer, il attira Rosso vers le cœur de l'ombre, et Rosso glissa tout douce-

ment jusque vers l'homme, jusqu'à s'écraser à nouveau contre le torse de l'homme, jusqu'à se confondre avec l'homme.

L'instant d'après, il le traversa.

*

De l'autre côté, Rosso fut l'homme. L'homme avait le visage de Yann Rosso.

De l'autre côté, Rosso fut tout.

Ducast se tenait devant lui, mais Rosso était Ducast. Pelletier se tenait à côté de Ducast, mais Rosso était Pelletier. Elle était lui. Ils étaient ensemble.

Il y eut un moment de silence et de calme. Rosso se tourna vers Ducast, mais Ducast à présent avait pris la forme de la princesse. Et Pelletier aussi. Et Rosso aussi se rendit compte qu'il avait pris la forme de la princesse, sans s'en rendre compte.

Sauf que la princesse n'était pas du tout une princesse.

En fait, elle n'avait pas de forme.

Ducast était Rosso et Rosso était Pelletier. Parce qu'ils n'avaient plus de forme, ils étaient unis dans la même absence de forme.

Rosso se retourna, et soudain il vit la forme qu'il avait été.

La forme était toujours dans le sein de l'homme sous l'arbre, et elle l'appelait, elle le suppliait.

Il l'observa attentivement. Il essaya de comprendre ce que la forme voulait, mais il ne le comprit pas. Elle voulait venir vers lui, mais elle ne voulait pas. Lui ne la retenait pas. C'était elle qui restait là-bas, dans le territoire des ténèbres.

Puis il vit une immense armée d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants, qui marchaient avec la forme, sous le parvis, derrière l'arbre, à l'entrée du jardin. Tous criaient, tous suppliaient. Et lui, Rosso, ne comprenait pas ce que voulaient ces gens.

Il s'assit sur le sol pour réfléchir. Les gens criaient maintenant contre lui, ils l'accusaient de les abandonner dans les ténèbres. Mais il ne les abandonnait pas du tout. Ils n'avaient qu'à avancer, voilà tout. Ils se déchiraient les uns les autres, et ils l'accusaient, lui, d'être la cause de leurs malheurs. Qu'y pouvait-il, si ces gens avaient trop peur d'avancer vers lui ? La vérité, c'est qu'ils devaient aimer les ténèbres, pour y séjourner si longtemps.

Il se reconnut à nouveau dans la foule. Il revit sa forme, Yann Rosso, là-bas, au milieu d'une foule de gens en colère. Il se regarda attentivement et il comprit que la forme, en réalité, ne se préoccupait que d'elle-même. La forme, là-bas, de l'autre côté de l'ombre, croyait qu'elle était lui. Elle s'imaginait que les pierres qu'elle lançait vers lui pouvaient l'atteindre.

Il fut empli de pitié pour la forme.

Rosso regarda attentivement la cohue. Les gens couraient, puis ils glissaient vers l'arrière. Ils avançaient de dix pas, glissaient de neuf, se relevaient, couraient, retombaient, et ainsi de suite. Ils se montaient les uns sur les autres pour aller plus vite, et naturellement, plus ils se montaient dessus, plus ils se rejetaient mutuellement vers l'arrière.

Il rechercha à nouveau sa forme dans la cohue. Sa marche était ardue. La forme tomba, elle s'accrocha au sol. La distance qu'elle parcourut ainsi était infime, par rapport à celle qu'elle aurait dû parcourir pour sortir de l'ombre.

Rosso remarqua que d'autres formes, à côté de la sienne, avaient cessé de lutter. Ces formes-là restaient immobiles. La plupart des marcheurs finissaient par imiter les formes immobiles. Quelques-uns poursuivaient, comme mus par une détermination supérieure.

Il regarda plus attentivement sa forme. Elle avait encore grignoté quelques millimètres. Elle s'arrêta pour lancer des cailloux, pleine de rancune à son égard. Puis elle s'effondra sur le sol, et resta immobile pendant quelques instants.

Ensuite, très lentement, elle recommença à avancer. Tombant, revenant à son point de départ, s'accrochant au sol, gagnant quelques millimètres, une fois de plus.

Rosso se tourna vers Ducast et, parlant de la forme qui avait été lui, il demanda : « Ne peut-on rien faire pour l'aider ? »

Ducast ne répondit rien. Toujours souriant, il recula dans la lumière. Rosso resta seul face à Pelletier, et soudain, le jeu s'arrêta.

Ecran noir.

Masque de virtualité coupé.

Gant inopérant.

Rosso entendit la voix de Pelletier – sa voix normale, sa voix dans le monde réel.

Il enleva son masque et regarda autour de lui.

La chambre était toujours là, telle qu'il l'avait quittée quelques heures plus tôt.

Pelletier tenait le poignet de Ducast.

Elle répéta : « Je crois qu'il est mort. »

*

Ils fermèrent les yeux de leur ami après lui avoir retiré son masque et son gant. Son visage était paisible, on aurait dit qu'il dormait.

Ils restèrent un moment près du corps, sans rien dire.

Puis ce fut l'aube.

Le jour traversa les persiennes, et Rosso se fit la réflexion qu'ils avaient joué beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait cru.

Pelletier alla à la fenêtre, ouvrit les volets. Le matin parut.

Rosso se leva et marcha jusqu'à Pelletier. Il regarda par-dessus son épaule. Dehors, Isabelle Cardan partait fleurir les tombes avec Catherine Benaïm.

Hélène Pelletier mit sa main dans celle de Yann Rosso. Il ne la repoussa pas.

POSTFACE

Rédigé selon le principe de la littérature itérative par un collectif de cinq auteurs, regroupés sous le libellé de « collectif Solon », Eurocalypse est un texte que nous avons voulu original – anormal, même, au sens de « hors normes ».

Original, Eurocalypse l'est d'abord sans doute par son *ton*. A la fois très factuel et très symbolique, selon « l'esprit » du rédacteur principal de chaque chapitre ou sous-chapitre, Eurocalypse rebondit sans cesse d'un niveau de lecture à un autre. Difficile, pour le lecteur, de faire le tri. Difficile mais, nous l'espérons, stimulant.

Original, Eurocalypse l'est ensuite par la multiplicité de ses sources. Construit progressivement par la collaboration d'un chrétien, d'un païen, d'un Juif, d'un agnostique et d'un libre-penseur, Eurocalypse entremêle des références religieuses et philosophiques diverses, insérées toutes dans un schéma cadre général emprunté à l'Apocalypse, chapitre XIII principalement. De ce métissage idéologique raisonné, un discours étrange et très paradoxal. Là encore, le décodage est difficile mais, du moins nous l'espérons, stimulant.

Bien sûr, il ne faut pas prendre Eurocalypse au pied de la lettre. C'est justement pour empêcher une lecture sans recul que nous avons construit un récit largement invraisemblable.

Le lecteur aura sans doute remarqué qu'il y a six personnages supports de la narration, que chaque personnage revient trois fois, et que ces personnages apparaissent toujours dans le même ordre. Il aura peut-être constaté aussi que le premier de ces personnages est caractérisé par la Crainte, le quatrième par la Force spirituelle et le sixième par l'Intelligence à la recherche de la Sagesse. Le lecteur attentif aura peut-être aussi remarqué que le récit est supposé durer trois ans et demi, c'est-à-dire quarante-deux mois. Il se sera peut-être étonné que deux personnages, Blanco et Ducast, choisissent le même pseudonyme : « Monsieur Blanc »...

On se doute bien, dans ces conditions, que les personnages 2, 3 et 5 ne sont pas,

eux non plus, dessinés par caprice, et l'on imagine bien que toute cette histoire doit être lue *au second degré*.

Alors de quoi s'agit-il ?

Sans entrer dans les détails, car après tout, le jeu veut qu'on laisse le lecteur décoder à sa guise, disons que très schématiquement, Eurocalypse est porteur de deux messages.

Le premier message, adressé aux hommes de paix, est un message de *paix*.

En essayant de dessiner les mécanismes de la catastrophe, tels que *toutes* les traditions humaines les ont esquissés, du Kali Yuga hindou au Ragnarok scandinave, nous avons voulu mettre en garde les hommes de paix. Il ne faut pas lire notre récit comme la description de nos souhaits, mais bien comme l'expression de nos *craintes*. Ce que nous disons aux hommes de paix, c'est : voyez, le Kali Yuga est en train de commencer, faisons en sorte qu'il dure le moins longtemps possible, pour que le Ragnarok soit le moins cruel possible. Tel est le sens de ce livre, s'il est lu par un homme de paix : c'est un appel à édifier, ensemble, une digue contre la guerre.

Le second message, adressé aux fauteurs de guerre, est un message de *force*.

En dessinant à très gros traits la silhouette de la colline de Sion, entre le Kali Yuga et le Ragnarok, nous avons voulu mettre en garde aussi les hommes de violence. Notre message est simple : ne croyez pas que vous êtes les seuls à pouvoir combattre. Ne croyez pas que vous allez nous intimider. Nous ferons ce qu'il faut pour préserver l'avenir à nous confié par le passé. C'est simple : nous ferons ce qu'il faut pour rester vivants, *quoi qu'il en coûte*, parce que *l'Histoire n'est pas finie*.

Tels sont les deux messages passés par Eurocalypse.

Et si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende!

Les membres du Collectif Solon

L'Abbé Mickey

Le Zélote

Marc Hetti

Michel Drac

Roubachof